

# Cahiers du Sud

**POESIE ■ CRITIQUE**  
**■ PHILOSOPHIE ■**

## SOMMAIRE

JEAN CAYROL .....	Poèmes
HEADRIK CRAMER .....	Deux Contes
PIERRE EMMANUEL .....	Paysage Intérieur
ROGER LANNES .....	La Peine Capitale
ANDRE FRENAUD .....	Poèmes
YVES MARQUET .....	La Ronde Egoïste

## CHRONIQUES

ALBERT BEGUIN .....	André Gaillard
---------------------	----------------

## NOTES — COMPTES RENDUS

LA POESIE : par Jean Tortel et Jean Herbert.

CORRESPONDANCE : par Joë Bousquet, André Chastel, Charles Autrand,  
Gaston Criel, Blaise Cendrars.

CONFERENCES : par René Daumal, François Le Lionnais, Gaston Mouren,  
J. B.

LES HEURES DE MONTREDON : par J. B.

LA PEINTURE : par Gabriel Bertin, Toursky, T. A.

ECHOS.



**MARSEILLE**

DIRECTION-ADMINISTRATION

10, Cours du Vieux-Port, 10

France : Le N° : 8 fr.

**PARIS : AGENCE GÉNÉRALE**

**LIBRAIRIE JOSÉ CORTI**

11, Rue de Médicis

Etranger : 10 fr.



# Cahiers du Sud

Tome XIX. — 2<sup>e</sup> Semestre 1941



*Le nom de l'arbre est enfoui dans le sommeil des morts  
et son vert héroïque fait pâlir chaque front*

*O France dont l'histoire fut si noueuse  
quand ses feuilles pesaient sur les mains des révoltes  
comme des visages pleins de larmes,  
tuiles rousses de ses branches quand le feu était trop vif  
ou l'automne trop réveillé,  
pluies si vertes d'un verger dansant  
dans les prunelles d'une reine,*

*Arbre tu es libre  
quand la première échelle républicaine t'assiégeait  
et te faisait plier  
quand Dieu lisait dans ton écorce le retour  
du fruit défendu,*

*Arbre où le soleil fait feu de toutes parts  
tu es libre à perte de ciel,  
si découvert que tous les vents du monde s'y reposent.*

*Mais sous la terre, objet de tes soucis,  
quand la mort envoie ses premiers liserons déchirants,  
tant de morts blessent tes racines comme une épine au  
qu'on ne peut enlever [pied  
tant de morts ralliés à ta hampe vivante*







## ATTENTE

L'effroi comme un oiseau trop bas  
affuble la nuit de son vol  
l'aube passe déjà son bras  
doucement sur notre épaule.

Visage que serez-vous  
quand le monde éteint s'abattra sur nous ?

O regard blessé, mont des dieux perdus,  
soleil endormi sur la joue du soir  
iris bleu des arbres, marbres défendus  
comme on voit trop loin quand il se fait tard !

Vienne le verger, aube trop précise,  
le safran altier, le grave indigo,  
la pourpre en mourant sur le corps qui frise  
l'argent dévoilant la moindre des eaux,

la visitation du bleu sur la branche,  
le gris trop rapide et le vert ployé  
les marches sans fin de l'or dérobé

Dans quel fruit se joue tout le sort du monde ?

Jean CAYROL.



## Deux Contes

### FUGUE

Un enfant s'amuse sur la plage sans limite. Il s'emplit les yeux de sable humide, lève le visage vers le ciel et s'approche de la mer. Il tend la main et mendie au soleil une aumône. Puis il se tourne vers la montagne, vers la ville, vers le vent, montre ses yeux ensevelis et mendie. Il est un aveugle qui danse sa ronde. Mais le monde de l'aveugle se fait plus petit, son pas plus chancelant. Il tourne sur lui-même et tombe. Est-il jour ? Est-il nuit ? Le ciel parlera-t-il enfin ? L'aveugle ne peut se relever. Il appelle au secours. Il pleure des larmes de sable. N'y a-t-il donc personne pour relever un aveugle ? Cependant la terre le comble dans sa chute. Que touche-t-il en tâtonnant du bout des doigts ? Une pierre ou un coquillage ? Son sort même est en jeu : une pierre est le lieu sûr et stable où le pied de l'homme peut se poser ; un coquillage est ballotté par les courants de l'abîme et s'effrite misérablement. Mais un coquillage, un coquillage ! Ne contient-il pas le son de l'univers ?

L'enfant s'est relevé. Il tend le visage vers le ciel comme un aveugle. Il montre au soleil le blanc de ses yeux. Veut-il pousser encore plus loin son jeu cruel ? Un moment il reste immobile. L'aveugle hésite. L'aveugle chancelle. Puis, pas à pas, se met en route. Le soleil pleure du sang, le ciel des cendres. La marche de l'aveugle est gravée dans le sable. Mais dans la main gauche, à la hauteur du cœur, il tient un coquillage. Et le coquillage parle... Ou est-ce la mer qui clame dans son sommeil ?

L'enfant a atteint la ville. Comment a-t-il pu en trouver le chemin ? Fixe et vide est son regard. Au coin d'une rue l'aveugle s'installe et mendie. Les passants hochent la tête. Il sent le goût de chaque homme, de chaque mot qui le frôle. Il porte le poids des maisons sur la nuque. N'y a-t-il donc personne pour alléger le



sort d'un pauvre aveugle ? Mais dans la main gauche, à la hauteur du cœur, il tient un coquillage. Et le coquillage parle... Où est-ce la ville qui hurle dans son sommeil ?

Maintenant l'enfant s'appuie au portail d'une église. L'aveugle mendie pour ses yeux morts. Un chien sommeille à ses pieds. Des cloches sonnent. Enfin les hautes portes s'ouvrent. L'église se vide. Plus d'une vieille femme s'arrête pour donner quelque chose à l'aveugle. Il sent leur haleine sans ses yeux : « Sainte Vierge, ayez pitié de nous ! » Dans la main gauche, à la hauteur du cœur, il tient un coquillage. Et le coquillage parle... Mais que signifie cette tache de sang ?

Jour et nuit l'enfant reste adossé à ce portail d'église. Sur ses yeux un monstre est assis. L'église s'ouvre. L'église se ferme. Oh, le noir et froid vieillard qui demeure sous les dalles de marbre ! Vient-il le jour ? Vient-il la nuit ? Les arbres sur la place ruissellent comme de l'eau. L'aveugle ira-t-il mendier encore plus loin ? Mais dans la main gauche, à la hauteur du cœur, il tient un coquillage. Et le coquillage parle... Où est-ce la goutte de sang qui se lève de son sommeil ?

« Le vent souffle à travers les siècles et seuls les siècles savent le nom du vent qui souffle. »

## THEATRE

Au-dedans de la terre, sous les pas de chacun de nous, habite une femme qui a vécu d'innombrables vies. Elle repose telle qu'un bloc de bois noir dans la crypte du sommeil. Sa respiration est imperceptible comme celle des plantes, celle de l'espace. Sa vie n'a peut-être ni plus ni moins de réalité que la vie apparente d'une statue couchée qui exprime notre conscience la plus profonde. Quelques-uns l'ont approchée ; ils sont descendus jusqu'à elle le long de l'escalier précipité de leurs soupirs. En sa présence une angoisse les étranglait. Ils venaient pour être consolés ou acquérir des certitudes, heurter un sol ferme sous leurs pas — et ils étaient trompés.

La femme est allongée dans l'abîme comme une dormeuse éveillée. Son sommeil est veille, sa veille som-



meil. Nous sentons que ses yeux mi-clos cachent le secret de notre être, mais qu'il ne nous est pas donné, au moins durant la vie, de lire en eux. Parfois son sommeil semble une feinte ; alors la rage nous envahit. Et toujours se forme sur nos lèvres la parole qui saurait la réveiller, mais cette parole, nous ne pouvons la prononcer. Plus d'un mourant rencontre la femme des ténèbres dans le tumulte des dernières heures et vit avec elle une de ses innombrables vies. Elle apparaît alors en libératrice et donne le pressentiment de la vraie mort. Elle lui permet de découvrir l'Inouï, porte ouverte sur la vie éternelle. Les circonstances de cette grande rencontre sont différentes pour chaque homme. Parfois elles sont liées à un incident d'enfance et se développent alors avec la logique propre à la vision. Chaque pas dans cette nouvelle vie devient un pas inévitable sur la route de l'Inouï.



Une femme simple d'esprit, jeune encore, erre dans le village. Elle ensorcele les yeux de tous ceux qu'elle croise ; la regarder fait mal. Elle ronge notre conscience. Sa présence éveille le mauvais esprit.

L'homme dans sa jeunesse ne peut supporter semblable persécution. Un garçon du village poursuit la femme, une pierre à la main. Elle se retourne plusieurs fois ; il la menace alors de sa pierre. Elle agite les bras au-dessus de la tête, pousse un petit cri enfantin et traverse la rue en courant. Elle tourbillonne de gauche à droite, de droite à gauche, comme une feuille dans le vent. Gagnées par un malaise, les maisons mêmes sentent le froid les glacer ; le ciel devient trouble et s'incline lourdement sur les toits.

A la sortie du village, la femme s'arrête. Elle regarde obstinément un point à ses pieds. Elle a oublié son persécuteur. Elle s'agenouille, caresse le pavé de sa main comme on efface les derniers plis d'un lit très doux. Le garçon vise ; la pierre la touche à la tête. La précision du coup le frappe de stupeur. Il a le sentiment obscur que son adresse n'y est pour rien ; la pierre a choisi sa propre voie. Avec un profond soupir, la femme s'affaisse sur la couche qu'elle s'était préparée. Dans le vague, derrière eux, l'ensorcellement qui régnait sur le village se déchire en craquements et en cris. Le garçon hésite. D'un pas furtif, sur la pointe des pieds, il s'ap-



proche. Est-elle morte ? Elle a les yeux fermés. Mais autour de ses lèvres entr'ouvertes joue un sourire. Gît-elle étendue dans un rêve ? Une aile ténébreuse passe au-dessus de lui. Il tressaille. N'est-il pas dit, dans une ballade, qu'une jeune femme fut aimée de la mort, séduite par des miroirs et des jeux ? Mais déjà le village gronde. Le garçon se tient debout, la femme étendue à ses pieds, au milieu d'une tempête humaine. Un squelette immense et noir s'étire au-dessus de l'abîme du monde. Mais dans l'éternité tout reste silence. Et un sourire presque heureux traverse les yeux du garçon.

La justice des hommes se met en marche. Des bâtiments envahis de corridors et de fumées mornes comme des marais, des masques énormes qui agitent les mâchoires, des masses gélatineuses de vieillards et de femmes, des souterrains sans fonds peuplés de dos gris qui s'éloignent. Le garçon tient les yeux fixés sur celle qui gît morte à ses pieds, tranquille et mystérieuse comme une femme aimée.



L'univers émet une parole silencieuse comme une étoile filante parmi les étoiles et pourtant destinée à l'oreille de l'homme. Et quelque part dans un hôpital un mourant tourne la tête sur l'oreiller, ouvre les yeux. Ce qu'il voit chasse toutes les douleurs de son corps. La claire et froide vision de la mort lui a été donnée.

Un homme courbé sous un fardeau trop lourd descend en chancelant la rue du village. Il peut à peine se tenir debout. A chaque instant il risque de tomber sur les genoux. Alors il se redresse avec violence et se jette en avant comme un dément. Il laisse derrière lui une trace sinueuse de sueur et de sang. Les villageois installés sur le pas de leur porte se regardent du coin de l'œil : « Qu'est-ce qu'il traîne donc là, cette espèce de fou ? Une poutre de bois enveloppée de drap noir ? Ou bien est-il allé se chercher une mort au cimetière ? » Mais le mourant sourit et pleure. « Oh, donne à ce pauvre homme la force de sa souffrance. Fais qu'il atteigne l'endroit terrible et familier où il pourra enfin se décharger l'épaule et déposer sa vie. Il s'étendra auprès de son fardeau, fermera les yeux. »

Soudain, le mourant rejette ses couvertures. Du groupe des villageois, un homme s'est avancé, un brave paysan aux larges épaules, solidement campé sur ses



jambes. Déjà il tend la main vers le fardeau. Mais d'un bond de côté le malheureux parvient à s'écarter. Titubant comme un homme ivre, il s'arrête et ne peut détacher son regard du paysan. Le long de son visage d'un gris de cendre, la sueur coule et glisse goutte à goutte dans un abîme de siècles. Une épouvante déchire ses traits, une épouvante qui n'a pas de nom dans le monde des vivants et si grande que seuls les anges déchus en connurent une semblable. « Ne la touche pas, tu en mourras » souffle-t-il. A bout de forces il se laisse tomber contre un arbre. Sa tête pend vide sur sa poitrine ; du sang suinte à travers ses souliers. Une mouche bourdonne. Va-t-il s'écrouler ? Dans un sursaut, il se redresse, et haletant il poursuit son chemin de souffrance. La gueule immense des ténèbres engloutit le village.



C'est dans la nuit anxieuse et indécise de cet instant que le mourant entend une voix qui l'appelle. Déjà il se tient devant la porte de la révélation ; il suffit de frapper pour être admis. Mais la vision du mourant se trouble. Son corps haletant et suant lutte avec les chiens de la mort. Sous le poison de chaque morsure, ce corps sombre dans le vertige. Il ouvre grande la bouche pour crier, pour appeler au secours. Mais la gorge du mourant se serre dans un étau, seul un râle sort de ses lèvres. Il lui faut toute la force de sa foi pour s'avouer vaincu dans un combat sans issue. Maintenant il repose immobile et pleure les yeux fermés, comme un enfant. « Vois et vis », s'entend-il dire ; ce sont les eaux ruisselantes de ce monde qui l'appellent. Mais le mourant est fatigué. « Vois et vis » lui est-il chuchoté ; ce sont les eaux caressantes de la jeunesse qui l'appellent. Mais le mourant est méfiant. Et encore : « Vois et vis », entend-il sourdre en lui, et c'est la voix des eaux du souvenir qui coulent profondément sous la Terre, sous les pas de chacun de nous.

Le mourant entr'ouvre les yeux, jette un regard furtif. Une vieille femme descend la rue du village. Il voit sa silhouette et entend le bâton qui compte ses pas comme le tic-tac d'une montre ; son visage est caché dans la lumière éclatante et noire de midi. Le mourant est déçu. « Que peut donc cette vieille femme pour le salut de mon âme ? » murmure-t-il. Pourtant chaque pas qui se rapproche dans la rue vide du village résonne en



son cœur comme l'annonce d'un tournant de sa vie. « Combien de fois ne suis-je pas mort en cette même heure froide de midi et chaque fois cette vieille femme passait sous la voûte des arbres désolés. « Avait-elle quelque chose à me signifier ? » se demande-t-il. Et de minute en minute son esprit devient plus clair, comme s'il devait pénétrer le secret de cette apparition. Maintenant la vieille femme a atteint la sortie du village. Va-t-elle s'arrêter ? Encore quelques pas et elle touchera à l'endroit bien connu. « Combien de fois ne l'ai-je pas vue hésiter, précisément ici, où je reconnais, dans le regard de chaque pierre, ma damnation. Et chaque fois je me suis senti précipité dans le trou de la mort », dit le mourant à voix basse. Mais voilà que sans frémir, sans jeter un seul regard, la vieille femme passe. Le mourant ne se tient plus de bonheur. Un soupir le libère de tout le fardeau de sa vie. Il se sent guéri, rajeuni. Il regarde autour de lui. Il veut se lever de son lit de malade. Mais il est étendu, privé de souffle, comme évanoui de gratitude. Déjà il se tient au seuil de l'Inouï, porte ouverte sur la conscience éternelle.

Parvenu à ce tournant, alors qu'il connaît le sentiment mystérieux de la gratitude, le mourant peut s'en aller d'un pas léger. Jusqu'à la dernière pierre, il a gravi sa route. Autrefois il était assourdi par le bruit même de ses pas chancelants. Maintenant il se réconcilie avec sa vie d'homme, il s'accepte lui-même puisque le monde peut l'oublier. Il voit sa mort. Son être tout entier n'est plus qu'une larme de gratitude qui s'évanouit dans la nuit parfaite pour devenir vapeur, pluie ou obscurité simplement.

Ainsi peut-il jusqu'à la dernière minute converser avec ses parents ; tous se sentent à l'aise dans la chambre mortuaire. Son esprit est léger et pénétrant. Jusque dans ses détails les plus communs, leur vie surgit devant ses yeux. La moindre parole qu'il profère résonne dans leur avenir. En cette heure, non seulement les vivants, mais aussi les morts viennent à lui. Tous ceux qui lui étaient proches et indispensables en ses moments amers l'entourent, souriant, les mains tendues. Ne viennent-ils pas lui restituer un morceau de sa vie, de son cœur, une moitié de lui-même qui s'était brisée et perdue. Leurs voix, leurs gestes lui sont familiers et comme abrités sous l'ombrage du passé. Ils sont vêtus de leurs vêtements de toujours et installés dans le cadre de leur vie : la chambre où ils habitaient, leur banc au jardin pu-



blic, leur arbre, leur rue. Une cloche sonne, inoubliable dans le ciel ancien. Ce sont les mêmes paroles intimes et chaudes, les mêmes regards de compréhension totale. « Comment ai-je jamais pu croire que ces heures heureuses passent ? » pense-t-il, et il sourit de sa simplicité.

Son esprit se multiplie. Il est un vivant parmi les vivants, il est un défunt avec les défunts. Mais aussi il demeure près de la vieille femme. Comme un amant suspendu aux lèvres, au regard, à tout l'être de sa bien-aimée, ne laisse passer aucun instant de son visage, ainsi le mourant lit et relit le masque de la vieille femme et cherche sa place dans l'énigme du monde. Et comme un amant aussi il s'écrie : « Ne l'ai-je pas connue à travers toutes mes vies ? » Ce visage immobile et la main qui repose sur le bâton sont sculptés dans le bois ténébreux de la vieillesse. L'ombre vague d'un regard tourné vers l'intérieur luit dans les fentes étroites de ses yeux. Ses lèvres sont fermées, fermées pour l'éternité comme les lèvres du rocher, de la mer ou du désert. « Ce silence ne dit-il pas tout ? » demande le mourant dans ses dernières paroles.

Maintenant la vieille femme a quitté la route pour suivre un sentier qui mène à la montagne. D'abord, il lui faut traverser des prairies en pente, puis une falaise abrupte l'attend. Et peu à peu, à mesure qu'elle s'éloigne, sa forme grandit. Son corps s'accroît en masse, en puissance ; et du plus profond de l'horizon, de proche en proche, les pierres se réveillent, se mettent en marche et accourent vers elle. Le soleil pose sur sa tête une main de rayons. Le sommet de neige a reconnu l'hôtesse illustre et suit de moment en moment sa venue solennelle. Derrière elle, plus immense encore qu'elle-même, marche son ombre, marche et s'approche pas à pas comme une éclipse, du village infime, ouvrage des hommes. Elle pose le pied sur la falaise abrupte comme sur la marche d'un escalier qui, surgi du sein ténébreux de la terre, conduit à l'intérieur du ciel impénétrable. Et le mourant voit soudain qu'elle est enveloppée d'un manteau rouge, rouge de la couleur du sang. Alors la nuit se fait en lui.

Hendrik CRAMER.'



## **Paysage Intérieur**

### **I**

Un soir tout adouci de tertres de mémoire  
et le silence en pente grave vers l'oubli  
où le saule lustral là-bas s'écoule et plonge  
où les vents dénouent leurs cheveux en l'absolu,  
où l'eau turquoise frémissante d'ailes d'anges  
se perd aux profondeurs d'or pâle illimité :  
beauté ! il eût voulu mourir de te chanter  
il élevait les mains dans l'indicible, et l'heure  
baignait de nostalgie si vaste son regard  
que les lointains étaient l'eau pure de ses larmes.

Fleuve invisible, intarissable, nudité  
bruisante à travers les mains des morts, ô verte  
inflexion des voix perdues en l'inouï  
il t'écoutait ! et les longs voiles de l'aimée  
caressant la fougère hésitante, mêlaient  
leurs flots d'air tendre au chant magique de tes rives.

Savait-il que la terre ancienne avait cédé  
à la lente montée de la musique ? L'ombre  
de ses bras était une lyre de rayons  
sur l'oblique étendue des morts fuyards, la plaine  
plissée de peur au seul contact de la chair nue,  
cernée par ses confins paniques et traquée  
à la lueur d'un sang sauvagement rythmique  
par le cœur clandestin de ce Vivant unique  
Orphée rouge sous les espèces du lin blanc.



Comme une brèche entre deux monts de brume et d'âmes  
une vertigineuse chair trouait l'enfer.

Un corps de femme, un col étrange, et les nuées  
d'un monde ombreux, teintes soudain des feux d'en-bas :  
c'était la passe où s'engouffraient les vents de vie  
où l'en-deçà rageur affûtait ses couteaux.

Orphée chantait à pleine gorge : il éprouvait  
en chaque fibre le tranchant de sa mémoire  
et de ses plaies fusaient des pays d'outremort  
larges souffles de temps solaire, hymnes du large  
arbres d'un vert vociférant tordus d'horreur  
et, très haut, le silence arcane des étoiles  
sur le destin réduit en cendre et les futurs.

Mille bouches d'enfer collées à ses blessures  
sûçaient, amalgamé de sang, tout le mercure  
d'un ciel glacé. Et les Ombres appesanties  
d'une liqueur insidieuse au sang pareille,  
se détachaient de lui enfin, l'ayant vidé  
de ce Double qui l'animait de son absence  
et qu'il vécut en creux, jadis. Lui, à jamais  
seul avançait, foulant des larves infernales :  
son Chant rauque et hagard blêmissait sur les râles  
son âme traversait les Ombres hébétées  
son corps épouvantait la grise éternité.

Ces pas hardis, marqués d'avance dans les fables  
quel futur suivaient-ils à la trace ? et quel Mort  
(vêtu d'Orphée en son sommeil) précédait l'Autre  
l'aventurier divin qu'inverse il figurait ?

Honteux de n'être mort parmi les morts, lesté  
de son poids de vivante terre ! Ombre sans ombre  
retranchée de la gravitation des mondes  
et de la pesanteur mystique de l'enfer

Orphée néant de tout néant, cristal d'angoisse  
privé affreusement d'être vivant ou mort  
sentait grandir cet Autre infini, ce Messie  
Celui nourri de déraison qui oserait  
marcher en vérité dans le vide ineffable



et rené de sa mort peser d'un corps vivant  
sur l'abîme qui n'attendait que ce pied d'homme  
ce sceau tiède sur le néant pour se fermer.

## II

Maintenant il se taisait. Une Eurydice  
pleurait de par les brumes lasses, en-allée.  
Tendre plainte, ô bouleau de pleurs sous les pluies lentes  
ô ondolement de l'herbe haute dans la nuit  
quand le vent se retourne en rêvant sur sa couche  
quand le sombre désir liquide te saisit  
Terre ! ô mer abolie humide encore de larmes  
monstrueuse marée des morts figée à pic  
sur l'éternel tourbillonnant... La plainte amère  
s'enflait, couvrant jusqu'au concert des grandes eaux.  
Mais les plus frêles bruits (l'envol d'un oiseau, l'ombre  
d'un pas très loin dans la mémoire, un cœur qui bat)  
s'en détachaient, comme à l'extrême les ramures  
du tumulte des frondaisons sur le ciel bleu.

Musique les dents serrées, la chair tendue,  
Chaos de Chant que l'Autre seul pourrait entendre  
ô roue d'extase dont je suis l'axe rétif !  
Si rapide est le cercle infernal qui scintille  
comme un lac de soleil limpide aux yeux d'Orphée.  
Et la vitesse en filigrane y fait sourire  
la face du silence encore inachevée  
où se fondent les traits périssables, les songes  
d'Orphée ! au toucher fluide et vaste de la Mort

Eurydice ! non point la mortelle, mais l'Autre  
vivante clé de ses dédales successifs...  
Comme elle est accomplie au ventre ancien des limbes  
où son Ovale souverain fut médité,  
la Lettre de la Mort la simple fiancée  
de ce Double absolu qui doublement s'avance



— depuis l'Alpha où tout finit réconcilié  
depuis la Consommation où tout commence —  
dans les pas du chanteur imparfait qui déjà  
tend l'oreille vers le pardon

— Mais Orphée sombre  
sourd à la voix qui le ravage du dedans  
chante un Ailleurs si beau qu'il en mourrait sur l'heure  
s'il entendait la faim et l'abîme des mots.  
Pourtant il vit. Ailleurs son Double meurt sans cesse  
et son Ame sans cesse est perdue puis sauvée :  
lui, chante sans savoir. Sans même ouïr. Sans être.  
Toute femme lui est le tombeau d'une aimée  
tout sépulcre un Cerbère aux flammes rugissantes  
tout Chant l'absurde aboi d'un cadavre adossé  
au ciel tombal, Ci-gît sans borne. Il vit de mort  
il est damné en dieu ainsi qu'un mauvais Ange :  
mais son Signe sur toute chose est de Louange  
son blasphème le Chant que respirent les morts  
dans la patrie seule future au fond du rêve  
aux sources de l'oubli. Orphée toujours blessé  
toujours frustré de son silence et de son ombre  
toujours unique entre les lèvres de la plaie  
c'est son Double qui vit pour lui dans la patrie  
c'est son amour perdu qui l'unit à l'Aimée.

Pierre EMMANUEL.



# **La Peine Capitale**

## **PREFACE**

Les ponts coupés, n'ayant pas, jusqu'au dernier jour, renoncé, corrigeant encore, la veille d'être mobilisé, le 27 Août 1939, les épreuves d'un livre qui ne devait point paraître de si tôt : « Argelès ou la solitude », je suivis mon escadrille, titubante et mal à l'aise, sur les routes du Nord. Dans cet intervalle, ce no man's land de la destinée qui n'était pas la guerre et plus la paix, je me raccrochais à une funèbre espérance et à des fils téléphoniques de plus en plus lâches avec Paris.

Il fallut un temps pour se remettre, et tous ces faux départs de la catastrophe.

Ce livre est né sur de la paille, dans le grenier d'une ferme, non loin de Saint Quentin. Mes camarades se réveillaient à l'aube avec des bourrades de collège. Il fit rapidement froid et la grosse terre pluvieuse collait aux bottes.

Je n'étais ni heureux, ni malheureux. Je n'y comprenais rien.

Bientôt, il m'apparut à la fois ceci : toute résistance était inutile, et la conséquence était que je devais résister par tous les moyens.

De là, date une impassibilité furieuse qui me fit lire, écrire, correspondre, avec une conviction méthodique et désespérée. Ce système surnagea à l'interminable ennui, la bousculade de la déroute, et à l'ennui derechef. Je mis beaucoup de temps à trouver le ton de ce livre. Il faillit devenir un journal de guerre, puis un roman, puis un méli-mélo de poèmes et de notes. Je n'avais qu'une conviction : la part du feu ne devait pas l'emporter sur la part de l'âme.



Tout devait s'y transposer et prendre le langage de ce qui se dit entre soi.

La crise de la solitude était à son comble. On ne s'étonnera donc pas de ce que cet ouvrage renferme de très nombreux passages d'ordre intime : quelques uns à allure de souvenirs, quelques autres à manière de confession.

Mais la bouche de la blessure parle. Elle touche terre par le sang. Elle puise et s'épuise.

Une grande circulation du désespoir s'établit donc entre la guerre, l'après-guerre, et le cœur bouleversé.

De jeunes et d'assez vieilles armes déjà se croisent.

L'inégalité du combat fut le point de départ de ruses, de subterfuges, d'esquives qui donnent à « La Peine Capitale » son aspect qui se cache, qui fuit, qui se retrouve et se dissimule. On voudra donc bien lui pardonner, j'espère, d'avoir fait du mystère comme un vaisseau attaqué fait de la fumée.

Troisième point : le lyrisme et l'épopée. Là est le côté triomphant. De la défaite, puis du carnage, puis de la misère universelle des hommes de la terre et même de l'espoir qui se lève, la poésie refuse la contingence et l'immédiat. La rapidité et l'éclat, l'irruption de la parole tournent autour des cadavres comme une spirale de foudre. Dans cet éclairage voisin du délire, le monde des événements lâche en plein incendie, par le toit, les anges du Mythe. Je ne dis pas les avoir vus ni saisis. Je dis parce que c'est vrai que nombreux sont ceux de mon âge, qui en reçurent cette pluie de braises qui rougissent la peau.

R. L.

### LES PAROLES D'UN CROYANT

D'une main qu'on ne sentait pas plus que celle qui ferme les yeux des morts, le destin traçait sur la vitre un cercle de diamant. Il tournait l'espagnollette. Nous dormions et nous ne le vîmes pas sauter dans la chambre, mince, masqué, avec, à la ceinture, l'arme légère et mystérieuse de l'avenir. Nous n'entendîmes pas ses préparatifs, et les plaintes du plan-



cher, ni l'éclatement lointain des astres dans le bois des meubles.

Nous étions enfermés sous un sommeil de calcaire.

Seul, un homme veillait, mais était-il encore d'entre nous ?

Un cheval et un cavalier blancs gardaient sa demeure. Un adolescent de bronze guettait ses fenêtres. L'oiseau sans sexe dormait au sommet de ses livres.

O. V. de L. M. avait le visage des feuilles mortes, travaillé par le vide et par le vent.

Les veines des nervures, les arêtes des os, laissaient glisser de leur armature définitive, ce qui était de trop, la chair, comme un maquillage insolite et superflu. A sa place une géographie vivante se révélait petit à petit, carte et calque des terres inconnues de l'âme, au fond desquelles l'esprit travaillait, luttait avec l'ombre, minait ses recoins, et en faisait jaillir à chaque explosion, les réserves cachées de la connaissance.

Le prophète, plus vulnérable que ce poète qui fut victime des roses, connaissait la date exacte des grandes funérailles auxquelles le monde allait être convié. Il en ordonnait les rites et les appareillages. Il compulsait avec Dieu l'ordre des cérémonies capitales. Il en voyait poindre déjà les premiers étendards.

O. V. de L. M. parlait et on ne l'entendait pas. Les mots étaient de la fin du livre, lorsque le jour s'éloigne et penche et que la lampe est seule dans la maison.

Je savais grâce à lui, à quel extrême bout de bout, était parvenue notre navigation. J'étais de ce navire. Et je l'ai dit, la lettre d'Argelès à la main, Car il est bien vrai que la terre est plate et qu'elle repose sur les piles du ciel, et qu'il est un point de l'espace où il faut tout quitter ou revenir en arrière. L'espoir était encore qu'on pût jeter l'ancre. Mais le fond n'était plus à notre portée.

C'était le temps où parut à la face de l'univers, vêtu de neige sacrée, équipé pour le jour de gloire, monté dans la corbeille de marbre, la main levée divisant les points cardinaux, le nouvel hôte du château de Dieu.

O. V. de L. M. penchait la tête alors sous sa couronne d'oiseaux.



Il disait : « Nous descendons la marche. Nous n'avons plus que quelques pas à faire. Mais auparavant, il faut passer sous les fourches du Onze. La voûte est faite de glaives qui couperont les planètes elles-mêmes. Attention, je vous le dis. Jamais le sang n'a demandé tant de place dans le corps de la terre. »

— Une minute, une minute encore, suppliaient les favorites, la ville et le printemps. »

Mais une femme prétendait que les lignes de nos paumes étaient les branches d'un arbre fossile qui allait se relever et refleurir.

Je la regardais. C'était Mélisande, en robe de bal, qui, à une table voisine, dînait aux côtés de Pelléas.

Où je crus bien que c'étaient eux.

## LE THEATRE EN FEU

L'histoire s'étonna longtemps qu'au soir de cette catastrophe célèbre le rideau de fer ne fonctionnât pas. L'hiver avait terni le casque d'or des gardiens du feu. Et c'est en vain que les collines de Pâques avaient battu le rappel du printemps.

La salle était comble. Dans l'orchestre, inlassablement, les musiciens préludaient en sourdine. Le bruit des programmes feuilletés, les conversations à voix basse, empêchaient d'entendre les craquements insolites venus de la scène. Et puis, les spectateurs avaient la tête ailleurs. On se saluait de la corbeille au balcon. Et la Princesse de G. enturbannée telle une canne à pomme d'ivoire inclinait sa lorgnette comme pour un combat de gladiateurs.

Dressé à son pupitre, les bras écartés, mort, le chef d'orchestre restait debout dans le geste théâtral et avec l'interminable survie des empereurs poignardés. La chaleur augmentait mais la panique ne prit pas sur le champ.

Au contraire, au premier coup des cuivres, la salle se leva dans un grand silence. Les femmes ajustèrent leurs éventails, leurs diadèmes et leurs faces à mains et les hommes tirèrent sur leurs gants blancs.

A ce moment, dans son avant-scène, qui faisait face à celle de Parsifal, le Président de la Républi-



que disparut d'un seul coup, happé entre deux tentures.

On ne s'en aperçut pas immédiatement. Mais lorsqu'éclata la Marseillaise, plusieurs qui voulaient copier leur attitude sur la sienne, ne le virent plus. A sa place, un grand oiseau noir, bicéphale, une minuscule couronne lui tombant sur le bec, installé dans le fauteuil, mâchonnait un morceau de drap rouge.

Une ouvreuse s'évanouit avec un cri strident. On l'emporta. Mais la salle crut qu'il s'agissait d'un numéro d'illusionnisme et applaudit. L'impatience du spectacle gagnait tout le monde et les cris partirent des dernières galeries.

Un haut parleur annonça qu'une prime était offerte par la vicomtesse de N. au poète vainqueur. Elle voulait la tête du dragon sur un plat.

Mais déjà les bordures en velours des loges et les rideaux entraient en liquéfaction et une liqueur infâme, lente, obèse, commença de couler le long des corniches et des balustrades. Bientôt on pataugea. Deux machinistes furent appelés pour sortir du trou du souffleur un cadavre nu, la gorge percée d'un couteau. Le bruit courut de l'assassinat de Marat.

Lady A. déguisée en reine des gypsies, parlait des représailles qu'on allait encourir si la nouvelle parvenait aux populaires. Mais le temps n'était plus où l'on pouvait renier et faire volte face. Le lustre central tintait pour annoncer la marche de la peste.

Les gens ne perdirent la tête qu'au moment où sous un déferlement inconnu, le rideau rouge s'enfla, bomba, claqua comme la plus grande voile du plus grand des navires, et en un clin d'œil rompant ses amarres, fut emporté vers le fond de la salle, étouffant les spectateurs renversés.

Alors ce fut la débâcle. Une cataracte de tout et de rien, venue des cintres et des hauts fonds, soulevée hors de la poche crevée de la scène, roulée sur elle-même en avalanche, se déversa dans l'orchestre et rebondit comme une bête, de rangée de fauteuils en rangée de fauteuils.

Emportés, décollés, jetés à terre, accrochés comme des naufragés, les uns aux autres, coulant, hurlant à la dérive, secoués dans un sac d'épouvante, les spectateurs pêle-mêle disparurent dans la tempête.



Le théâtre s'inclina lentement comme un vaisseau, et vida son naufrage et son opéra par les portes cochères.

### LA SORTIE DE SECOURS

Nous étions des coulisses et du service de l'ordre. Le bureau directorial ne répondait pas. Nous prîmes sur nous de plier bagages, de fermer les tours de guet.

Quel rôle eussions-nous pu jouer, seuls, pris dans le grouillement de la marée ?

Il fallait déplacer notre ligne et notre résistance et les reporter au centre de la ville. D'ailleurs la place était intenable. Par le toit béant, le feu du ciel crépitait sur l'esplanade. De jeunes sauveteurs tentèrent bien de secourir les malheureuses qui avaient voulu fuir sur le plateau, et se trouvaient écrasées sous le décor. Ils se perdirent avec elles. L'un deux grimpa à l'échelle des cintres, prenant, hurlait-il, le parti des anges. Nous montâmes dans les voitures et les ambulances, et essayâmes de forcer le passage.

La nuit ressemblait à une éponge. Il fallait s'y faufiler sans comprendre, chercher l'issue, monter, descendre, parmi ses gorges, ses culs de sac, son labyrinthe, où s'étoffait un peuple plus fou que celui des insectes piétinés.

L'inextricable d'un naufrage et d'une émeute, l'asphyxie parce qu'on avait peur, la faim par faute du sang perdu, le froid d'une course en pleine eau, les cités torpillées, la quille en l'air, le piétinement mécanique de l'Apocalypse, nous traversâmes tout cela, à la vitesse des fauves.

Nous eûmes bientôt perdu de vue l'escorte dont nous faisons partie, distribuée au hasard des remous, des trous d'air, du bouillonnement nocturne.

Nous étions quatre juchés sur un véhicule plus dangereux qu'une montagne de poudre. Nous roulions en rasant les ténèbres, en nous déguisant d'elles, en portant masque et sandale de caoutchouc.

Nous laissâmes les faubourgs et les banlieues. La route criait comme un nerf mis à nu. Les étoiles de la campagne brillaient comme du sel.



Le plus jeune d'entre nous dirigeait la barque, accroché au volant comme un boxeur roué de coups, à son propre adversaire.

Il me semblait que la nuit devait durer éternellement, et que si l'aube prenait quelque part ce ne pouvait être qu'à la façon d'un incendie qui se jetterait sur nous, flamberait nos uniformes, nous écorcherait vivants.

Longtemps nous restâmes au bord d'une ville inconnue, sans oser y pénétrer. Elle tombait en poussière. Il y demeurait le grand ravage et la lassitude sauvage qui suivent les épidémies.

Nous y passâmes du pas des loups, inquiets de voir s'abattre les derniers murs retenus. L'horloge de l'église comptait les points quelque part, bien que le combat ne se déroulât plus. Mais ce vide, cet abandon étaient plus effrayants que le tumulte et la panique que nous avions fuis. Nous arrivions trop tard.

Les moissons, les écoles, les citadelles, réveillées en sursaut s'étaient levées, craignant Dieu. Porteurs du secours et des armes nous étions devancés par la peur et par le manque d'espérance.

Je fus pris, là, du sentiment de ce que cette course avec le feu avait d'inutile. Mes compagnons me regardaient parce qu'ils avaient l'habitude de guetter en moi, les certitudes dont leur âme manquait.

Qu'eussè-je pu leur dire ? Sinon, ce que je fis, de donner à notre remise en marche la lenteur fatale qui convenait maintenant à la procession de la mort.

Lorsque le jour vint, il ne me fit plus peur. Nous fîmes halte auprès d'un fleuve et je pus me baigner.

Au-dessus de nous, une bande d'oiseaux formés en carré, se balançait de gauche à droite du ciel, sonnant un silencieux tocsin.

## LA DISPARITION DE PARIS

Paris chante son dernier soir. L'ombre est menée par les Champs Elysées. Que l'air est calme autour des marronniers ! Il a perdu le goût du jeu et des balances du printemps. Le fleuve descend à pas furtifs, sans plus rien entendre et sans se laisser voir, guidé par le souvenir plus que par la pente.



La porte de triomphe est murée. Mais déjà, frappe, vêtu d'ébène, l'ambassadeur de l'avenir.

Qui répondrait ? Le silence. La cité se cache comme un enfant surpris.

Allez, allez, dernier équipage, piqué d'une rose au front des chevaux, partez avant que n'éclate quelque part, la première ruine.

Une jeune souveraine abdique et se lève du trône cette nuit.

La foudre grésille à la pointe de l'Obélisque. Le pan d'un voile s'est pris au vantail de la Madeleine.

Il fait très doux. La jeunesse et la mort s'avancent l'une vers l'autre, par l'avenue de l'Opéra.

Marcel Proust et les Guermantes se sont salués place Vendôme.

Un seul couple, cheveux nus, s'enlace encore dans le Luxembourg ; sans avoir entendu les grilles se refermer, à la fin du jour. Il est maintenant minuit à toutes les horloges. Dans une minute, le siècle meurt, à l'âge de 40 ans.

L'autre est-il prêt ? L'aube le trouve en camp volant, cherchant par ces rues qui tournent sur elles-mêmes, l'odeur des fermes natales, comme un animal perdu. Le vent prend mal les points cardinaux. Paris, en ses miroirs trompés, reçoit le visage d'une étrangère.

C'est le dernier soir de ma capitale. Quatre auriges d'or montent vers la nuit. Le pont Alexandre est découronné.

La flamme quitte la cendre. C'est la haute fuite, la sortie par le ciel.

Qui reste encore ?

Un feu rouge aux fenêtres du Louvre. On dit qu'un Prince fou s'accroche aux pieds de la Victoire.

Montons, descendons, traversons le Palais, les galeries et les salles, où les dieux, un doigt sur les lèvres, le cœur impuissant sous le marbre, prennent position pour disparaître. La voûte s'abaisse. Le bois murmure. Le Régent brûle.

Nous entrons dans la chambre nuptiale. Triste chambre ! Tristes flambeaux !

Ici la jeune reine range le sceptre, la tiare, et les bijoux de la couronne. Ses malles sont prêtes pour l'exil. Elle a refusé la coiffe de la servante. Elle est belle. Un regard encore à tout ce qui s'enfuit. Elle



abandonne les parures et la gloire, les poupées de son enfance, et l'aigrette du dernier bal...

Elle cache seulement sous son corsage la lettre d'amour que signa l'univers. Il est temps. Le pavé gronde... Elle pose sa main sur l'épaule d'un page fier et tendre, et qui touche son poignard et qui pleure. La nuit pâlit de fatigue. A l'horizon volent des étincelles inconnues.

Où est-il ce peuple qui fût de toutes ses fêtes ?

Une fugitive au galop passe sous la poterne et les étendards repliés.

Le monde retient sa respiration.

O ville, légère porteuse d'un sang de diamants, te voici seule, à genoux et déjà sans un mot.

## LES RUINES DE LA MAISON USHER

J'avais mal. Le froid était d'après le déluge. Le sol bourré de sang et de débris funèbres, opposait à la marche, ses excavations, ses tumulus inquiétants, son énorme détrempe. Le monde avait vidé son sac, et la terre était impuissante à tout engloutir. Les murs calcinés gardaient encore trace des chevelures de l'incendie. Il y avait d'énormes réserves de pluie dans le kërre. Le silence était traversé d'égouttements, de fuites souterraines, et de pierres tombant à de grands intervalles.

Combien de temps cela durerait-il ? A cette extrémité de la désolation, je me surprénais déjà à hanter l'avenir. Car rien n'anéantit l'espoir. Et la survie c'est encore la vie. J'étais victime d'un trompe l'œil, d'une métamorphose du destin : Il me jouait l'envers du suicide.

Je n'avais su, ni pu, ni osé disparaître. Mais d'un coup on avait dérobé le siècle.

Je connaissais bien la solitude pour lui avoir appartenu corps et âme. Pourtant ce dépeuplement dépassait mon vœu.

Moi qui savais à merveille, esquiver, rompre, faire le mort et fuir, j'étais désormais libre de l'aller et de la venue, loin de toutes chasses, au maximum de



la sécurité. Il restait, il est vrai, l'esprit et ses bouches à feu.

L'appel du vide tirait du fond du ciel, le vent en pleine descente. Et il arrivait sur terre, flairant les ruines, les cités aplaties, les palais percés du canon, et les grandes plaines misérables. Autour de moi, curieusement, il hésitait, pressentant le miracle, et une exception singulière.

J'appartenais à un autre monde. Je n'avais cependant gardé qu'une très vague mémoire des temps révolus. Je marchais sur la lune. Qu'était-il arrivé à mon âge d'homme ? Les aérolithes de l'histoire avaient dispersé le peuple de la terre. Et celle-ci était sans autre semence.

J'avais longtemps erré, couchant dans les bas ilancs des casernes vides, et trouvant ma nourriture dans les entrepôts que la foule des dernières heures n'avait pas eu le temps de piller.

Hors l'affluence, hors des massifs et des fourrés humains, j'étais réduit à la nudité la plus stricte de l'âme.

Et jamais je ne l'avais sentie plus fraternelle à mon égard, plus disponible, et meilleure associée. J'étais-seul, mais réconcilié, parmi la mansuétude du silence, et avec en moi, un sang si furtif, que j'avais le sentiment de reprendre l'existence à son point de source.

Toutes les forces étaient à refaire une à une. A la dernière, celle de l'échange, je ne désespérais pas que sortît de mon corps, l'être qui, avec moi, répondrait à l'appel d'un eden inconnu. Ainsi serait-il perfectionné jusqu'à la gloire, ce système de refus et d'isolement qui m'avait mené en ce point de ne plus compter que sur moi-même pour être deux.

La confirmation ne devait point tarder. J'étais en bas d'un jardin raclé jusqu'aux cartilages. Au bout de l'allée se dressait, cramponnée à ses assises et à son squelette, une maison qui semblait en démente. Elle était l'objet de toute l'agressivité du vent. Ses balcons pendaient à demi arrachés, et battaient en désordre les portes et les fenêtres. Un arbre prodigieux de contraction et d'immobilité s'incrustait dans le mur, maintenant de toutes ses branches l'équilibre de la demeure. Des ouvertures sortait un courant froid, comme celui des cavernes.



Tout d'un coup quelqu'un chanta.

Oh ! une voix de prisonnier derrière un soupirail.  
Une voix économe de l'air et qui, pourtant s'associait à on ne sait quel pauvre jeu perdu. Une voix d'enfant.

Je fis quelques pas, profitai d'une bourrasque, entrai dans un corridor, descendis des marches.

Nous étions l'un en face de l'autre.

Assis dans l'ombre de la cave, frêle et dénudé, taisant puis reprenant sa chanson, le jeune garçon tressait avec la paille d'une étable voisine, un grand chapeau de soleil. Dehors l'univers était de cendre. Je l'interrogeai doucement. Il ne sembla point étonné ; leva seulement la tête. Il me répondit par mon nom, ma naissance, et le bruit charmant de ma mémoire à son âge. Je compris qu'il était la fleur de la résurrection.

Roger LANNES.



## Poèmes <sup>(1)</sup>

### EPITAPHE

Quand je remettrai mon ardoise au Néant,  
Un de ces prochains jours,  
Il ne me ricanera pas à la gueule.  
Mes chiffres ne sont pas faux,  
Ils font un zéro pur.  
Viens mon fils, dira-t-il de ses dents froides,  
Dans le sein dont tu es digne.  
Je m'étendrai dans sa grande douceur.

### VISION

Grand corps étendu dans la brume  
du futur, de si loin je te vois  
par delà les corbeaux et la cendre...

La grande plaine oblongue de ton ventre  
et les profonds herbages,  
les hauteurs de tes hanches  
où perle le gentil ruissellement de l'eau,  
Montagne aimée des abeilles et du vent  
de mon souffle mort recomposé autour de toi  
pour pénétrer dans la bouche entr'ouverte...

Cette vie d'ici n'est pas la nôtre, ma bien-aimée,  
divertis chacun de l'autre par d'anciennes blessures

---

(1) Ecrit en captivité



et tout ce qui partage,  
mais celle de la grave statue crispée que je regarde  
couchée dans un paysage vapoureux,  
cher visage enfin éternellement caressé.  
Ma langue longe les ravins, plonge, et voici  
que s'éclaire notre ombre sans mensonge,  
Aube où toi et moi serons pour toujours confondus.

## GISANT

Dormir  
tous les jeux sont faits  
tous les feux éteints  
Les ongles seuls poussent aux morts  
de l'autre côté.

Si je dois renaître, que ce soit  
dans du bois bien mort  
ou dans de la neige parce qu'elle fond  
ou dans de la pierre  
qui jamais ne rêve.

André FRENAUD.



## La Ronde Egoïste

Tout est ce vent qui tournoie, se frappe et pousse ses remous, formes à peine entrevues.

A peine sous le choc, un mouvement s'élève, il s'étonne d'exister, et veut pierre lancée, continuer, traçant sa lumineuse traîne.

Celui qui avance, là-bas, c'est moi. Poussé par des remous séculaires, je continue, je marche dans la rue, et mon visage est l'expression d'un de ces tourbillons.

J'allais être ce mollusque qui colle à son rocher, semblable à son propre souvenir. Avec une violence soudaine des souvenirs bousculent l'homme bien assis, là.

C'était une chose pas morte, ces souvenirs : je les sens comme mes mains la courbure de leurs doigts.

Ces désirs emmêlés, ces espoirs furent-ils jamais autre chose que souvenirs : le regret de ce qui s'ébaucha, puis disparut, parfois de ce qui fut, verre d'eau dans la soif que je suis ? Furent-ils autre chose que le souvenir qui parfois serre encore le cœur ?

Des souvenirs mal connus, en moi vaguement préparés, passent, disparaissent et repassent, tenaces : ils veulent être un geste de mon bras, ils voudraient à leur tour s'asseoir dans mon visage, ils avancent dans leurs souliers à clous, se carrent dans la poitrine, bousculent les souvenirs qui sont déjà dans la maigreur des joues, dans le rond du bras, ou les épousent. Un homme, amas de souvenirs musclés, traverse un pays naguère lointain et marche vers un horizon imaginaire.

Il va, souvenir d'ancêtres en lui connus vaguement, souvenir têtue de la famille, souvenir de choses présentes, souvenir ébauché de choses naissantes, hélas beaucoup, souvenir de choses mortes. Il va, laissant choir, des souvenirs morts à jamais ; il traîne encore de fainéants appendices ; il traîne aussi des souvenirs qui, survivant à leur amour, tâtonnent, reviennent entêtés sur leur forme, ressort, fantôme, pour buter sur l'être disparu. Mes pieds, malgré les kilomètres sur les pierres, sont encore un peu la danse du canot devenu carcasse sèche.



Parfois la vague vient battre les souvenirs, à nouveau presque idée fixe : ils considèrent leur masse prolongée de bras et de doigts, leurs trois dimensions dont ils n'ont que faire, et pleurent doucement de se balancer sur eux-mêmes, ayant perdu la main des choses qui les conduisaient.

Heureusement, je suis surtout le souvenir vivace et bien nourri de mon actuelle vie.

Ecoute tant de vies, écoute les conter leur propre histoire, en toi. Cet animal est ta jambe. Elle n'est pas cette pierre qui tourne sur elle-même et contemple sa stabilité, mouvement lourd d'abondance et d'entêtement. Qu'importe à la pierre cassée ses douleurs aussitôt évaporées, ses morceaux se suffisent.

Elle n'est pas plus cet être gélatineux, œil ouvert à tous les vents : depuis des siècles il bouillonne de poussées enchevêtrées et contradictoires ; il esquive les coups dont les remous avant-coureurs déclenchent en lui le choc ; hors de son poids, dans toutes les dimensions, il esquisse un geste tâtonnant mal dégrossi, geste de tête ou de bras, et le rentre ; être multiple, mais fluide, insaisissable pour les autres et pour lui-même ; peur, douleur, joie, menace, mal dessinées, se confondent, comme ses membres, interchangeables.

Tes jambes, idée presque fixe, à moitié durcie, restent jambes : c'est marcher ; les jambes et marcher sont nés ensemble ; marcher est leur façon de comprendre, elles sont ces bielles qui grincent en tournant dans leurs articulations, et vont droit devant elles.

Mais elles ne sont pas que marcher. Elles sont ce magma de maçons aveugles et muets, travailleurs à la chaîne en qui bourdonnent aussi d'intimes étrangers, et combien d'autres : tout en marchant, elles sentent fleurir en elles une végétation, elles se désaltèrent à de rouges ruisseaux qui se sentent eux-mêmes couler, qui sont aussi les jambes sans leur appartenir.

Etres innombrables, tenaces ou mal dessinés, chacun sent le mouvement de sa forme ; il sent aussi les mouvements riches et gras qui maintiennent en lui sa masse molle, il sent confusément, dessous, ses mouvements insondables : il sent un peu l'immensité qui est un peu lui, mais aussi ces frémissements infinis qui le traversent, le meuvent, ou parfois viennent mourir en lui.



Les jambes ne sont pas que jambes, bien d'autres membres, différents d'âge ou de goûts, leur sont étroitement attachés, nécessaires pour rester jambes. La tête vire sur le cou ; deux appareils s'arrondissent, tournent, se fixent, ouvrent leur transparence, boivent à grands traits des chocs imperceptibles, et t'inondent de lumière. Vois aussi ces animaux : collés à ta tête comme sur un rocher, ils tendent leurs plis, immobiles coquilles, pour surprendre d'autres chocs. Vont-ils soudain se refermer pour digérer cette musique ?

Que verraient les yeux, s'ils étaient tout œil ? Qu'entendraient les oreilles n'étant qu'oreilles ? Eux-mêmes, idées fixes marmoréennes, inanimées, inexistantes

Ça tire de tous côtés ; il faut avancer dans le sens des yeux qui voient au milieu du paysage le nez, cette proue, dressée au vent, mais aussi dans le sens des pieds, qui parfois courent et dominant, c'est eux, c'est nous qui courons. Il faut penser à l'estomac, qui souvent triomphe, c'est lui, c'est nous qui mangeons ; il faut laisser le vent gonfler la poitrine ; les mains veulent prendre, le froid mord la peau, les yeux pleurent, les pieds ne veulent pas pleurer. L'un avance, l'autre retarde et s'étrangle.

Effort, effort, tout grince dans les articulations quand tu te lèves, quand tu portes ta charge, car affamé l'estomac le demande, mais des fragments ne trouvent pas leur compte.

Ce n'est plus l'insensible joie de ce qui était lancé tout droit, ni l'informe douleur qui la cassait ; la douleur a pris forme, animaux comme les membres prisonniers ; amortisseurs, avant-postes affolés et maladroits dans l'incessante bataille du dehors et du dedans ; elle est ces multiples étoiles de mer frissonnant dans le bout des doigts ou partout flottant en toi et suspendues au bout d'un fil, et que tout choc violent contracte, agite et fait renaître alors qu'elles vont s'oublier, note unique au son renouvelé. Ainsi l'air qui dort écrasé de chaleur le long du mur blanc frissonne sous un coup du froid : ride vite effacée que rien ne retient.

Parfois quand le vent s'apaise et que l'air tiédit, je m'endors, la jambe vers le sommeil se penche, les oreilles se ferment à l'appel des yeux, les sens décrochés oublient le corps inutile, le visage s'efface ; un bien-être s'étend, lent comme la mort. Il n'est pas temps d'être pris par les glaces, le sang roule de quoi remuer, une douleur sonne dans le pied engourdi, le visage ouvre deux projec-



teurs bleus. Je m'accroche à mon côté droit et sens encore mon côté gauche. Je me lève, mes jambes tournent, mais bientôt, usées, écorchées, elles ne peuvent pas continuer toujours la même route, il faut à nouveau reposer.

L'arbre, lui, a pris racine, sa jambe n'a plus besoin de tourner, il se sent lentement, insensiblement, absorber, verdier et sécher. Quant à ce bateau, peu lui chaut des voiles que seul pousse le vent. Et ce moteur huileux, quel lien entre la coque et lui que d'y loger ? il sait tourner ; il ne sait pas manger seul ; ni courir à sa nourriture. Manger lui rendrait le goût de tourner. Il reste là rigide, sans changer de couleur ni de mine, avec ses fibres glacées qui ne bouillonnent pas de chocs intérieurs, indifférent aux souffles qui se disputent mes parcelles, jouant avec ma chair et son sang. Pourquoi tout cela tiendrait-il debout et se pousserait, l'un forcé de marcher quand l'autre s'endort pour l'éveiller ensuite frais et dispos ?

Mais moi, je suis celui-là. J'ai tant d'yeux en moi, tant de nez, de mains, le pieds à ma poursuite ! Elle est difficile à trouver, la voie de leur forme : par quel passage tortueux ils me forcent, tout me force à trouver ma nourriture, à me trouver ! Troupeau, je dois encore trouver ma place parmi ces autres troupeaux, ces hommes, être grouillant, être aux mille têtes, être dont, mouvante, l'unique volonté entrechoque ses vagues, être dont les corps parfois s'embrassent et s'aiment comme un seul homme ou parfois se bousculent, méfiants et brutaux, ou s'entretuent quand ils croient étouffer, dont les bouches s'ouvrent, lancent quand il faut des paroles, liens lumineux, articulés, fugitifs, entre ces membres épars. Et moi, serai-je pied ou plutôt main ? Fendons la foule. Tas de machines au réglage pénible, je suis tant bien que mal l'ondulation du sol et des vagues et j'avance, idée fixe de mes membres embrouillés et mouvants, j'avance, empêtré dans mes gestes, couronné d'un phare.

Cette bête aux cent pattes qui gîte dans le crâne, c'est un cerveau.

Grâce à lui cela s'élève, au crâne suspendu. Grâce à lui, cela lève des yeux orgueilleux. Grâce à ses étincelles, à ses sonneries, douloureux signaux d'alarme, cela marche en cadence.

Frère siamois de tes pieds il montre son sourire dans ta bouche. Ramassis de tes membres, il est, dénudés, ces pieds forcés par leur forme de marcher, ces



maines forcées de tenir, ce cœur battant, ces douleurs, ces yeux ; il est ces paysages feuillus qu'ont parcourus les yeux, ces chemins creux qu'ont suivis les pieds, ces fruits qu'ont cueillis les doigts, ces êtres avec qui nous marchons et parlons.

Des fragments à lui reposent, d'autres dansent entr'eux, pour eux seuls, et sombres ne font entendre qu'un martellement sourd, quand sous une secousse inattendue, des fragments se contractent, se poussent, se déroulent sans ordre : il devient ces jeux du soleil sur la mer, ou ces aubes envasées de rêve qui souvent flottent encore dans le ciel éveillé.

Vois-le se mettre en marche ; il rame avec cent pieds de scolopendre. Il tourne, non comme le soleil aveugle de lumière et de lui-même, il tourne à petits pas heurtés comme les membres, dans ses articulations, par ses propres détours toujours plus étroits, plus tortueux, ses gestes sans cesse bousculés, étonnés de se faire un par un ; bouche enflée de paroles muettes, quel plaisir de tâter ses mots, de les sentir, de se constater en belles phrases, idées utiles comme une table, belles comme une maison.

Fier de régenter, il se pavane, sur tout geste des membres, fait repasser le sien, mais souvent de travers, il les comprend mal, il n'est eux qu'à moitié, il bute et tombe. Aussi bien tout laisser sentir pour soi. Fil embrouillé, ta fin ressemble à ton début. Et la vie recommence.

Parfois, à l'heure où les membres sont assis dans l'oublieuse monotonie, seul il agite ses pattes longues et velues, il continue ; il bout, s'étire, il vient pousser les parois de la boîte crânienne, la gonfle en bulles ; couché sur ses proies, les yeux fixes, il embrouille ses tentacules, il en a trop, il se mange lui-même, il mord et hurle. Que de cabrioles pour attraper l'image d'un morceau de pain ! Des insectes ont trouvé la T.S.F. sans gestes superflus, comme nous nos oreilles. Lui, pour le plaisir, il développe ses contours nacrés, coquillage des mers australes, imite le poisson qui pour mieux se voir flotter joue à multiplier d'encombrantes nageoires. Ah supériorité ! Rien du tout fait des plis et s'embrouille en tournant. Il accomplit sa forme comme le pied, satisfait de se faire ou de se voir, c'est la même chose, et passe, blonde orgueilleuse de sa beauté.

Tout alentour est content de soi. La seule supériorité



rité serait d'être moi, le seul bonheur de me correspondre à moi-même.

Comment me correspondre à moi-même, quand les circonstances contraires se disputent mes membres qui se disputent entre eux ?

Que cache ce nuage dans ses replis ? L'auto à cent à l'heure, des forêts de microbes, un faux pas dans un trou d'ombre, un changement de temps, et quand je suis d'accord avec moi, la route m'empêche d'arriver.

Je veux manger à ma faim. Une circonstance à tête de forcené me l'interdit, et j'ai beau me moquer, un être solitaire en moi, mal connu, se dresse auprès de lui, cet être falot s'empare de mes traits, les revêt, les réforme. Tous admirent mon énergie, et l'homme que j'étais, avili, blessé, git dans le fond du cœur. Je refuse d'avancer ? Ils me lancent à la tête mes péchés : sois hypocrite avec toi-même, mais à nous ne mens pas ; fausse-toi mais obéis. Maintenant cette figure de travers, c'est moi. Ces étrangers sont moi, tout autant qu'eux-mêmes, si leur poids suffisait à m'enlever, si rien n'est là pour balancer.

Ce devoir n'est-il pas une fumée que des êtres jettent pour m'étouffer ? Tu peux le voir dans mes yeux, il modèle ma voix, il a forgé mon port de tête. S'il n'était moi, je le cracherais à moins que des furieux le mettent à coups de bâton dans mes membres brisés. Vous réclamez un effort de volonté ? La jambe refuse de plier à l'envers ; qu'elle vous casse la tête, si vous n'êtes les plus forts. Je dois être moi.

Où est l'harmonie fuyante qui croit être moi, l'harmonie qui varie avec le visage des choses et des gens, l'harmonie qui est si belle lorsque les nerfs chantent comme la harpe et que les membres font les cuivres ?

Où me trouver ? Il est si loin des doigts ce sensible et spongieux estomac !

Où finissent les circonstances, où commencent mes membres ? Le vent n'est-il pas mes poumons ? Mes poumons ne sont-ils pas aussi le vent ?

Où me trouver, moi, point mal localisé où des circonstances différentes d'âge et de forme s'assemblent et tourbillonnent, où seul paraît, quand je me cherche, le visage des circonstances : les circonstances gélatineuses, les circonstances opaques, les circonstances transparentes, plus fluides et plus légères que l'air, celles qui étouffent dans la foule, n'ont plus d'élan, et s'effilochent dans l'air mal concentré, celles que l'air pousse et garde en moi depuis des siècles ; plus fortes, plus pleines que les autres,



elles semblent joues vêtues de chair, repoussent la pression ; mais un jour, elles aussi, délaissées, se déferont, ce qui était du sang n'aura plus de raison de couler, mes yeux n'auront plus rien à regarder, seuls mes os s'obstineront. Seuls seront-ils moi ?

Où trouver l'ombre, ma bien-aimée, de l'instant où nos gestes qui dérivaien, folles fumées, ne furent qu'un, et s'embrassèrent dans un fol amour ? Etait-ce bien moi ?

Je ne peux me tenir tout entier, les circonstances me bousculent, me dépassent, par milliers sur des siècles, des kilomètres, dans tous les sens, sous toutes les formes, à toutes les vitesses se démènent et se battent, volontés opposées. Je crie, j'ordonne, pour avoir l'air d'exister, je les regarde me pousser vers cet avenir que dessine mon nez, que je reconnais par son air de famille, qui est moi sans l'être ; mes mâchoires et mes poings sont serrés sur leur force, et quand éclate le résultat, j'appelle ça ma volonté.

Je suis libre, dites-vous ? Oui ! libre comme l'air, comme la roue qui tourne, lancée puis lâchée ; elle peut s'arrêter avant la fin, si elle veut ; mais elle ne le veut pas.

Un fou se regarde : est-ce bien lui ? Alors, il est aussi sa camisole de force ; en vain il prend pour fuir mille visages de sensations, de chair, de circonstances, c'est tout un.

Mes membres sont leur propre proie, la proie de leur passé, la proie de ces autres proies alentour, la proie de ce ciel au-dessus de la tête, mais surtout la proie de cet autre ciel qu'en nous penchant nous découvrons dans nos interstices, inaccessible et prisonnier des étoiles de vent : ils tournent bon gré mal gré, autour de soi ; et marchent vers d'indivisibles buts qui ont leur forme, la forme de leurs gestes, et la forme du monde.

Je suis un bouton de la grande masse qui se chatouille, je reste fidèle à moi-même qui n'existe pas.

Pourtant je sens, je souffre comme si j'existais : je ne suis pas le nuage qui pleure sans tristesse l'eau qu'il doit verser, qui n'a rien d'autre à faire. Pour ne pas me dissiper tout entier en fumée, fugitives idées, je suis abrité dans mes membres, verrouillé dans mon crâne.

Pour ne pas peu à peu, durci comme la pierre, me laisser endormir dans l'oubli, ces chocs multiples, ces contrastes enchaînés, m'arrachent à moi-même et m'affirment à nouveau que je vis.

Instabilité je me perdais, stabilité je m'oubliais ; je



me cherche ou me fuis ici, je me cherche et me fuis là. Suis-je moi sans être à moi ou suis-je à moi sans être moi ?

Solide et mouvant, balancer entre deux abîmes, prodige d'illusoire acrobatie, ce serait moi ?

Des deux côtés la mort regarde de tous ses yeux, elle existe de tout son poids, seule. Toi, vie, tu n'es qu'un mal de dents.

N'importe, si parfois un instant je trouve le bonheur de l'équilibre que je veux, que je dois être, si je vis.

Tourbillonnantes grappes de tourbillons lancées et prises dans la tourbillonnante immensité familière et menaçante, forces de la nature, alliées, ennemies, nourrissez votre frère, à la fois votre fils et votre père, nourrissez ce dieu cannibale qui se réveille, se repaît de lui-même, et dévore des formes de tourbillons, qui fonce, repousse d'encombrants voisins, et qui est moi.

Les joues se tendent et s'ouvrent sur les dents et font éclater l'air d'un rire libidineux.

Face à ce déséquilibre, il me faut deux yeux bleus, un petit nez charnu qui ne souffle pas fort, une voix de chair fraîche, des formes qui répondent à l'élan des miennes.

Femme, qui que tu sois, toi, par hasard sur mon chemin, toi dont l'amour a brisé la robe en rondeurs, exécutons l'ordre de nos gestes.

Un désir se lance au milieu d'un désir ; parés de chairs et de formes, ils s'étalent en ondes, se muent en joie satisfaite.

En passant, je sème de violentes étincelles, amorces de tourbillons évanescents, mais l'une rencontre l'étincelle de femme. Deux étincelles s'embrassent, l'une maintient l'autre attachée, l'autre la pousse, et la danse s'étend de proche en proche ; elles accrochent au passage d'autres forces, les font leur et les entraînent, flamme dévorante.

Ce tourbillon nouveau-né, cet enfant qui me renie, a mon rythme, et celui de la femme. La femme en lui tourne sur elle-même, se laisse conduire, annonce les coups, mange et multiplie, l'homme dans son élan l'entraîne, donne les coups et la nourrit. Par lui tu n'es pierre ni caoutchouc, par elle tu échappes à la fumée, gelée, cernée de peau, prisonnier de tes os. Fils, multiforme et multiple, tu as ces deux visages ; ces deux visages



de l'être unique qui se cache dessous : le vent qui fonce et le vent qui tourne, le vent plus rapide et plus fin que le vent.

Tes formes s'affirmeront poussées vers de lointaines femmes, qui, errantes dans l'atmosphère, hors de toi, t'appellent et t'attendent. Pour un instant vous serez un, à votre tour, vous créerez.

Moi, continuant ma trajectoire, jusqu'au bout je déviderai cet égoïste tourbillon.

*Jérusalem, 1938-39.*

Yves MARQUET.



## Chroniques

ANDRE GAILLARD

Il est malaisé, et peut-être malplaisant, de la part de quelqu'un qui n'a pas connu André Gaillard autrement qu'à travers ses amis et maintenant à travers ses œuvres, de venir parler de lui dans cette maison des *Cahiers du Sud* qui fut la sienne, qui le reste, et dont le rayonnement s'alimente encore à cette œuvre brève, à cet impérieux exemple. Peut-on dire clairement ce qui subsiste d'un tel poète, — d'un tel héros de la poésie, — pour ceux qui n'ont pu l'approcher qu'à travers les écrits dont de pieuses fidélités nous donnent enfin l'édition promise ? Il faudrait avoir le courage de renoncer aux justes ménagements du respect, ne pas craindre de mesurer aux critères les plus froidement communs ce legs de quelqu'un qui fut hors de toute commune mesure et qui eut la grandeur d'un vivant portant les couleurs, le blason, le sceau de la Mort. Mais sans doute les timidités qui nous retiennent de juger un homme aventuré dans la pureté jusqu'aux mortelles limites sont-elles ici déplacées : celui qu'il s'agit de connaître eût méprisé tant de mensonges. La seule précaution qu'il eût exigée est le sens scrupuleux des vraies proportions, et la volonté de se montrer aussi avare de grands mots qu'il l'était lui-même.

Quand on approche un être aussi pur, on éprouve aussitôt l'impossibilité de s'en tirer avec le vocabulaire vague et rebattu d'une critique poétique qui « fait mystère » de tout. On ressent jusqu'à l'écoeurement l'impécature et l'impudeur de ces termes lamentablement imprécis dont nous avons tous usé et abusé. Et on voudrait bannir du langage, pour cette fois au moins, tant de mots qui ont eu notre faveur, qui ont exprimé nos plus graves préférences, — et que nous avons proprement éreintés. Vais-je parvenir à me protéger de cette invasion verbale ? Tentons de ne parler ni du *message*, ni du *témoignage*, ni de l'*aventure spirituelle* d'André Gaillard ; interdisons-nous les *plongées* aux enfers de l'inconscient, les *confrontations* aux *fantômes* intérieurs,



les exigences essentielles ou vitales, les ambitions métaphysiques et les révoltes contre la *condition humaine*, à moins que ce ne soit contre l'*humaine condition*... S'il est une discipline nécessaire, c'est bien celle qui nous imposerait de nettoyer périodiquement notre langue de toutes ses réussites (vraies ou illusoires), de tous les mots devenus ceux d'une convention ou d'une mode. Ainsi, un sage chinois prescrivait à tout homme parvenu au point du vocabulaire qui est d'usage courant dans la conduite des sociétés humaines (il est vrai que cette « révision » put se pratiquer dans le sens du plus démoniaque des mensonges, mais ceci est une autre histoire...) La rencontre d'un ennemi de tous les leurres est une occasion de mise au point qui vaut bien l'accession à l'empire.

Qui fut André Gaillard, et quelles étapes le menèrent-elles de la poésie fantaisiste à la mort, du plaisir à l'amour ? La préface de Léon-Gabriel Gros le dit parfaitement, ainsi que seul un ami du poète pouvait le faire. L.G. Gros me paraît s'être rendu compte que cette œuvre, avec ses conditions de naissance et de réalisation, ne pouvait être placée dans une juste et pleine lumière que par un témoin familier de la vie de l'auteur : il y fallait quelqu'un que sa proximité même à la chair de cette poésie empêchât de l'envisager d'un point de vue exclusivement esthétique. Et cela seul est déjà significatif, de même que le sens général de cette belle préface, dont l'affirmation majeure fait ressortir la portée surtout *éthique* de la vie et de l'œuvre de Gaillard. On ne peut s'empêcher de souscrire à ce qu'a de profond, — mais aussi de limitatif, — la définition impliquée dans ces lignes : « *Et s'il y a quelque beauté en cette œuvre, qu'elle soit tenue comme donnée par surcroît... L'œuvre d'André Gaillard, quel que soit le jugement littéraire que l'on soit amené à porter sur elle, a du moins cet énorme mérite du seul vrai problème qui soit, celui du Salut.* »

L. G. Gros, — et ce n'est pas moi qui le lui reprocherai, — est demeuré si entièrement dans le souvenir vivant des enseignements de son ami, qu'il est tenté de voir dans son intransigeant refus la seule attitude valable à l'égard de la vie banale. Peut-être est-il injuste lorsqu'il en vient à soupçonner les poètes les plus récents d'avoir dérogé de cette haute noblesse. Peut-être n'a-t-il pas tort, au reste, de redouter le retour offensif d'un formalisme néo-parnassien, et d'insister en conséquence sur la ferveur de l'époque révolue ; un but prophylactique, si je puis dire, a pu légitimement lui inspirer ces protestations en faveur d'une poésie de l'aventure intérieure. Quoi qu'il en soit une profession de foi aussi résolument orientée vers la morale personnelle aussi méfiante envers les réalisations esthétiques, situe d'emblée le poète et son commentateur dans la belle et forte tradition, née



du romantisme européen, qui a trouvé son aboutissement dans l'expérience surréaliste. De plus en plus, au cours d'un long effort de pensée, la poésie a tendu à devenir une catégorie supérieure, englobant en elle la plupart des activités de l'esprit et même de l'existence. Elle s'est confondue, en particulier, avec notre ambition de connaître la véritable situation de l'homme dans son univers et devant Dieu; elle a prétendu à jouer un rôle décisif dans la marche de l'espèce, de révolution en révolution, vers une société acceptable; elle a défini cette société rêvée par la capacité qu'elle aurait de tolérer les êtres d'exception et leur inquiétude. Le poète, par lui-même et par ceux qui l'encouragent de leur attente, s'est donc vu charger d'une fonction de connaissance spéculative, en même temps qu'on lui confiait un rôle plus actif de guide et de ferment dans le progrès commun des hommes...

On en est venu ainsi à élever le mot de Poésie, — muni désormais de la majuscule, — à une dignité inconnue encore; mais, paradoxalement, cette Poésie s'est dépeuplée de la plupart de ses caractères proprement poétiques. Il est arrivé ceci d'étrange qu'à force de prendre la poésie au sérieux, comme il est juste de le faire, et de proclamer l'authentique gravité de son opération, on l'a de moins en moins distinguée de ce qui n'est pas elle. Le poète, selon cette conception très haute, mais périlleuse, ne se reconnaît plus à sa capacité de traduire en œuvre, de communiquer par la parole, de posséder par le moyen de l'expression parfaite sa vérité intérieure, ou une part de la Vérité universelle. Il se reconnaît à sa quête d'une vérité, au courage qui le fait vivre, en dépit de tout, selon cette vérité, détournée ou espérée par lui, et enfin à la valeur exemplaire de son existence. Il devra enseigner à autrui le pur dévouement à la « poésie » conçue comme un état intérieur et un ensemble de commandements exigeants : de là dérive toute une éthique de la révolte. Mais cette éthique est fort différente de l'anarchisme romantique; car celui-ci confère au poète le droit de se soustraire aux lois communes parce qu'il est le *créateur de beauté*, tandis que le poète actuel revendique le droit de désorganiser, de détruire les lois mêmes de l'existence, parce qu'il est le *détenteur de vision* et qu'il parle au nom d'un ordre supérieur et contraire à l'ordre de notre accoutumance terrestre.

L'œuvre d'André Gaillard, — née à l'époque surréaliste et située par lui-même dans le grand effort commun de Breton et de ses amis vers une poésie *efficace*, acte total, engagement jusqu'à la mort, — est à la fois très représentative et très personnelle : représentative dans la mesure même où elle est personnelle. On peut en discuter la valeur d'un point de vue, celui de la réussite esthétique, qui lui est étranger. Dès que l'on se place



dans la perspective d'une poésie valable, en deçà de l'expression, par l'état poétique qu'elle suppose, et, au-delà, par la fin de connaissance qu'elle s'assigne, l'œuvre de Gaillard est l'une des plus pures qu'il y ait jamais eu. Car elle attache moins par sa forme — mais nous verrons tout ce qu'il faut retirer d'une telle affirmation — que par l'histoire d'un homme, dont elle est l'imparfaite traduction : imparfaite parce qu'il n'est pas de perfection possible à qui se propose de faire coïncider son écriture avec les pas qu'il fait chaque jour dans la direction de la Mort.

La destinée exige ainsi, de ceux qui ont résolu d'engager leur vie entière dans une lutte désespérée contre elle, un renoncement qui exige une étonnante grandeur d'âme : renoncement à tous les charmes, aux séductions de l'existence comme à celles du chant. Il s'agit bien de chanter juste et d'enchanter autrui, quand on est appliqué à se dépouiller de toute attache avec le monde et avec son propre cœur ! Celui qui est entré dans cette voie, qu'a-t-il à dire des formes auxquelles il pouvait naguère se prendre, sinon qu'elles lui sont désormais étrangères, ou même ennemies ? Qu'a-t-il à faire des formes qu'il savait manier et composer pour le ravissement de soi et des autres, maintenant qu'il est pris dans le cercle fatal de la suppression de toute forme ? C'est le moment de la colère de Rimbaud.

Une progression s'opère, dans les poèmes d'André Gaillard, qui rappelle les progrès des mystiques, dans les étapes qui les mènent à l'union. Mais les mystiques savent (car ils prévoient tout dès l'origine de leur ascension) que la suprême extase les mènera en un point d'où tout l'univers sera acceptable, parce qu'il sera expliqué par sa cause ; dès lors, organisé en sa hiérarchie et composition réelle, le monde des choses sensibles sera revivifié, restitué dans tous ses charmes, désormais allusifs à l'Invisible. Un André Gaillard, lui, s'avance vers un terme dont il sait bien qu'il est sans retour, et qu'il lui réserve le seul présent de l'absolue Nudité. Un jour viendra où il sera, non pas rendu à la vie mais sorti de la vie, pour avoir ajouté un seul pas, aussi simple que les autres, à tous les pas déjà accomplis avec une croissante aisance.

Les premiers poèmes, — ceux de *Le Fond du Cœur*, — tentent encore de ressembler à des chansons, mais ils sont déjà gagnés par une sorte de mal intérieur qui détruit les harmonies tentées, et les tentantes amours. La force qui tue, — qui détache le poète de la vie terrestre et de toute chance de s'y satisfaire, — a encore des noms multiples. Elle s'appelle amour, ironie, rire, nuit, silence ou mort.



... Des oiseaux du délire au cri des solitudes  
A genoux sur son cœur l'homme écoute le ciel  
Et rien ne lui répond le temps l'eau ni le vent  
N'ont tenu leurs serments ou livré leurs secrets  
Seule au cou de l'amour épouse du silence  
La chair qui se déchire épouse l'avenir

Mais ce drame de la négation, — celui de quiconque aspire à vivre dans l'unité indissociée de la chair et de l'esprit, à perdre conscience de leur dualité, et donc de leur accord, qui est celui de deux voix, non pas la voix monotone d'un être unique, — ce drame n'en est encore qu'à son premier acte. *La Terre n'est à personne* en reprend les termes dans une écriture désormais libérée de tout héritage formel; un langage qui permet une plus souveraine sincérité de l'aveu découvre alors le sens de cette Mort qui ne se pare plus d'autres noms que le sien.

*L'Ombre et la Proie* et les *Chemins de la Passion* — dont on aimerait connaître la date exacte — reprennent dans une synthèse surprenante, les étapes déjà parcourues. Le mystère d'une existence qui se nie et s'affirme dans le même acte héroïque et sans issue s'accompagne maintenant d'un autre mystère, plus familier, si l'on peut dire. Le drame d'une conscience trouve à s'exprimer dans l'invention de personnages entrevus (sont-ce des vivants?) qui sont chargés de transmettre l'appel irrésistible de la Séductrice mortelle, mais qui rendent à la poésie de Gaillard, pour ce dernier éclat plus parfait, une nuance de poésie du cœur. Ce sont les voix mêmes de la vie qui viennent inciter le poète à n'aimer plus la vie; c'est l'amour qui lui rend impossible le consentement aux amours; et une femme, qui fut de cette terre, aimée comme on aime un être d'ici, apparaît par moments pour exiger une fidélité déjà surhumaine.

*Jamais sauvé jamais vivant, l'amour de mon amour  
Est la seule raison d'une mise au secret.*

Le monde se referme, le silence s'impose, et une dialectique implacable assimile peu à peu la vie à la mort.

*J'ai tout perdu croyant gagner  
Je t'ai gagnée t'ayant perdue  
Tu es à moi mais tu n'es pas  
Tu es moi mais tu n'es à personne  
Et qu'ai-je à faire de ta réalité  
Toi qui n'es que ma vie  
Ombre deux fois pour le désir et pour l'oubli.*



La morte est plus vivante qu'au temps de sa vie, plus présente qu'en sa présence et réalité. Mais cette vie nouvelle qui s'installe au cœur du poète, qui est étrangement devenue lui-même, est une vie qui tue pour lui le monde et l'immobilise lui-même dans une fascination d'instant en instant plus inévitable :

*Si je t'aime c'est que la terre  
La terre à morts et à vivants  
A corps et à crimes est loin  
Si loin de ma chanson si loin*

*... Et qu'en elle nul ne répond  
A l'adieu de nos mains nouées*

*Pourquoi mais je n'ai jamais su  
La nuit se charge du silence  
Comme l'absence de l'oubli  
Et le néant de la réponse.*

De plus en plus le poète s'égare loin du temps où sa jeunesse aimait « les changeantes raisons de l'amour et du bonheur » merveilleusement évoquées dans le poème XVIII de l'Ombre et la Proie, l'un de ceux qui, avec les vers cités ici, démentent ce que je disais de l'absence de chant chez Gaillard) (1) pour entrer dans une vallée de nuit : je n'en suis jamais ressorti.

*Je t'ai cherchée toute la nuit  
Le ciel dévorait les étoiles  
Des visages passaient coulaient  
Comme le sable des mirages*

*Tout tombait aux mains de l'ennui  
L'espace immense se courbait  
Se recourbait se refermait  
Sur une bouche froide et nue*

---

(1) Il est d'autres poèmes, et précisément parmi les derniers de Gaillard, qui atteignent à la plus parfaite harmonie. Et je me demande si, — poussant trop loin une affirmation déjà tendancieuse de L. G. Gros, et scucieux comme lui du problème général et actuel de la poésie, — je ne suis pas injuste envers Gaillard, quand je relis une chanson comme celle-ci :



*Tout autour le temps se figeait  
Une brume un gel une forme*

*Une chanson sans lendemain n'a laissé d'elle que l'ombre des  
traces d'un écho.*

*Ombre vaine, insaisissable écho dernière image de ma vie.*

Désormais, dans l'obédience d'une morte, il est devenu déjà autre chose qu'un vivant : *L'éternité l'appelle et mes pas l'accompagnent...* Cet appel de sirène, nous le connaissons bien ; c'est celui qu'entendirent tant de poètes partis en quête d'une étoile, d'une femme ôtée à ce monde et qui, d'ailleurs, les invitait à savoir qu'eux non plus « n'étaient pas d'ici ». Novalis et Nerval, et Maurice de Guérin, et Hoelderlin eussent pu dirent comme Gaillard, qui est bien de leur famille :

*Pour que ta mort ne soit qu'un songe  
Que de ce songe je sois le maître  
Pour toi  
J'ai fait le vide autour de moi.*

Ce sont là des aveux qui ne trompent pas, et celui qui est arrivé à dire aussi simplement son départ vers une lointaine étoile mérite qu'on lui garde cette place de guide et de maître de vie que ses amis revendiquent pour lui. Il est légitime qu'ils écoutent les paroles d'un poète à qui la poésie, telle qu'il l'a connue, finit par être mortelle. Ils ont le droit de faire de son éthique une doctrine de poésie au nom de laquelle ils condamnent tout ce qui n'a ni la même pureté ni le même caractère d'irréductibilité aux normes communes. Car la mort qui est espérée à chaque ligne de Gaillard, la mort à laquelle, semble-t-il, il n'eut plus qu'à consentir physiquement pour qu'elle vînt, n'est autre chose qu'un des noms de l'Absolu. Et la poésie, dès lors, n'est rien si elle n'est pas amour de l'Absolu, dévouement à l'Absolu.

Mais prenons garde que cet amour, qui fait la grandeur de Gaillard est allé jusqu'à ce point où la poésie cesse d'être poésie, de même que ce vivant a voulu mener la vie jusqu'à ce terme où la vie est insoutenable. Je ne pense pas qu'il y ait rien d'irrespectueux à dire que son expérience entière demeure exemplaire aussi, — autant que par son héroïsme et par son refus de rien concéder, — parce qu'en elle est manifestement un échec, et peut-être une erreur.

*Un échec de la poésie. Une erreur sur l'homme.*

La poésie, André Gaillard en est arrivé, comme toute sa génération (la nôtre), mais lui avec un sérieux mortel, à ne

*Un visage se dessinait  
Mais ce n'était jamais le tien.*



plus voir qu'elle est essentiellement expression, création de forme, parce qu'elle n'est pas n'importe quelle connaissance, mais connaissance à travers le sensible, déchiffrement de ce que le monde crée à dire. Il n'y a pas de poésie qui ne soit un chant d'amour (et qui le sut mieux que Gaillard ?), mais d'un amour de l'invisible *dans le visible*. La poésie la plus détournée des accommodements et des faiblesses vulgaires, la plus héroïquement orientée loin d'ici, ne peut renoncer ni aux conditions de notre existence, ni aux données de notre univers, et moins encore à la nécessité de charmes et d'images sensibles qui tendent naturellement à une harmonie formelle.

Tel que nous le recevons, le legs écrit d'André Gaillard est infiniment émouvant, mais par instants seulement il atteint, dans la sécheresse parfaite d'un langage austère, tendu, brûlant et brûlé, à l'efficacité du verbe poétique. Il y a là un langage-limite, à la limite de l'ineffable ; des images comme épuisées, à la limite de l'absence et de la blancheur mallarméennes ; des harmonies et des rythmes interrompus, brisés, à la limite du plus tragique silence. Parfois, cependant, l'amour est assez fort pour que la poésie retourne à ses charmes, mais alors avec une conscience presque excessive des rapports entre le poète et son langage. Il est significatif qu'en ses meilleurs moments le poète se représente dans l'attitude et la fonction de celui qui choisit les mots et leur confère une sorte de mission, de délégation angélique, sévèrement prévue et gouvernée. Tel l'admirable finale du *Chemin de la Passion* :

*Je l'ai choisie pour nommer l'amour  
Tous mes mots sont à elle  
Tous mes mots vont à elle  
Ils la frappent et l'entourent.*

*... Ils dessinent son nom, son corps et son visage  
Ils l'encerclent comme une nuée de couteaux.*

*A l'épaule gauche  
Vient de l'atteindre le poignard dur et pur  
Qui se nomme fidélité.  
A peine au-dessous du cœur  
La blesse une lame étrange  
La fine aiguille de la tendresse.*

*Et sur sa bouche une lame se plante  
Aiguë et brève comme un baiser  
Sur le manche, j'avais gravé son nom.*



*Vibrant encore de tout leur élan arrêté  
Autour de son sourire dans ces feuillages d'acier  
Toutes les armes du langage foisonnent en auréole...*

Conscient de sa relation avec les mots, et de la relation des mots avec l'objet de notre unique amour, le poète consent ici à user pleinement, pour une fois, des sortilèges de la poésie. Le moment le plus intense de sa douloureuse ascèse l'enlève, pour une brève éclosion d'images calculées, à l'austère lucidité de son expression habituelle. Non pas que ses textes soient jamais sans vie ; ils vibrent d'un battement qui est celui de ces mots-couteaux, « arrêtés dans leur élan », de ces mots qui tuent et qui se tuent. Léon-Gabriel Gros le dit : la beauté n'est ici que de surcroît. Certes, un tel « échec » est plus haut, plus noble, que de faciles réussites. Mais pourquoi ôterions-nous à Gaillard sa grandeur de vaincu ?

Et pourquoi ne verrions-nous pas en lui, comme en René Crevel et en quelques autres, des victimes de choix, qui sont venues en ce monde et reparties, autant pour nous enseigner la profonde gravité de l'acte de poésie, que pour nous mettre en garde contre l'idolâtrie poétique (que l'on veuille bien voir que je n'entends pas là prononcer aucun jugement péjoratif) ? Tant de ces anges, depuis Rimbaud à qui ils sont tous inégaux, sont apparus, et nous ont laissés dans l'éblouissement de leur trajectoire d'astres et la stupeur de leur évancuissement dans la nuit. Anges, anges foudroyés, n'avez-vous pas eu mission de nous dire que l'homme est capable de toute noblesse et de toute élévation, mais qu'il n'y peut atteindre que dans l'humilité d'un très simple consentement à vivre, d'une « réalité rugueuse à étreindre » ? Ne prononcez-vous pas, anges noirs désormais rentrés dans la lumière, ces paroles qui nous commandent d'attendre la suprême possession, et non de la forcer ? Ne vouliez-vous pas nous inviter à vous suivre sur la voie de l'ascèse spirituelle, mais à nous retourner vers les charmes de cette terre, à nous retrouver dans les charmes du chant humain, à apprendre cette vraie communion des hommes dont vous ne vous êtes si sauvagement détournés que pour nous guider vers son unique foyer ? Car vous nous avez laissé, désormais digne de notre amour, une image de l'homme épris d'absolu, que vous avez menée jusqu'à l'une de ses perfections, jusqu'à son plus héroïque dépouillement. Et, grâce à votre sacrifice, il va nous être permis, peut-être, d'aimer à nouveau tout ce qui vous fut intolérable.

Albert BÉGUIN.



## LA POESIE

LES ŒUVRES COMPLÈTES de *André Gaillard* (Cahiers du Sud).

Même nous qui n'avons pas connu l'homme, nous n'avons jamais eu aucune peine à retrouver ici — dans cette revue il n'a jamais cessé de vivre — la présence d'André Gaillard. Mais il ne nous appartient pas d'évoquer cette présence, que nous restituent d'ailleurs les pages écrites en préface à ses *Œuvres Complètes* par Léon Gabriel Gros, son ami et l'un de ceux qui l'ont le mieux connu. Notre évocation serait impie, puisque nos paroles seraient celles d'un étranger; et ceux qui furent rencontrés par son regard (j'ignore la couleur de ses yeux, le timbre de sa voix), ceux en qui « brûla la flamme de ce visage désolé et radieux », ne sauraient l'y reconnaître. En revanche nous aurons peut-être moins de peine à considérer son œuvre d'une manière objective. Mais peut-on parler de Gaillard comme d'un mort ?

Ceux qui ne séparèrent pas leur poésie de leur vie, on pourrait croire qu'ils choisirent la meilleure part, car leur image est sans ombre et sans rides. On ne saurait y déceler — et l'essayer serait un crime — les chancres qui défigurent plus ou moins les autres, c'est à dire presque tous, qui vécurent en marge de leur rêve et n'y pénétrèrent que de temps en temps. Les grands romantiques sont ceux à qui la plaie angélique ne cesse pas d'infliger sa lumineuse torture. Que nous inventions parfois leurs visages, qu'en les reconnaissant nous ne reconnaissons que celui de notre désir, il importe peu, puisqu'ils ont été désignés pour en être le modèle. Car même si les figures, telles que l'éternité les change, de Poë, de Nerval, de Hölderlin, sont des légendes, il suffit, pour authentifier celles-ci de penser que ce n'est pas en vain que ces figures furent choisies pour assurer la personification d'un espoir immense. Tous les héros ne deviennent pas, à leur gré, l'objet d'un mythe.

En réalité, il faut que ces prédestinés suivent le chemin de leur passion au-delà de leur mort charnelle. *Il est temps de ne plus dormir*, dit Gaillard. Leur œuvre répondra pour eux et elle sera perpétuellement réveillée. Car, il faut bien le dire, leur quête spirituelle ne garde un sens que si elle a trouvé à s'exprimer; et elles furent comme si elles n'avaient pas été, celles des « horribles voyageurs » qui ne surent pas fixer leurs vertiges. Que serait une descente aux enfers dont nous ne pourrions pas, à notre tour, suivre les marches, et que vaudrait une tentative de connaissance dont nous ne pourrions rien connaître ? C'est qu'il ne sert à rien de s'engager en poésie si le chemin se re-



ferme derrière le passage. Ils ont assumé le plus grand risque, ceux qui partirent en laissant tout derrière eux. Rimbaud fut sans doute le cas limite. Mais Gaillard est aussi un de ces explorateurs à qui on doit demander des comptes. C'est un fait que la cruelle postérité que nous sommes exige d'eux davantage parce qu'ils ont tout exigé; que leur œuvre, qui est leur trace, nous la scrutons peut-être avec plus d'attention, et une certaine méfiance parce que nous craignons qu'elle ne soit un piège. Nous sommes une race de terriens qui connaissons le vieux proverbe : « A beau mentir qui vient de loin. » Ils ont voulu nous laisser leur message — c'est bien à nous qu'ils s'adressaient ! Nous ne leur pardonnerions pas si la figure de leur itinéraire était décevante, s'ils avaient laissé leur langage en deça de leur aventure. En réalité ils ne sont pas libres. Ils se doivent à nous, qui ne pouvons les atteindre qu'à travers leur œuvre.

Je déclare sans plus attendre que l'œuvre poétique de Gaillard n'a pas cessé d'être présente et que ni douze années de mort, ni les changements historiques survenus, ni le fait qu'une époque littéraire est révolue, n'ont altéré son dire, du moins en ce qu'il a d'essentiel. Il est d'ailleurs difficile d'en parler de sang-froid. Elle appelle et elle se défend. Quand elle joue, c'est malgré elle, ou peut-être — c'est un de ses secrets — aux seuls moments où elle est certaine de son salut. Elle est d'ailleurs d'une liberté absolue envers elle-même puisque, au cœur de sa plus dure exigence, elle ose parfois s'abandonner à des charmes du langage, sortes de sourires qui la parent d'une enfance nouvelle, qui paraissent gratuits, qui sont gratuits, comme tout ce qui touche à l'enfance et qui soudain l'allègent et la rendent heureuse.

*Dorée*

*Dorée transparente et légère*

*Fine ombre sur un sein d'un poignard de Finlande*

Mais ces instants sont rares : l'humour qui anime certains poèmes de *La Terre n'est à personne* est autre chose, une des formes de sa révolte. Il est d'ailleurs moins pur et doit beaucoup au cinéma américain et à Max Jacob.

L'œuvre entière crie après quelque chose. Même sauvée, elle cherche. Elle attend. Elle se consume. Les moments où elle s'écoute parler, il semble que ce n'est pas elle qui parle. Elle est projetée hors d'elle-même comme hors d'un noyau central — ou comme le langage hors de la gorge.

*Feu mon bel ami*

*Ne savais-tu pas ainsi me défendre et m'isoler*



Le défendre de quoi ? De lui-même assurément. De sa tentation, de son besoin de ne se retenir à rien. Sa passion de liberté, son adhésion à la Révolution permanente, ce n'est chez lui qu'une des expressions possibles de *Voulez-vous me lâcher les mains* ; et cependant il sait que quelque chose ne le lâchera jamais :

*C'est qu'un homme à se perdre a retrouvé l'amour  
Et que l'amour lui rend tous les secrets perdus.*

Gaillard brûlé par le poème, il faut que ce soit cette muraille éclatante qui le protège. Il est ainsi en plein cœur de l'énigme, puisque l'énigme poétique réside précisément en ceci que le poème est à la fois l'abîme et le socle.

« André Gaillard, dit Gros, demeure le vivant symbole d'une ère de feu et de sang. » On ne saurait non plus considérer son langage autrement que comme une flamme. Sa poésie est hantée par le feu. C'est le mot de base, si j'ose dire, le mot clé — comme sont chez d'autres le mot « fontaine » ou le mot « hauteur ». Il n'est pas question d'image habituelle ou de tic d'écriture, mais d'une véritable prise de conscience de son propre lyrisme qui s'incarne littéralement dans le seul mot susceptible de figurer son destin. Et il est hors de doute que la possibilité de ramener une poésie à un de ces mots essentiels, qui sont les colonnes de la vie, est le signe de sa grandeur. Il n'est pas, chez Gaillard, jusqu'à la graphie du poème qui ne prenne irrésistiblement (et même, je suis sûr, pour un lecteur non prévenu) l'apparence de langues immenses, brûlantes et dénouées.

*Mais qu'elle les rouvre et qu'elle m'éveille  
Je tremble de bonheur  
D'un bonheur ingénu qui me lave de toute science  
Je ne sais plus que la couvrir  
Le ciel est dans ses bras il ne tombera pas  
Je la recouvre de mon corps  
Le ciel est dans mes bras il ne tombera pas.*

C'est le même rythme que celui d'un brasier sur lequel le vent souffle par intervalles.

La flamme, la fleur, la plaie se ressemblent : comme elles la poésie de Gaillard est ouverte. On retrouve là un des caractères essentiels de la poésie romantique, et Gaillard est un des très rares grands romantiques d'expression française, une poésie qui s'ouvre pour laisser passer Dieu, ou le Cosmos, ou celle qui dépeuple le silence. La position poétique de Gaillard est à la fois un lâchez tout et une attente. Ou plutôt, à mesure qu'il



poursuit son ascension, à mesure qu'il se dépouille de ses habits de révolte, c'est un lâchez tout pour permettre l'attente. Il ouvre la porte, même il la force et bouscule tout ce qui tenterait de barrer le passage, autant pour laisser entrer que pour partir. Dans *Le Fond du Cœur*, il lui suffit encore trop souvent de montrer les poings et de désespérer.

*Le ver dévore la colombe  
Des bas désastres de la chair  
Elevez vous vents d'outre tombe  
Soufflez aux lèvres de la terre*

*Parmi les carcasses des eaux  
Vers le délire dérivant  
Il est temps de mourir oiseaux  
Dans le nid des plumes du vent*

Ce n'est plus le même, ni le même poète, qui dit, dans *L'Ombre et la Proie* :

*Voici les clefs d'un grand silence  
Voici l'aveu d'un corps traqué  
Pardonnez-moi glaive et fléau  
Je m'abandonne à mon amour.*

J'ai parlé de son ascension. Il ne fait aucun doute que la dernière période de sa vie a été celle du salut, parce que de « totale acceptation ». Gros nous le fait bien comprendre. Il suffit d'ailleurs de se reporter aux textes, à *L'Ombre et la Proie* et aux *Chemins de la Passion* qui sont les poèmes du dernier jour : la partie de son œuvre qui était restée inédite et sans doute celle qui survivra (s'il est permis de le prédire).

*Rien n'est plus pur rien n'est plus simple  
Que ce miroir  
Où la défaite se renverse  
Où tout ce qui nous sépare est là pour unir...*

Rien n'est plus pur, rien n'est plus simple que cette poésie. C'est la même que celle du *Fond du Cœur*, mais c'est sa transfiguration. Plus rien ne l'encombre. Elle est claire comme un battement. Elle est déjà dépouillée de la terre et seule veille sur elle la grand image appelée, celle qu'il nomme sans avoir besoin d'en dire le nom, dont le visage, qui est celui de toutes les mortes ou de l'immobile bonheur est aussi réel, mais plus



secret, probablement plus intérieur, que celui des grandes apparitions romantiques, Léonore, Aurélia.

Il faut mettre en évidence le parallélisme — obligatoire — de l'ascension mentale et de l'ascension verbale de Gaillard. On dirait qu'elles s'entraînent réciproquement car on ne saurait dire que l'une a commandé à l'autre. Si l'art est l'expression de la vie, jamais cette définition n'a trouvé une application plus exacte.

J'ai prononcé le mot art. Je sais qu'il a longtemps tordu les lèvres des poètes comme un poison ou comme un objet de dégoût; que la critique l'ignore ou met en doute la légitimité de ce qu'il représente; que Gaillard lui-même a méprisé *l'art et ses recettes bourgeoises*. Mais je ne crains pas de le trahir, au surplus je lui dois la vérité, en disant qu'il n'a jamais cessé de s'imposer une certaine contrainte esthétique et qu'il a toujours surmonté le gouffre de l'évasion mentale par le moyen du langage organisé. Car l'art poétique ne consiste pas à faire le beau avec les mots, mais à se rendre compte des nécessités du langage, organisé en union de pensée et de rythme. *Laisse-moi donc enfin te nommer*, dit Gaillard. Pas plus qu'il n'a été lâché par l'amour il n'a abandonné le vers, et « aller à la ligne » était certainement pour lui un acte d'une extrême gravité, bien qu'il eût souscrit, j'imagine, aux paroles d'André Breton touchant ce sujet. (1) Dans son œuvre, il n'a jamais cessé d'être le maître de jeu, même aux moments où il se perd. Il dit dans *La Terre n'est à personne*, qui est son poème le plus éloigné du souci littéraire : « *Elle est d'une maigreur atroce et dorée, comme transparente.* » Son arrivée devant la mort est non seulement « une sensation vécue » mais encore un beau morceau du grand langage français. « *Je m'étends, je m'étire, je m'écartèle en vain, tu es là, fatale, implacable, toujours plus vaste que mon désir et de toutes parts te renfermant sur lui.* » On pourrait s'étendre longuement sur l'emploi qu'il fait de l'assonance, de la répétition, etc....

Sa poésie n'est pas un phénomène de création spontanée. Il y aboutit, comme Rimbaud d'ailleurs, après de multiples détours. *Le Fond du Cœur* est plein de réminiscences: de Pellerin, d'Apollinaire ou même d'un Laforgue qui aurait passé par le surréalisme

(1) « Il est vrai que la question poétique a cessé ces dernières années de se poser sous l'angle essentiellement formel et, certes, il nous intéresse davantage de juger de la valeur subversive d'une œuvre... que de savoir pourquoi tel ou tel écrivain juge bon, ça et là, d'aller à la ligne ».

(Second manifeste du Surréalisme P. 63).



*... Du petit jour lécheur des cuisses de la terre  
Tout ça pour les poux morts d'une caserne d'anges  
Tourne donc vieille terre*

Qu'importe, puisque nous y retrouvons sa voix unique et si c'était pour aboutir au chant mystérieux et humain de *L'Ombre et la Proie* ? Mystérieux parce qu'évident. Sa poésie aboutit à sa propre nudité, presque à son épure.

*Un grand lit pour un grand amour  
Sur la terre  
Sur la terre on pleure*

Un grand ton, celui, transsubstantié, de la romance, est retrouvé. Ce sont de tels poèmes qui font pleurer les solitaires. Et celui-ci, que je n'ose mutiler, tous les poètes et même tous les amants le sauront un jour par cœur, parce qu'il est un de ceux destinés à vivre dans la mémoire des hommes, parce qu'il s'intègre simplement à la simple joie, je veux dire à la beauté du monde.

*A la grâce du feu  
A la flamme de l'aveu  
Toi qui dépeuples le silence  
Laisse-moi donc enfin te nommer*

*Couronne de mes nuits  
Aurore de mes rêves  
O mon amour perdu dans les secrets du sang*

*Tu es celle que j'aime et je t'attends  
Tu es celle que j'attends et je t'appelle  
Tu es celle que j'appelle et je te nomme*

*Je te nomme et tu ne me réponds pas  
Es-tu sourde es-tu muette es-tu morte.*

Il peut paraître vain, à présent, de vouloir marquer les limites de sa figure poétique ; il le faudrait toutefois pour achever l'esquisse. L'œuvre de Gaillard s'est délivrée de sa chaîne mentale, mais on peut se demander si elle n'a pas agi d'elle-même et si Gaillard ne serait pas resté ligoté dans sa volonté d'engagement total ? Une prise de conscience forcenée, une nécessité de poursuivre jusqu'au bout l'horrible débat intérieur, paraissent avoir bloqué dans une certaine mesure sa position intellec-



tuelle, bien différente de la position poétique. Il met par exemple La Fontaine au rang des « coquins et des cuistres » (il est vrai que ce jugement fait partie d'un texte, qu'il cite, d'Eluard, mais Gaillard le prend à son compte). Cette incompréhension était fatale. Mais elle est significative.

Cela n'a d'ailleurs pas beaucoup d'importance, à présent que l'œuvre compte seule. Que le poète soit tué par le poème, c'est son destin. Le poème de Gaillard, qui est le corps d'une Passion, a pris sa place dans l'Eglise triomphante de la poésie. On la lui assignera sans doute à la suite des grands chants solitaires qui ont fait leur salut, c'est à dire qui sont entrés avant lui dans le chœur. Au même titre qu'eux, il est l'instrument dont le poète frappe le mur de l'énigme et qui tend à devenir sa propre fin. Et l'équilibre incompréhensible des deux plateaux de la balance, chargés l'un de terreur et l'autre de certitude, lui assurera sa part de survie.

Jean TORTEL.

PROMETHEE ET EPIMETHEE, de Carl Spitteler, traduction française de Charles Baudouin (Delachaux et Niestlé).

Carl Spitteler (1845-1924) est considéré comme le plus grand poète de la Suisse moderne. Nietzsche, qui, jusqu'à sa mort, lui conserva son amitié et son admiration, le déclarait « l'écrivain le plus fin en matière d'esthétique ». Longtemps avant que ne lui eut été décerné le prix Nobel (1920), ses œuvres principales (1) étaient étudiées comme classiques dans toutes les écoles de la Suisse alémanique. Il est regrettable que le public de langue française ait dû attendre l'année 1941 pour lire une traduction d'une de ses grandes « épopées mythiques ». Il a fallu deux prix littéraires accordés successivement à la traduction de *Prométhée et Epiméthée* pour qu'un éditeur consente à publier le texte français magistralement écrit par M. Charles Baudouin, sous la direction du poète et terminé depuis de longues années.

Comme l'explique le traducteur dans la Préface, Spitteler, créateur de mythes, ne garde de la fable ancienne que les noms, et l'essence pure de ce qu'ils expriment. Par contre, toute l'affabulation extérieure est réinventée. Prométhée demeure le fort, le révolté — le religieusement révolté — contre la divinité

(1) *Prométhée et Epiméthée* (1880-1881), le *Printemps olympien* (1900-1906). Le deuxième *Prométhée* est de 1924.



officielle, l'exilé bienfaiteur des hommes. Son frère Epiméthée, comme Faust, a vendu son âme. Mais il l'a vendue en échange d'une conscience. Il s'est vendu à l'Ange et point au diable ; il n'est pas une figure du mal, mais du bien ; il est parfaitement estimable, il est toute bonne volonté ; et pourtant il va se perdre et perdre le peuple des hommes — quand Prométhée intervient et répare tout le mal. Sur ce thème central viennent se greffer de nombreux épisodes mythiques dans lesquels l'auteur déploie une noblesse d'idéal, une puissance créatrice, une perspicacité psychologique, une verve et un humour que l'on ne trouve guère réunis dans aucune autre œuvre littéraire.

On y sent d'un bout à l'autre le peintre-né qu'était Spitteler, de qui la poésie est essentiellement visuelle et colorée. On y sent le délicat amant de la nature qui, jeune pasteur, appelé un jour à prêcher dans un village, oublia complètement le temple et ses cuailles en écoutant chanter un oiseau, et répondit à l'un des « anciens » qui montait dans la chaire et le tirait par sa manche pour lui rappeler que c'était le moment du sermon : « Parler ? Moi ? Pourquoi donc ? Ecoutez-le ! » On y sent aussi le grand sage bourru qui faisait sienne la souffrance du monde et son espoir, qui avait retrouvé (ou qui n'avait jamais perdu) l'unité avec le cosmos, mais se défendait furieusement d'avoir un système ou de soutenir un principe. A un admirateur qui lui demandait « Que voulez-vous dire au juste, quand vous écrivez de la poésie ? » ne répondit-il pas, avec la violence et le paradoxe qui lui étaient coutumiers : « Je ne sais pas, moi ! Et d'abord je n'aime pas la poésie ! Je ne suis pas un monsieur qui aime la poésie, moi ! J'écris quand je ne peux pas faire autrement. Quand ça me tient, quand ça me travaille et ne me laisse pas en repos, alors j'écris. Il faut bien écrire pour se débarrasser ! Ensuite je n'y pense plus. » Mais celui qui a lu *Prométhée et Epiméthée* continue d'y penser...

Jean HERBERT.



## REVUE DES REVUES

*La Tunisie Française Littéraire.* « Depuis un an, *La Tunisie Française Littéraire* vit », déclare Armand Guibert qui doit en tirer une fierté légitime, car sa revue ne se borne pas à vivre mais elle réalise son ambition qui est d'être une Vie. Le mot revue n'est pas impropre. Bien que la T.F.L. prenne la forme d'une page hebdomadaire incorporée à un quotidien, elle est une véritable revue de doctrine, d'action et d'exemples poétiques. Et peut-être que cette formule est la meilleure, pour permettre à la poésie de pénétrer sans déchoir, dans la masse profonde des lecteurs. A. Guibert se plaint d'une certaine incompréhension, d'une froideur à l'égard de son effort. Mais ne compte-t-il pas plus d'amis qu'il ne le pense ? Et même, je suis sûr, parmi les lecteurs anonymes du journal dont il occupe une grande page tous les samedis.

Quoi qu'il en soit, il a joué la difficulté, car dit-il, la *Tunisie Française Littéraire* est une des revues « où l'on montre la plus dure exigence ». Il insiste volontiers sur ce climat d'exigence poétique qui est le sien. Et ce n'est pas vanterie de sa part. Il y a en lui une probité un peu hautaine. Il ne craint pas d'exercer une certaine tyrannie : son exclusivité est parente de l'exclusivité malherbienne. Nous sommes persuadés qu'il craindrait moins une injustice qu'une défaillance. Son intransigeance est un visage de la plus haute vertu, car le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il s'est toujours attaché à défendre, avec une pointe de don quichottisme, les manifestations poétiques les plus hautes et même les plus ardues. « La grande presse qui découvre maintenant Patrice de la Tour du Pin, trop souvent sans l'avoir lu, dit Léon-Gabriel Gros, et pour la raison somme toute anecdotique qu'il est actuellement prisonnier, se scuciait assez peu de *La Quête de Joie* en 1934 lorsque Guibert, Amrouche et leur équipe lui rendaient hommage... (Guibert) n'a pas attendu davantage qu'une mort tragique ait été le lot de Garcia Lorca pour éditer quelques-uns des plus beaux poèmes du « *Romancero Gitan* ». Je crois bien qu'il a été aussi des premiers à saluer Jean Cayrol, Pierre Emmanuel, d'autres encore... ».

Et n'oublions pas l'action de Guibert pour la gloire de Milosz.

Les derniers numéros de la *Tunisie Française Littéraire* nous ont donné des poèmes de Pierre Emmanuel, Alain Borne, Gabriel Germain ; des articles de Jean de Bosschère, Francis de Miomandre, Henri Bosco. Jean Amrouche, animateur de



la revue aux côtés de Guibert, célèbre le souvenir d'Apollinaire et le cinquantenaire de la mort de Rimbaud.

C'est aussi de Tunis que nous recevons *Quatre Vents*, la nouvelle revue publiée par le centre Jeune France de Tunisie. Les deux premiers numéros sont mieux qu'encourageants. Une bonne présentation (ce qui est rare dans les revues de jeunes), une allure directe qui nous plaît. Des textes de qualité qu'elle présente, nous retenons particulièrement les chroniques de Jean Amrouche (Rilke, Gaillard) et les *Chants traduits du Norvégien*, de Philippe Duhesme, mort à la fin du dernier automne.

Michel Levanti vient de mourir. Philippe Duhesme, Eric de Hauleville ; au printemps dernier c'était Henri-Philippe Livet, dont ses amis ne s'imaginaient pas qu'il pût un jour mourir.

La liste s'allonge de ceux destinés à servir de pâture au monstre.

*L'Afrique Littéraire* veut être l'organe de liaison entre la France et l'Islam. Son effort est sérieux et mérite toute notre attention. Cependant sur le plan poétique, qui est le nôtre, elle ne paraît pas nous avoir encore apporté ce que nous aurions pu attendre de sa tentative. Deux poèmes de Miguel de Unanumo dans le numéro de Novembre.

*En Terre d'Islam* (4<sup>e</sup> trimestre 1941). De bien curieux poèmes touaregs modernes. Nous ignorons ce qu'en pensent les spécialistes du folklore, mais leur valeur poétique paraît certaine.

*Confluences*. Copieuse et disparate. Il y a de l'excellent dans le numéro 4, particulièrement les jugements de Kléber Haedens sur Boileau et Malherbe. Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que Malherbe et Boileau n'offrent plus qu'un intérêt historique. Plus loin, M. Georges Lorris éreinte Corneille. C'est moins bon, mais c'est amusant.

Dans le numéro 5 : les poèmes de William Blake traduits par René Tavernier, la nouvelle d'Alain Borne, des poèmes de François Dcdat. D'autres poèmes, bien médiocres.

*L'Arbalète* continue, avec les moyens actuels, l'effort de *Mesures* et de *Commerce*, où le corps et la disposition typographiques étaient une première fête. Dans de telles revues, les textes prennent une allure plus solennelle, un air de textes sacrés. Ils se figent donc un peu. Ils apparaissent très facilement essentiels, mais dès qu'ils perdent cette apparence, ils font l'effet d'être plus insignifiants qu'ils ne le sont en



réalité. Dans *L'Arbalète*, Marc Barbezat évite ce péril en constituant un sommaire composé presque entièrement de valeurs sûres : Eluard, Rilke, Blake, Heidegger, Jean Wahl, Pierre Emmanuel et des poèmes chinois de la dynastie des T'angs.

Le côté typographique est parfait. A la place de Barbezat, je modifierais ma couverture.

*Lettres Françaises*. Une bien courageuse et bien belle revue que Roger Caillois dirige à Buenos Ayres. Elle sert, avec une ardeur et une rectitude exemplaires, les valeurs morales et poétiques de notre temps. Elle est le miroir d'une fidélité qui est la nôtre, en même temps qu'un exemple de rigueur dans le jugement et de précision dans le dessin intellectuel. Dans les deux premiers numéros, textes et poèmes de Gide, Malraux, Valéry, Caillois, Mounier, Neveux. La partie critique est d'une vigueur surprenante.

*Fontaine* (Numéro 16). Le sommaire est comme toujours éblouissant. *Fontaine*, cependant, profite quelquefois du pavillon pour couvrir la marchandise. Nous posons la question à Fouchet : si les poèmes signés Supervielle avaient été signés X ou Y, les auriez-vous publiés ?

Il est vrai que sept poèmes de Lorca suffisent à illuminer un numéro.

Un émouvant hommage d'André de Richaud à la mémoire de Michel Levanti.

Jean TORTEL.

P. S. — Le lecteur n'aura sans doute pas rectifié de lui-même la coquille qui s'est glissée dans ma précédente chronique sur le cinquantenaire de la mort d'Arthur Rimbaud. C'est pourquoi je me permets de le faire. Je n'ai pas parlé de la « solution rimbaldienne », ce qui ne signifie rien, mais bien de la solitude rimbaldienne. — J. T.



## CORRESPONDANCE

On n'entend pas assez le dialogue perpétuellement engagé entre une revue et ses lecteurs. Des deux chœurs parallèles, un ne quitte pas l'ombre. Et cependant une revue est un lien, en même temps qu'elle contient un message dont on peut juger la qualité par celle des échos qu'il éveille. Les lettres que nous recevons de nos lecteurs, nous avons l'impression qu'elles ont prolongé, hors des pages des Cahiers, notre dire. Aussi désirons-nous, en instituant cette chronique où nos correspondants auront la parole, donner un corps à cette présence spirituelle qui nous entoure et faire entendre, confondue avec la nôtre, la voix de ceux qui ont confiance en nous. Parmi les lettres qui nous parviennent, nous retiendrons celles qui nous paraissent constituer un témoignage. C'est dire que le mot d'amitié prendra ici tout son sens. Nous livrerons ce qui nous a été livré.

Mais nous écrivons aussi nos amis qui ne séparent pas notre effort du leur, dont la présence nous est nécessaire et dont la pensée guide notre action : un courant continu va d'eux à nous, un aller retour ininterrompu d'échanges de vues, jugements, discussions, projets. Une perpétuelle naissance. Leurs lettres sont les canaux nécessaires à notre vie. Nous pensons que nos lecteurs doivent, autant que nous, avoir la possibilité d'y boire. « Ce qui se dit entre nous, nous écrit Joë Bousquet, a plus d'importance que ce que nous publions. » Peut-être ; en tout cas ces paroles sont notre bouche nue.

C'est dans cet esprit que nous ouvrons cette chronique. Nous espérons que le son humain que nous voulons lui donner sera entendu. Nous penserons à nous défier d'une certaine indiscretion sentimentale, qui serait impudique.

On peut penser que le dialogue engagé par la lettre, où l'interlocuteur invisible qui s'est dédoublé sans le savoir force, au dessus du papier, de la lampe, l'écriture à naître et à respirer, est, mieux que tout autre discours, susceptible de découvertes, bonds au soleil ou arrêts brusques, étonnements de l'âme devant la naissance de la chair. Les lettres qu'on va lire, de Joë Bousquet, le prouvent. Nous croyons qu'il est difficile de poser sur la poésie un regard à la fois plus lucide et plus sincère.

...Un volume entier de mon journal va paraître bientôt chez Gallimard. Je suis bien curieux de le lire... L'homme est ailleurs. Dans mon travail forcené de chaque jour. J'écris : Le livre heureux. J'écris des poèmes. J'en ai une douzaine. Mais il faut savoir ce que vaut mon expérience poétique avant de



publier. Un poète n'a plus grande valeur critique : il ne peut qu'invoquer son expérience.

Il y a une poésie de premier ordre — celle qui envahit toutes les revues en ce moment — un langage quintessencié, chargé de sens mais impropre à *signifier en dehors du poème où il est élaboré*. Belles fleurs de serre, mais stériles. Il faut que le poète — je crois, excelle à parler cette langue, mais qu'il en fasse son secret — qu'il surmonte l'expérience poétique pour entrer régénéré, dans la parole chantée, plus simple, plus près du couplet. Ainsi procèdent les rêves. Car notre vie de chaque jour s'oriente dans les rêves inspirés de la vie d'hier. Cela m'ennuie de puiser des exemples dans mes poèmes mais c'est aux amis que je m'adresse. Exemple :

*Il fait beau sur les chemins  
Et les filles ont des ailes  
Pour sauver jusqu'à demain  
Ce qu'on ose attendre d'elles*

*Prenant Lundi pour Mardi  
Comme un oiseau les éveille  
La plus gentille s'est dit  
Qu'il lui tardait d'être vieille*

Ou bien :

*Le lendemain de l'amour  
Bonheurs formés de paroles  
Ne croyez pas qu'il fait jour  
Parce qu'une ombre vous frôle.*

Ou bien :

*Je sais un rosier où s'ouvre une rose  
Il n'est plus de nuit pour l'ombre qu'elle est.*

Ou :

*Le soleil jaunit la route  
Dont il est le dernier passant.*

Ou :

*L'absence aux souliers de feuilles  
Donne son cœur pour toujours  
Au seul galant qui la veille  
Le vent qui change les jours...*

Trait dominant de cette poésie : Restitution de la phrase. Son maintien à travers l'élévation du rythme. Ce qu'il faut



proclamer avant tout, c'est que le poème est une aventure du langage avant d'être l'aventure du poète. C'est pourquoi j'apprécie par dessus tout le texte poétique qui, conçu dans le drame de l'homme, s'accomplit dans une expression objective du réel, témoigne ainsi que la conscience d'un individu s'est pacifiée dans l'expérience poétique.

*L'amour nous parle plus bas  
D'un mal que la vie endure  
En s'enfermant dans les pas  
Dont elle était l'aventure.*

Strophe facile et d'une clarté aveuglante pour qui a éprouvé le sentiment qui s'y trouve enclos.

Je ne fais pas mon apologie. Je vous dis où je veux aller. Et je voudrais beaucoup que Gros me donnât son avis. Le poète qui se complait dans sa singularité et attention ! il y a une singularité collective, celle des milieux poétiques, est un poète superficiel, je sais ce que je dis. Car il n'a pas découvert que sa singularité était le symbole de l'unique et la source de toute diversité. Aussi ne puis-je approuver :

*O claire en moi, toute ma souvenance  
Et claire et verte et couleur de jardin  
Annonciation... Voix qui prête au matin  
L'enchantement d'une autre transparence.*

La poésie est la parole de la parole. Ce que le temps ne peut emporter de ce qu'il nous apporte. La poésie n'est pas la vérité mais elle présente les mêmes caractères que cette dernière.

« Fidèle, ô tout... » cela est excellent, mais se refuse à la vie. « O moi, de moi fantôme délivré... Kif, kif.

Pour les mêmes raisons, j'aime cent fois mieux :

*O fraternel et revivant visage,  
Je suis ton ciel, ta route, ta maison...*

Ou :

*Tu me reviens, est-ce moi, est-ce toi  
Cet enfant nu qui chante sous ce toit  
D'un même amour la même confidence...*

Emié est poète et très poète. Il peut être un des poètes de demain. C'est beaucoup lui accorder. Je maintiens que ces poètes auront été d'abord la solitude, et la victoire sur elle. Je



ne fais pas l'apologie du parler facile, mais du parler vivant. Il y a là-dessous une vérité métaphysique. C'est par ce qui nous manque que nous tenons à ce que nous sommes. Là est l'explication d'une certaine obscurité qui aura été décidément *l'asile de la confidence*.

J'ai l'intention de consacrer cet été à entretenir avec vous une conversation épistolaire extrêmement régulière. Nous avons une doctrine à mettre au point. Mon prochain livre (celui que j'écris) vous sera communiqué chapitre par chapitre. Car il est ma première œuvre authentique, et la suite des aveux après lesquels je voudrais disparaître. Je vous dis cela du fond du cœur, et si vous m'aimez un peu, vous formerez des vœux pour que je sois exaucé.

J'ai été assez longtemps sévère pour Puget. Je suis d'autant plus heureux d'applaudir à « Les jeux sont faits », « La passe du mont » de Lanza del Vasto est une réussite. C'est la grande voix populaire :

*Le soulel passo la sierra  
Ieou coumenci a m'allegra*

Je ne vous parle pas des cahiers qui sortent à peine de mes bagages. Je vous embrasse.

Joë.

VILLALIER, dimanche 20 juillet

Mon cher Jean,

Ce qui se dit entre nous a plus d'importance que ce que nous publions. Aussi ai-je un cahier, désormais, où je résume les lettres que je vous écris. Ainsi saurai-je où nous allons. Il y a beaucoup à faire tout de suite. *Une aristocratie de la parole à fonder...* Oh, vous connaissez l'apologue des barreaux de l'échelle de Henri Heine : ceux du haut, ceux du bas sont les mêmes. Ne soyons pas les barreaux du milieu. Les maîtres : Lorca, Shakespeare, le meilleur, Eluard.

Je suis inondé de lettres qui me permettent enfin d'y voir clair. Mais les plus étonnantes émanent d'un curé qui m'explique mes livres et m'écrit comme à une maîtresse, ce qui me refroidit un peu la moelle épinière. Il y a cependant une leçon là-dedans. Car il comprend, le cochon. Nous en reparlerons quand il sera défroqué, ce qui ne saurait tarder bien que je ne m'y emploie en rien.

J'ai reçu l'horoscope, magnifique. Je vais vous en envoyer un autre, que j'ai pris les yeux fermés, car je ne devais pas en prendre connaissance. Que Crespelle me l'envoie. Je vous embrasse. De tout mon cœur.

Joë.



VILLALIER, lundi 21 juillet.

Mon cher ami,

Je reviens à ce que je vous écrivais hier. Profitons de ces moments de lucidité. Jamais je n'insisterai assez sur les conseils que je vous donnais.

Pas de hâte inutile. Nous avons du temps devant nous. « Aider le meilleur à se produire... » Répit excellent qui nous permettra de remâcher nos suggestions.

Je relis *Les Faux-Monnayeurs*. On peut tourner, retourner, épiloguer à perte de vue. Ce livre qui n'a pas été compris, est le plus grand livre de l'avant-guerre. Il est une leçon de force, unique, dans un cadre vérifié dans tous les domaines. Métaphysique, moral. Il contient des vérités insoupçonnées sur l'essence de l'être. J'en résumerai ainsi une faible partie : *L'être est la tension du connaître*, ainsi, d'ailleurs ne se connaîtra-t-il jamais.

Je voulais l'écrire à Gide. C'est impossible : il croirait au désir de le flatter, à un mouvement d'affection. Avarement, j'aime mieux vous écrire mes impressions. Il faut, d'abord, aller au fond de cette leçon et comprendre ceci. La famille a été un sous-produit du social. Elle a reçu son unité du dehors. Sous cette forme, elle n'a été qu'une erreur, elle a rendu l'hypocrisie nécessaire. Il faut retourner à une notion vraie de l'individu et voir en lui un attribut de la vie (loin que la vie soit son attribut).

Laissons cette question qui me mènerait trop loin. Et revenons à la poésie. Justement, voilà dans mon courrier des textes où se dessine la qualité poétique que je voulais préciser avec votre aide.

Prenez : *Profil poétique* : Toursky, Puget, voilà de l'excellent. Maxime Alexandre, bon, un peu mêlé. Ecoutez, un poète dire que le vent brise les jeux, détruit les rêves et les charmes, qu'il est lui, à l'affût du meilleur... Les rêves, ni les charmes ne savent pas qu'ils sont rêves ou charmes et j'entends que l'incantation poétique soit sensible à ce qui en fait le contenu. La parole ne doit pas se retrancher des réalités qu'elle crée.

Le poème sera inauguration de ce qui est dans l'initiation à ce que nous sommes, dans la langue la plus nue et la plus féconde, celle de l'homme qui, à force de solitude aura découvert l'unité mais l'unité concrète où toute multiplicité est contenue. C'est ici que se dissipe un malentendu dans la langue de tous... Vous croyez avoir beau jeu contre moi... Non, non. C'est le moment de vous rappeler que tout le monde ne naît pas poète.



Si le poète s'accomplit en découvrant la vie et en l'exprimant dans sa langue à elle, la langue de tous, c'est qu'il est né en exil et fort loin de son point d'arrivée. Il est qualifié pour découvrir le réel parce qu'il est né hors de lui. Ce ne sont pas les peaux-rouges qui ont découvert l'Amérique. *La vie ne sera ce qu'elle est que pour qui lui aura rendu son caractère de terre promise.* Une magnifique poésie, et qui ne néglige même pas certains aspects de l'œuvre de Musset (!) sort soudain des nuages, très accordée à Charles d'Orléans, profondément humaine, soudain, grâce à une circonstance que l'on pouvait prévoir : l'homme connaît enfin les limites de sa condition, il les a atteintes. Ses rêves n'ont plus le même caractère. On ne rêve désormais que de ce qui ne peut sortir du rêve...

Me suivez-vous ? Hier encore depuis : « Si j'étais oiseau » jusqu'à « Que ne puis-je madame » toute la poésie était une valeur de remplacement, elle arrachait à la vie la vision (ou l'essence) de ce que la vie aurait pu donner. Le contenu de la poésie était fonction d'une certaine condition sociale, la voix du poète n'était pas la voix de la vie. Or nous sommes soudain en un temps où l'homme a tout ce qu'il pouvait avoir. L'expérience de l'homme paralysé, même, ne diffère pas de celle qu'acquiert l'explorateur. Où la différence se fait sentir avec hier, c'est que les rêves vont changer et même, ils vont disparaître.

Voyez-vous où je veux en venir ? On rêvait jadis — et par l'intermédiaire de cette vie de relais on s'attachait à cette existence inacceptable, on rêvait sa vie pour n'avoir pas à l'accepter telle qu'elle était — corbillard au bout. Maintenant c'est à la vie de rêver de la vie, et l'homme est le phénomène au sein duquel la vie est tout ce qu'elle n'est pas. Le rêve est désormais la profondeur de la vie comme la vie est la profondeur du rêve. La vie est la conscience de l'homme.

*La mort s'apprivoise.* Tout ceci n'est qu'un préambule. Pensez-y. Nous continuerons. Mais pensez-y. Les positions se précisent. Voilà que Claude-André Puget, qui n'était qu'un bon poète, écrit un poème étourdissant, et où l'on voit la terre s'envoler avec l'oiseau qui s'était posé sur elle. Avant de quitter Carc, j'ai relu le *St Jean du Désert*, miraculeusement retrouvé, aussi je suis sûr que Gros doit me suivre. Bertin signerait je crois tout ce que j'écris et je n'imagine rien de l'époque présente, qui ne me le montre encore grandi. Quant à Daumal je ne l'ai jamais mis si haut, et cependant j'avais déjà pour lui une profonde admiration.

.....



...A ce sujet, voyez disparaître des problèmes d'hier à la lueur des intuitions que nous prenons désormais du réel. La notion de valeur éternelle — menacée ou pas menacée — était déjà assez déroutante ; mais maintenant que poésie et philosophie se trouvent face à face, on se demande ce que nous pouvions bien avoir dans l'esprit... on se demande ? on le sait. Trop de penseurs ont rêvé leur pensée.

J'interromps ce monologue. A bientôt, mon cher ami. A bientôt, Marcelle. Je vous embrasse très affectueusement, ainsi que tous les amis des Cahiers.

Votre Joë.

\*

\* \*

*Les prisonniers sont, par excellence, ceux à propos desquels il serait tout à fait répugnant de se laisser aller à une basse sentimentalité. Quant aux poètes qui attendent dans quelque stalag, qu'on leur épargne les symboles faciles. Ce qui importe, c'est que leurs voix ne cessent de se faire entendre.*

*André Chastel nous écrit de l'Oflag III C :*

Bien chers amis,

Tous les trois mois une pauvre carte qui est comme le rite de l'amitié — pour vous dire que, si mon cœur s'irrite mon esprit refuse toujours de périr d'ennui et d'inanition. Un colis de St Jean vient de m'apporter Pythéas et les 5 numéros de l'hiver, qui me montrent combien les Cahiers « se défendent », un peu plus minces, mais peut-être plus nerveux. J'imagine mal d'ici comment toutes les préoccupations que vous maintenez peuvent écarter un instant les épais scucis de l'époque, les dépasser, les replacer dans un ordre de marche existant — je ne sais plus s'il faut parler, s'il faut écrire du point de vue de l'éternel, de l'actuel, ou contre l'un et contre l'autre. Comme vous me touchez de m'annoncer dans le « génie d'Oc » (où j'attends une belle réussite) j'avais rêvé un essai plein de couleur et de miroitements poétiques, hélas ! Peut-être vais-je pouvoir vous adresser quelques notes ou quelques pages, mais je ne travaille pas à mon gré — je vois l'été monter et se consumer sur un horizon de cent mètres, sur quelques arbres et quelques champs — et la vie, je ne la vois plus que sur quelques centaines de visages qui ne m'enseignent plus rien, qui ont les mêmes yeux fiévreux et las, les mêmes moments d'oubli dans nos concerts, nos pièces ou nos jeux un peu énervés. Ma mère a tenté l'impossible pour ma libération — mais elle est trop simple, trop pure —



il y a pourtant eu des précédents ! Quelques nouvelles allusives, sans force — au coin d'une lettre, j'ai eu trois lignes de correspondance avec Missac-Bonasse. Dites-moi ce que font les uns et les autres. Tous les passages de la vie, comme une lettre, les Cahiers « apportent tant de fraîcheur ! ». Mon affection à tous trois et à tous les amis (nombreux, je pense) qui viennent au grenier du Vieux-Port.

*De Charles Autrand, au Stalag XI B, cette carte :*

Cher Monsieur,

Après avoir plongé dans une nuit combien plus noire que celle de la mort, il me prend, aujourd'hui, le désir d'émerger un peu. Je me tourne vers les lumières et certaines émanent de votre ville, du port, de vous. Il me souvient de notre première et dernière rencontre (Avril 1940) et ces rappels m'illuminent. Deux ans de solitude et de vivisection. Voulez-vous m'écrire, pouvez-vous (ici, rien à lire que j'aime) m'envoyer : Eluard : *La Vie Immédiate* et Albert Béguin : *L'Âme Romantique* et le *Rêve* ? Merci et affectueusement vôtre.

*Prisonnier aussi, au Stalag XI A, Gaston Criel insère dans sa lettre un poème qui gémit des profondeurs.*

Chers amis des Cahiers,

Merci de ce soleil du Sud que vous m'envoyez. Comme vous nous comprenez bien ! Oui, c'est de vous, de votre Esprit, de vos Cahiers dont nous avons besoin, nous ne voulons que de l'esprit « nécessaire » celui qui fait l'homme et qui le nourrit. Je vous admire et je vous félicite heureux que je suis de constater qu'il y a encore un esprit intact dont vous êtes la réserve. Vous me parlez travail. Le manuel me submerge mais laisse libre l'esprit du poète souffrant la terre qui vous envoie le cri de son cœur pour vos chers Cahiers :

### CAPTIVITE

*Je souffre de tout mon sang, de tous mes sens, de toutes mes*  
[forces

*et je n'ai que des vaches à panser  
la nuit et le froid du matin à soigner  
et mon âme saignante à pleurer.*



Attendre, toujours attendre  
 et sans espoir s'abandonner  
 rien dans les mains, rien dans les poches  
 et dans le cœur rien que des plaies.  
 Captivité de paille ensanglantée

d'ombre et de soleil blessé  
 d'impuissance et de pensée fanées.

Où es-tu pays des poètes  
 pays d'amour, de liberté  
 où es-tu ma pauvre tête  
 au désespoir dans le fumier.

Laissez pousser mon rêve ainsi qu'une charrue.  
 Le soc tiède soulève la lame vagissante des matins plantés  
 mâchant la chair chaude. Je me vois là tout nu, agglutiné de nuit  
 sous la dent bleue et lune qui me veille, endormi.

Par même poste, recevrez étiquette. Serais heureux de mêler  
 mon désespoir à votre courage, d'apporter une note au chant  
 de vos Cahiers, d'avoir le réconfort de me revoir parmi les  
 amis, et savoir ainsi que je ne suis pas mort pour tous et  
 pour tout. Vous voyez donc que l'âme continue à chanter,  
 l'esprit à travailler et le cœur à espérer. J'ai reçu des nou-  
 velles de Valéry et son beau livre : *Mélange*. Une lettre et  
 la « Machine » de Cocteau. Des livres et des billets de  
 Paulhan, enfin un peu de chaleur pour maintenir et attendre,  
 attendre toujours et quand même.

\*

\* \*

Dans sa préface aux *Œuvres Complètes d'André Gaillard*,  
 Gros parle d'une chute grave que fit Gaillard « aux environs  
 de Cassis ». Cassis est une coquille. Il faut lire Carry. Co-  
 quille bienheureuse puisqu'elle nous a valu cette lettre de  
 Blaise Cendrars chez qui Gaillard séjournait à cette époque  
 et qui le ramena, blessé, sur son dos (1) :

Aix, le 1<sup>er</sup> Novembre 1941.

Mon cher Ballard,

Je vous remercie de m'avoir envoyé le beau volume d'André  
 Gaillard. Voulez-vous communiquer cette lettre à l'ami Gros ?  
 En effet, page 28 de sa préface, il parle de la grave chute  
 que Gaillard aurait faite et dont il ne se serait jamais remis.  
 Or, il situe cette chute à Cassis.

En vérité cette chute a eu lieu chez moi, alors que j'ha-



bitais le « Château » de l'Espagnol, au-dessus de la Redonne. Elle se situe le dimanche d'après Pâques 1927. André était venu déjeuner pour rencontrer quelques amis à moi, dont Marcel Levesque, dit Coquentin, que Gaillard mourait d'envie de connaître. Vers la fin de l'après-midi, André s'éloigna pour aller faire un tour et, le soir, il n'était pas au dernier train. Je me mis alors à sa recherche et je le découvris au bord de l'eau, au bas d'une pente très raide. Il était inanimé. Il avait dû faire une chute d'une trentaine de mètres dans les rochers. Je le chargeai sur le dos et le hissai chez moi, où je le ranimai et lavai ses plaies au vin blanc, n'ayant rien d'autre sous la main. Tout cela se passait vers minuit. Je lui fis aussi un pansement de fortune car il avait l'épaule démise et son bras droit pendait lamentablement. Enfin, malgré ses plaintes, et parfois ses cris, je le chargeai derechef sur mon dos et le descendis à la Redonne. Comme il faisait un beau clair de lune j'arrivai sans encombre chez la mère Roux, la bistrote de la Redonne. Je suppose que vous connaissez la région et les mauvais pas dans les rochers. Il était plus de deux heures du matin quand j'arrivai au bistro et que je réveillai mon monde pour s'occuper de notre pauvre ami. Un médecin de Marseille était là par hasard. Il avait manqué le dernier train, c'est donc lui qui soigna Gaillard toute la nuit, refit son pansement et l'emmena à Marseille par le premier train du matin. Je sais par un ami chirurgien que j'envoyai voir Gaillard et qui dès le lendemain me rendit compte de sa visite, qu'André avait été sérieusement touché. En plus des plaies au visage, aux jambes, aux mains et son épaule démise, il portait deux plaies profondes derrière la tête, et avait les côtes très mal arrangées ainsi que le révéla la radio — mais pas d'épanchement. De son propre aveu, André ne s'est jamais entièrement remis de cette chute.

Vu l'endroit où je l'ai ramassé, à un pas des vagues au bas d'une table de rocher, un plan incliné, j'ai la conviction que ce dimanche-là André a voulu se suicider...

Croyez-moi bien vôtre

Blaise CENDRARS.



## Conférences

SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE

LE MESSAGE DE LA BHAGAVAD-GITA

par Jean HERBERT

Dans l'effervescence religieuse et spirituelle du monde d'aujourd'hui, les voix de l'Inde jouent une partie importante, et s'allient souvent, dans une ardeur commune, à celles du christianisme. Jean Herbert, qui s'est consacré à mieux faire connaître en Europe la spiritualité hindoue toujours vivante, — par les éditions qu'il dirige, et, tout récemment, par la part qu'il prit à l'édification du numéro spécial des *Cahiers du Sud*, — nous parlait ce jour-là du « message de la *Bhagavad-gîtâ* ». Non comme d'une curiosité archéologique ou philologique, mais comme d'un enseignement et d'un avertissement aussi vivants, et d'une valeur aussi actuelle, que ceux des Évangiles. Aussi put-il toucher, en chaque auditeur, l'être humain, malgré la diversité de l'assistance : étudiants, philosophes, théologiens, religieux, artistes, hommes de lettres.

La *Gîtâ*, en effet, n'est pas un simple « dialogue philosophique », un artifice littéraire ou une allégorie destinée à exposer une doctrine métaphysique et morale. C'est la parole même de Dieu-homme, parlant à son disciple en plein champ de bataille, au milieu d'une action violente et d'un violent drame intérieur. Arjuna, le disciple, n'est pas un philosophe, c'est un chef et un homme pratique, qui veut une règle de conduite sûre, qui tient à savoir comment il doit employer l'héroïsme dont sa naissance l'a doué. Cet aspect du divin dialogue, c'est celui que Shri Aurobindo Ghose a exposé dans ses *Commentaires à la Gîtâ* (1). Je renvoie le lecteur à cette œuvre, derrière laquelle le conférencier lui-même s'est modestement effacé.

A cette lumière dramatique, Jean Herbert dessina les grands traits de l'enseignement hindou, toujours tout à la fois théo-

---

(1) *La Bhagavad-gîtâ interprétée par Shri Aurobindo (avec préface de Jean Herbert)*, collection « Les Grands Maîtres Spirituels dans l'Inde contemporaine ». Ce livre sera probablement en librairie lorsque ces lignes paraîtront.



rique et pratique : idée générale du développement spirituel ; conceptions éthiques et psychologiques qui en décrivent les conditions ; métaphysique et cosmologie qui en éclairent les fins ; mystère de l'Absolu se manifestant comme Dieu personnel, auteur de toute manifestation, objet dernier de la connaissance et de l'amour ; moyens, enfin, de cette réalisation qui est à la fois le but et la preuve des vérités révélées : les *yoga*, voies d'union au Principe suprême, par la connaissance, par l'action désintéressée, et par la dévotion au Seigneur.

Le lendemain, dans les locaux des *Cahiers du Sud*, le conférencier recevait ceux de ses auditeurs qui désiraient lui poser des questions. Contrairement à l'ordinaire, la plupart de ces questions ne procédaient pas d'une vaine curiosité, et jamais les réponses ne se bornaient à donner des renseignements. Les questions étaient d'ordre pratique, étaient des problèmes de vie : nécessité d'un maître, comment le trouver ? Comment s'ouvrir à la réalité supérieure ? Quels exercices pratiquer ? Leurs dangers ? Rôle et nature de la grâce. Double aspect du Divin, personnel et impersonnel. Qu'est le bien et qu'est le mal ?... J'eus la grande joie de constater, — car c'est une chose très rare, — que Jean Herbert savait écouter les questions et répondre, non à des mots par des mots, mais à des problèmes humains par des paroles auxquelles une expérience personnelle donnait poids ; et même, une ou deux fois, il préféra ne pas répondre plutôt que de nous payer de mots.

Même lorsque Gaston Berger (qui, la veille, avait présenté le conférencier à la Société d'Etudes Philosophiques) l'interrogea sur la valeur immédiatement libératrice de l'acte de connaître, ce n'était pas un prétexte à vains débats intellectuels. Il est d'ailleurs émouvant de voir ce philosophe du « je transcendantal » (1) rejoindre, sous les dehors de la spéculation abstraite, l'idée hindoue de *purusha* et *prakriti* (le pur Connaisseur, que nous ne pouvons que cerner par négations successives, opposé à la Nature, dont les modalités apparaissent à mesure que nous les renions). Les enseignements hindous, reposant sur une révélation et une expérience millénaires, répondent ainsi aux ultimes problèmes devant lesquels la philosophie occidentale, séparée des sources, vient buter. Je pense ici à la doctrine, exprimée dans la *Gîtâ*, de la « distinction entre le Champ et le Connaisseur du Champ », mais sous bien d'autres aspects la même rencontre pourrait faire sortir de ses cercles vicieux la spéculation contemporaine. Et je ne parle que de la philosophie ; ce n'est qu'un exemple.

(1) Voir la Chronique d'Henri Urtin, *Primat du connaître*, dans le n° de novembre dernier des *Cahiers du Sud*.



Bien des contacts se sont établis au cours de cette conversation, contacts réels parce que Jean Herbert avait apporté avec lui, non des mots creux ni des curiosités, mais quelque chose de réel ; — le message d'une sagesse faite non pas pour que les hommes en bavardent ou en crnent leurs esprits, mais pour leur faire sentir, ici et maintenant, leur esclavage et leur montrer les voies de la libération ; message, donc, répondant aux besoins intérieurs les plus douloureux de chacun.

René DAUMAL.

\*  
\*\*

## UNE CONFERENCE DE JEAN GRENIER

### SUR « LA NOTION D'INDIFFÉRENCE »

Les grandes métaphysiques classiques prennent généralement source dans la Critique générale et dans la Logique. Il en est quelques-unes, cependant, qui se présentent délibérément comme des promotions de la psychologie. Ce sont les métaphysiques du désir et de la répulsion (Empedocle), de l'extase (Plotin), de la volonté (Schopenhauer), de la crainte et du tremblement (Kierkegaard), de l'angoisse (Heidegger) (1). On peut se demander si une métaphysique de l'Indifférence est possible (2). C'est à cette question que s'efforçait de répondre Jean Grenier.

Après avoir effleuré les psychologies, normale et pathologique, de l'Indifférence, et s'être demandé si les « états neutres » sont possibles, il choisit pour illustrer son exposé trois moments de la pensée antique : le stoïcisme grec (qui doit tant à l'Orient), le védantisme hindou et le taoïsme chinois. En ce qui concerne la pensée grecque, nous nous serions

(1) Nous mettons à part les grandes philosophies religieuses issues d'attitudes plus morales que psychologiques, comme, par exemple, les théologies de l'amour (christianisme) ou de la pitié (bouddhisme). Par ailleurs on pourrait soutenir la thèse que toutes les métaphysiques sont d'origine psychologique, les grandes constructions classiques, provenant, au travers de la Logique, de l'Intelligence.

(2) Une philosophie de l'Indifférence entretiendrait certainement d'étroits rapports avec le Scepticisme, mais elle ne s'identifierait pas avec lui. L'une est attitude, l'autre est conclusion. Par ailleurs elle l'aurait bien entendu, rien de commun, avec le doute cartésien, essentiellement provisoire et tactique.



attendu à un choix mieux centré sur le débat : celui de la philosophie pyrrhonienne (si influencée, elle aussi, par l'Orient) qui pousse des racines plus profondément dans l'Indifférence et qui, dépassant le domaine, un peu théâtral, des valeurs morales attaque également celui de la connaissance.

Si l'Indifférence stoïcienne masque le plus souvent, à notre avis, le raidissement de l'orgueil et peut-être un appétit d'illusion, celle à laquelle s'élèvent les philosophes hindous est infiniment plus sereine et d'une substance autrement pure. Mais c'est en Chine, à coup sûr, que l'on peut rencontrer l'expression la plus poussée, la pointe la plus acérée d'une métaphysique de l'Indifférence. Les précieux extraits qui accompagnaient la description de la sagesse taoïste étaient saisissants.

Qu'une Indifférence absolue soit impossible, aussi bien en métaphysique que dans la vie active, c'est ce que personne ne voudrait contester, et Jean Grenier en convenait aisément. La métaphysique ne peut sans doute prétendre atteindre, au mieux, qu'à un certain niveau d'Indifférence, de même que la matière est compressible jusqu'à une certaine limite, celle où ses corpuscules se touchaient, lui conférant alors un volume minimum mais non nul. Le problème est de savoir si une telle attitude n'offrirait point de grands dangers (1).

L'apprentissage de l'Indifférence peut comporter tout un appareil technique comparable à celui des *Yogas* ou aux *Exercices spirituels* de Loyola. Tout en convenant qu'il n'est pas désirable que chacun s'adonne à cette ascèse de l'Indifférence, M. Grenier estime qu'il serait souhaitable que quelques philosophes, marqués pour ce glacial dessein, se séparent de l'action et du monde pour se tourner vers l'Indifférence. Ainsi, en face de la philosophie séculière, il se constituerait, en quelque sorte à l'image du clergé, une philosophie régulière, sinon monacale.

C'est là une thèse originale et qui nous aurait fait regretter de n'avoir de la pensée de M. Grenier que la légère esquisse d'une conférence si nous ne connaissions l'ouvrage récemment paru (1) dans lequel l'auteur développe cette question de façon plus substantielle. Cette originalité ressort avec d'autant plus de force qu'elle s'inscrit contre tout le courant de la

(1) Il vaut peut-être la peine de faire remarquer que de s'élever si haut n'a pas empêché le taoïsme de tomber très bas. Cette métaphysique moniste et immatérielle, qui prétendait s'élever au-dessus même du non-être et de l'être, a fini par s'enliser dans une mythologie pluraliste et grossière dans le panthéon de laquelle il ne manque même pas le dieu de la réussite aux examens... ni celui de la constipation.

(1) « Le Choix », Presses Universitaires de France, 1941.



philosophie occidentale aussi bien médiévale que moderne. L'efficacité de la pensée européenne, dans sa diversité et dans sa totalité, est ainsi mise en cause, par le défi que M. Grenier lui lance au nom de certaines sagesse asiatiques. On le voit, le débat ne manque pas d'ampleur.

F. LE LIONNAIS.

LUCIEN GEORGES GRAVES  
PARLE DE CH. PÉGUY A LA SALLE MAZENOD

*Textes de Péguy lus par Geneviève Georges Graves,  
du Théâtre de l'Œuvre.*

On a beaucoup parlé de Péguy ces temps derniers. Et par des manœuvres qui eussent paru odieuses à cet esprit indépendant, chacun a voulu l'engager dans nos débats actuels en l'agrégeant à sa propre cause. Dans une œuvre aussi riche, aussi diverse, et où les éléments les plus contradictoires se mêlent et s'harmonisent pour former une personnalité unique, il est relativement facile d'extraire et de souligner ce qui nous sert en négligeant ce qui nous condamne, d'autant que les morts n'ont pas encore pris l'habitude d'intervenir personnellement pour remettre les choses au point. Le zèle intéressé de ses bouillants commentateurs risque donc de propager une image fausse et de nous faire cublier, à côté du polémiste, du partisan, du prédicateur, l'admirable poète et le grand écrivain.

C'est cette part de Péguy, la plus haute à nos yeux par son caractère de permanence, que Lucien-Georges Graves s'est attaché à nous restituer. Il nous montre, en ce fils de paysans, la magnifique éclosion de ces voix de la terre de France qui, comme une eau souterraine, se sont amassées pendant des générations et des générations d'obscur patience. Le petit écolier du faubourg Bourgoigne aura beau quitter son orléanais natal pour mener le combat littéraire à Paris, il ne sera jamais un « déraciné » ; il tient à la glèbe par des racines trop profondes. Dans une page célèbre que Lucien-Georges Graves nous rappelle, il énumère lui-même tous les caractères de paysannerie qu'il porte en lui, au physique comme au moral. De là cette forte saveur de terroir de sa langue ; langue drue, forte, abondante, enluminée d'images naïves, qui déborde de toutes parts et fait si souvent songer, mais sur un plan différent, à celle de Rabelais. Mais si puissamment arqué qu'il soit



contre la terre vivante et nourricière, Péguy a contemplé le ciel léger qui flotte sur son vignoble familial, sur la forêt d'Orléans, sur la Beauce et l'harmonieux Val de Loire ; et le dieu qu'il y retrouve sur le tard, lorsque, sans rien renier, mais en approfondissant sa voie et en amalgamant les contraires, suivant la démarche propre à son esprit qui le mène de l'abstrait vers le concret, il va de la communauté humaine, de la république idéale, à la traditionnelle communauté chrétienne. Ce dieu participe lui aussi de ce caractère fondamental ; loin des dogmes et des particularismes religieux, c'est un dieu aussi solide, aussi sensé, aussi généreux, aussi « honnête homme » que lui-même, et malgré maintes boutades qui sentent parfois l'hérésie, l'un des plus près qui soient du cœur de l'homme.

Cette analyse vivante et vigoureuse de l'essentiel de Péguy était émaillée de fragments, lus par Mme Geneviève Georges Graves, la belle artiste du Théâtre de l'Œuvre. Ce furent des minutes émouvantes où, par le multiple sortilège de son art, elle recréa pour nous cette atmosphère de nativité qui baigne les beaux vers du poète des Mystères et des Tapisseries. Sa voix musicale, la tendresse rêveuse de son sourire, l'absolue sincérité de l'expression donnèrent un inoubliable accent à cette prière du petit enfant qui s'endort qui est bien l'une des pages les plus exquises de la poésie française. Un public compréhensif sut témoigner sa gratitude aux deux jeunes artistes ; et, certes, la cause de Péguy ne pourrait être en de meilleures mains.

Gaston MOUREN.

## A L'ACADEMIE DE MARSEILLE,

### RECEPTION DE M. LE DOYEN CORNIL

L'amphithéâtre de la Faculté des Sciences, accueillant l'Académie de Marseille, s'ouvrait, le samedi 22 novembre, à l'affluence des grands jours : l'Académie recevait un élu de marque, le Professeur Cornil, doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie, membre correspondant de la Faculté de Médecine.

Après un éloquent éloge de son prédécesseur, l'ingénieur en chef Denizet, haute figure parée des prestiges de l'intelligence et de la noblesse morale, le récipiendaire traitait, avec les ressources de sa compétence et de sa vaste culture, la question des rapports des mathématiques et de la biologie. Livrant aux premières le domaine de la statistique, réservant au contraire celui de l'analyse, il montrait que les équations



biologiques ne pouvaient s'établir que grâce à l'élimination de nombreuses données ; — qu'au surplus le fait individuel qui se propose constamment au biologiste et au médecin, se dérobaient par la qualité aux mesures quantitatives. Il conduisait ensuite son auditoire jusqu'au seuil de l'infiniment petit, où biologiste et mathématicien doivent confesser, plus peut-être encore que devant l'infiniment grand, leur impuissance et leur vertige. « Peut-être, à notre avis, disait-il, vaudrait-il mieux préciser qu'il s'agit uniquement d'une tentative actuelle vers une expression mathématique de certains faits biologiques ». C'était la conclusion du bon sens. Et ce bon sens était celui d'un maître.

L'orateur montrait alors la tendance et l'aptitude au constant rétablissement d'un équilibre comme caractéristiques de l'être vivant et, par une transition naturelle, arrivait à discuter la notion, fondamentalement imprécise, de « l'homme normal et sain ».

C'est cet « homme normal et sain », plus aisé à situer qu'à définir, — idéal issu des moyennes, — que la médecine et l'hygiène tendent à reconstruire et à maintenir en chacun de nous, en dépit des causes d'altération et de dégénérescence qui nous assaillent. Œuvre de salut public, en cette heure solennelle du redressement national, à laquelle le corps médical s'est dévoué d'un seul élan.

Le discours de M. le doyen Cornil s'est ainsi achevé en une émouvante apologie de la profession et de la mission du médecin et en un hymne de foi. L'assistance, consciente d'avoir été conduite dans les hautes régions de la philosophie scientifique, a longuement applaudi ce magistral discours.

La réponse de M. Faure-Durif, directeur de l'Académie, a été spirituelle (on y comptait bien), joliment amusante par endroits, riche en mots heureux, — et imprégnée d'un spiritualisme encourageant et de bon ton. Les applaudissements se sont renouvelés en rafales et ont dignement terminé cette fête mémorable de l'intelligence et du cœur.

R. B.

## CERCLE D'ETUDES JEUNE FRANCE

RAOUL BUSQUET

PARLE DE L'UNITE FRANÇAISE

Il ne faut jamais préjuger d'une conférence d'après son titre. D'un sujet grave l'esprit nuancé d'humour mais entraî-



nant de Raoul Busquet a fait un récit passionnant, une fresque épique. Tantôt historien, tantôt poète, toujours servi par une culture de grand chartiste, il a brossé avec élan des tableaux pleins de vie, douant les vieux vocables d'un sens immédiat et les visages figés de rayonnement. C'est plaisir de se sentir Français avec Raoul Busquet qui sait réveiller nos grandeurs mortes d'une âme impartiale et pourtant avec une foi fougueuse. Royaliste quand il parle de nos rois, républicain quand il parle de la Révolution, mais toujours esprit clairvoyant et juste, il est l'exemple sur lequel devrait avoir les yeux fixés quiconque est sincèrement soucieux de réaliser d'abord en soi l'unité française.

### LES HEURES DE MONTREDON

En ces temps de peine et de portes closes où les lampes, comme les cœurs, hypocritement se voilent, c'est une chance pour les artistes et leurs fidèles que s'ouvrent les grilles de Montredon.

Reconnaissons qu'elles se sont ouvertes généreusement ces derniers mois. Ce fut toujours pour des rencontres choisies. Car le goût de l'hôtesse veille à ce qu'elles soient dignes du cadre qu'elle leur offre. La Comtesse Pastré apporte à ce qu'elle aime, non seulement sa culture qui est grande et son jugement qui est sûr, mais une ferveur devenue rare dans la classe dirigeante. Elle sait faire de tout cela le plus noble usage — ce qui ne se voit guère non plus — car elle aime associer à sa joie ceux que le destin a moins bien partagés et on a l'impression que sa vie ardente trouve ses seules raisons d'être dans le bonheur d'autrui.

On chercherait en vain aux portes de Marseille un site plus harmonieux, plus complet que Montredon. Le parc en pente douce a le golfe pour horizon. Des pins, ébranchés par une main artiste, s'inscrivent sur ce fond clair comme des chiffres noirs. Ça et là des bouquets d'arbres où l'on entrevoit des résidences précédant la pinède, dont les contreforts de Marseille arrêtent l'élan. Cette muraille abrupte donne au paysage un air de puissance, de netteté, qui force la pensée à se préciser et pose à la rêverie un décor, mais aussi des limites.

Par son ordonnance très simple, la belle demeure aux vastes baies rappelle les pavillons où de riches familles, au siècle dernier, allaient goûter le repos. Elle l'a accueilli, cette saison,



tout ce que la poésie, la musique, la peinture, ont amené parmi nous de vrais artistes. On y a donné les plus beaux récitals, les auditions les plus parfaites, des spectacles rares. On a pu fréquenter, dans l'ambiance la plus naturelle, ceux dont la chronique a parlé et parlera tant que l'art gardera chez nous du prestige.

L'association « Pour que l'Esprit Vive », dont Madame Pastré est la présidente, y a tenu ses séances, et son secrétaire, Pierre Guérin, nous y a dit ses projets dont certains sont réalisés déjà. A plusieurs reprises un monde, où cillet-tanti et connaisseurs frayaient avec des représentants de tous les arts, put applaudir des virtuoses et des musiciens irréprochables : les pianistes Yvona Guller, Clara Haskil, Marine Le Marc Hacour, Monique Haas, Jean Bernard ; la violoniste Janine Ancirade ; le trio d'anches Gaston Hamelin ; l'orchestre de chambre Félix Raugel ; la cantatrice Madeleine Grey ; le chanteur Yvon Le Marc Hadour et j'en passe. On y a produit et parfois révélé de jeunes compositeurs : Antoni Szalowski, Jean Alain, Yves Baudrier, Daniel Lesur, Claude Arrieu. On y a créé un acte d'Henri Michaux : *Chânes*, où bien soutenu par Pat Salel, Georges Jongejans, Pierre Abeille, le jeune Pierre Pastré s'est montré heureusement doué.

On y a vu Christian Bérard qui séjournait dans la calanque des Coudes où il puisait de nouvelles visions, Lanza del Vasto qui retirait de son coffret gravé ses derniers poèmes pour les confier à la renommée grandissante, Luc Diétrich, son ami discret et solitaire, René Daumal à l'air austère et méditatif, Georges et Nora Auric, Gabrielle Bertrand dont la grâce a traversé les solitudes mongoles sans aucune atteinte, François Charles-Roux et ses enfants Edmonde et Jean, Christian Mégret qui vient de donner une œuvre maîtresse : *Jacques*, Francis Carco qui porte avec lui la nostalgie de Paris, enfin Paul Valéry qui fit aussi une apparition sur la terrasse d'où le regard charmé rejoint les jeux de la mer et des oiseaux du ciel.

Les Heures de Montredon, ce furent peut-être les seules dans ces mois d'angoisse où nous obsède l'avenir de tout dans ces mois d'angoisse où nous obsède l'avenir de tout ce qui compte, où notre culture, l'art par qui tout s'éclaire et prend un sens, l'esprit et l'homme enfin sont en cause et ne se sauveront que par leurs éléments féconds, leur rayonnement dont le monde a besoin, — ce furent les seules qui nous apportèrent un réconfort et mieux encore une certitude, celle qu'une vie diminuée n'est jamais misérable, si on garde



la foi dans les valeurs authentiques de l'esprit. Plus tard, ceux qui les ont vécus, se rappelleront avec émotion ces moments arrachés au doute morne et à l'ennui comme des échappées à l'orage ; ils se diront combien leur furent précieuses ces accalmies dans la dure vie sans joie où nous sommes plongés et parleront avec gratitude de celle qui, repoussant les préjugés égoïstes de son monde, le domine de son intelligence et de son cœur. /

J. B.

## La Peinture

A LA GALERIE DA SILVA

HENRI HERAUT

Naïf, roublard, sagace, l'imagination sans cesse en mouvement comme un écureuil dans sa cage, Henri Héraut est un des artistes les plus singuliers de ce temps bien que sa personnalité comporte peu de mystère. Les impulsions de sa sensibilité profonde, il les traduit en lignes pures, avec une spontanéité qui défie le métier le plus sûr. A notre avis Héraut est plutôt calligraphe que dessinateur, ne pouvant pousser une esquisse sous peine de tomber dans une puérilité décevante, et se révélant surtout incapable d'exprimer autre chose que sa vision intérieure qui joint à une anomalie foncière un sens très curieux de la bonhomie et de la clarté. Fabuliste de l'inconscient, Henri Héraut vient d'organiser à la galerie Da Silva une exposition de ses œuvres sous le titre de *Vierges et Adolescents* où il semble que les adolescents soient vierges et que les vierges soient des adolescents. Cette ambiguïté qui constitue un hommage discret à l'Androgyne, nous vaut une série de croquis séduisants dont la perfection est inséparable de la hâte. Car, bien que se réclamant sans cesse — non sans humour — de la méditation et de la recherche, Henri Héraut est condamné à l'improvisation. Son propre génie l'y astreint ; génie dont les lacunes sont nombreuses et qui reste voué à l'imitation de lui-même s'il est d'ailleurs inimitable. C'est ainsi que Héraut réussit mieux les dessins que les peintures, quoi qu'il possède aussi des dons remarquables de coloriste. Mais il lui manque en cette matière un métier qu'on ne peut atteindre autrement que par un labeur continu et une longue application impliquant beaucoup de patience, de sagesse et de ferveur.



Héraut, qui est le contraire d'un sage, a aussi plus de bon sens qu'on ne pense. Ce mystique saugrenu qui cède souvent à la faiblesse de feindre l'ingénuité afin d'obtenir des effets cocasses en se servant de personnages célestes, a le don de voir avec une acuité exceptionnelle les travers et les ridicules de ses contemporains.

C'est pourquoi on le prend moins au sérieux qu'il ne convient dans l'espoir inavoué de réduire ainsi la vérité de ses observations et d'en infirmer la portée. On le traite volontiers de clown tout en lui accordant du mérite. Héraut vaut mieux que sa réputation d'amuseur qu'il entretient d'ailleurs soigneusement pour sa commodité personnelle. Il peut nous en donner la preuve. Nous souhaitons qu'il le fasse bientôt.

Gabriel BERTIN.

### A LA GALERIE JOUVENE

#### PAUL HANNAUX

Monsieur Paul Hannaux nous réconcilie avec le terme de probité dont certains artistes se sont servis trop souvent pour camoufler leur indigence. Sa technique qui ne doit rien à la convention ni à un modernisme tapageur — une technique large, aisée, robuste — l'autorise à aborder de front ce que tant d'autres approchent par feintes avec l'ambition de saisir subrepticement ce dont ils n'ont pas la force de se rendre maîtres. Ainsi ne découvre-t-on pas dans les œuvres de Paul Hannaux de ces heurts, de ces contractions, de ces transpositions alambiquées qui ne sont pas l'effet, comme on veut nous faire accroire, d'un sublime combat avec l'Ange, mais simplement d'une lutte à main plate de Jacob avec lui-même. On sent que lorsqu'il peint, Monsieur Hannaux n'entre en guerre avec personne. Sa vigueur est pacifique et c'est pourquoi il crée dans la joie, quitte ensuite à faire de cruels retours sur lui-même et à soumettre ses productions à une critique impitoyable qu'il exerce sans le secours de personne. Combien doit-on lui être reconnaissant de détruire seulement l'image à l'encontre de ceux trop nombreux qui, sans s'en apercevoir, détruisent le modèle.

Cultivé, disert, subtil, Monsieur Hannaux met peu d'esprit dans ses toiles. Elles ne s'en portent que mieux et font preuve d'une robustesse qui doit tout à leurs qualités picturales. Le dessin en est largement établi, la touche ferme, solide, sans inutile empâtement. Monsieur Hannaux se déclare l'adversaire des effets de séduction faciles, de ces transparences, de ces



jus à bon marché dont les marchands de confiture nous fournissent toute la gamme. Il s'abstient également de produire des « poèmes plastiques » ou d'improviser de brillantes « fantaisies chromatiques ». C'est dire qu'il déteste le fard au profit de la couleur. Le sens de la juste mesure ne l'empêche point de nous montrer des paysages fastueux d'automne, des effets de neige scintillants, des marines vibrantes, des fleurs aux tons éblouissants. Rester fidèle à la nature sans la copier servilement est un secret que seuls les vrais artistes possèdent. Monsieur Hannaux est de ceux-là.

Gabriel BERTIN.

### MAURICE ROUZÉE

Un artiste ne saurait mener à bien ses entreprises s'il ne prenait l'art, à certain moment de son œuvre, comme un des moyens de la connaissance. Sans doute est-ce une des périodes les plus intéressantes que celle où, conscient de l'adversaire qu'il rencontre dans l'objet même de son émotion, le peintre s'efforce d'amener la ligne et la couleur à s'expliquer l'une à l'autre leur accord. Sur le thème, très large, des mouvements d'un corps humain livré aux nombres de la Danse, Maurice Rouzée a construit une vingtaine de dialogues entre la chose et la lumière. De cet ensemble, il importe de retirer deux ou trois pièces intentionnelles qui pourraient évoquer Picasso ou Duchamp si leur auteur n'avait préféré aux combinaisons un peu froides de plans distincts une succession de larges ordres colorés traduisant les étapes du mouvement à recréer. Immobile — on le voudrait parfois moins — autour des rythmes qu'il porte en lui, Rouzée cherche le centre de ses gravitations. La plupart de ses sujets confrontent avec une évidente volonté de synthèse l'architecture d'un être en proie au tumulte des environs qu'il se compose. Un homme s'adosse aux arbres et les arbres se penchent sur lui. Le cheval imite la mer et les vagues hennissent. On remarquera une Vierge à l'Enfant, peinte entre l'œil et le vitrail et des portraits qui vont chercher leur vérité au-delà du visage. Quelques grandes compositions, dont une ordonne dans l'esprit de Giraudoux, complètent cet ensemble de Maurice Rouzée et suggèrent décor, pièce et climat comme un personnage impose les arguments alliés du Théâtre. Ceux qui se plaisent à saluer le passage d'un esprit curieux pour qui les scns se détachent des gestes pourront encore pendant quelques semaines se rendre, après Jouvène, à la Maison des Arts, rue de la Darse.

TOURSKY.



## A MONTEILIMAR

A.-L. MAJEUR

Montélimar a eu l'honneur de voir s'organiser dans son enceinte, à la librairie « Le Meilleur Ami », la première exposition du jeune peintre A.-L. Majeur. La décentralisation décidément n'a plus de limites.

Car bien que le crayon de Majeur hésite encore parfois, on voit de suite qu'il s'agit d'un artiste de classe auquel on peut prédire un bel avenir.

Deux catégories de pastels : compositions, portraits ; les premières dominées par l'extraordinaire « St Jean prêchant dans le désert » ; les seconds par ce « portrait de Balkis » où tant d'inquiétante lumière jaillit d'une pure figure désenchantée.

Comme le disait un visiteur, A.-L. Majeur est de ces rares artistes qui savent voir « ce qui se passe derrière les yeux », qui savent découvrir et exprimer l'âme elle-même.

Nous parlerons de A.-L. Majeur plus longuement, aussi longuement qu'il le mérite lorsqu'il se manifestera moins secrètement, ce qu'il fera sans tarder, nous l'espérons, soit à Marseille, soit à Lyon, en attendant la consécration de Paris.

T. A.

## ECHOS

## « MUSIQUE LEGERE »

Nous avons pu tout récemment apprécier une formule heureuse de cabaret en assistant au programme de *Musique Légère*. Le spectacle présenté par Marianne Michel s'inspire des nécessités de l'heure mais il ne sacrifie pas la qualité de l'esprit à la tenue morale, exigée par les circonstances. On y voit s'affirmer un élément littéraire de transition qui peut concilier la faveur de l'élite et celle d'un public plus étendu. Grâce à un dosage bien dirigé cela peut contribuer à gagner aux poètes de nouveaux fidèles, à la littérature jeune des sympathies déjà en éveil. Si l'éclectisme qui associe dans le même programme Jacques Prévert et Miguel Zamacoïs ne peut être admis dans une revue littéraire, il va de soi que montrer semblable rigueur dans un Cabaret serait absurde et dangereux, aussi bien pour la recette que pour le but poursuivi qui est louable. Les chemins de



montagne sont malaisés, mais on y accède généralement par de bonnes routes carrossables. Une tendance à tirer parti du folklore se fait jour dans la maison. Elle peut donner des résultats très heureux. Faisons crédit à ces intentions qui déjà s'affirment et marquent l'intelligente volonté de hausser le genre à la mesure de besoins nouveaux.

## LA DECENTRALISATION ARTISTIQUE A ORAN

Grâce à la Galerie-Librairie « Colline » qui s'est ouverte voici quelques semaines à Oran, la décentralisation artistique est entrée dans le domaine des faits en Algérie. Pour se rendre compte de l'importance de cet intéressant mouvement, il suffit de jeter un coup d'œil sur le programme des expositions. Pour la saison 1941-42, il groupe les noms de Jean Launois, A. Hambourg, E. Pillet, A. Loth, Brabo, G. Vallat A. Marchand, C. Hesse, Adrey, A. Delacoste, A. Assus, Edy Legrand, Benisti, E. Chevalier, R. J. Clot.

Nous ne doutons pas qu'un tel programme attire l'attention qu'il mérite.

## « LE FURETEUR »

Nous apprenons que notre nouveau confrère « Le Fureteur » (littéraire, historique, médical, scientifique) paraîtra le 1<sup>er</sup> janvier.

Cette revue, organe de collaboration entre tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit, ouvre ses colonnes, sous forme de questions et de réponses, à tous ses abonnés. (3, rue Davout, Lyon. Abt. 30 fr., C.C.P. 1142-51).

N. D. L. R. — Etant donné l'augmentation croissante des charges de l'édition, nous sommes dans l'obligation de porter notre abonnement annuel à 100 Frs. pour la France, 125 et 140 pour l'étranger. Cela à partir du numéro de Janvier 1942. Cette augmentation est largement compensée par les numéros spéciaux importants comme le *Génie d'Oc*, prévu pour l'année 1942.

Nous serions très reconnaissants à ceux de nos amis dont l'abonnement se termine en Décembre 41 qui voudraient bien, dès à présent, nous adresser le montant de leur souscription à notre C. C. P. Marseille 13745. Cette façon de procéder nous évite des frais supplémentaires et une perte de temps considérable. Merci d'avance.





# ESPRIT

Provisoirement : BOITE POSTALE 62, Lyon-Terreaux

## Sommaire du numéro de Août

### ETUDES - ŒUVRES - DOCUMENTS

EMMANUEL MOUNIER . . . . . *Pour une Charte de l'Unité Française*

### LES EVENEMENTS ET LES HOMMES

*La littérature Péguy, Les livres de chansons, Les livres, Les revues*

**ASSURANCES TOUS RISQUES**

**TERRESTRES ET MARITIMES**

**LA CONCORDE**

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)

Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS

R. C. Seine 96.129

---

Direction pour la zone libre :

**MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget**

**Tél. : Dragon 14.89**



## Qu'est-ce qu'un BON DU TRÉSOR?

LE BON DU TRÉSOR CONSTITUE  
UN EMPLOI TEMPORAIRE TRÈS  
INTÉRESSANT DE TOUT L'ARGENT  
LIQUIDE DONT LES PARTICULIERS  
OU LES ENTREPRISES N'ONT  
PAS IMMÉDIATEMENT BESOIN.

LES ÉCHÉANCES sont à 6 mois, 1 an,  
2 ans.

LES COUPURES sont de 500 - 1.000  
5.000 - 10.000 Frs, etc...

L'INTÉRÊT PAYÉ D'AVANCE est de :  
Bon à 6 mois... 2,00 %  
Bon à 1 an... 2,50 %  
Bon à 2 ans... 3,00 %

LES BONS SONT DÉLIVRÉS : 1° - au  
porteur et le souscrip-  
teur garde l'anonymat;  
2° - à ordre et le nom  
est inscrit sur le Bon  
ce qui présente une  
garantie contre la  
perte ou le vol. Les  
Bons peuvent faire  
l'objet d'un endosse-  
ment.

SOUSCRIRE AUX BONS DU  
TRÉSOR, C'EST AFFIRMER SA  
CONFIANCE EN LA FRANCE,  
COOPÉRER AU REDRESSEMENT  
NATIONAL, SAUVEGARDER SES  
INTÉRÊTS PERSONNELS.

VOUS TROUVEREZ DES BONS DU TRÉSOR  
DANS LES :

Caisse Publique, les Bureaux de Poste  
et les Banques, chez les Agents de  
Change et les Notaires, et auprès des  
Caisses d'épargne.

# Félix Vassal

le faïencier

*ses Porcelaines et  
Cristaux, ses Objets  
d'Art, ses Fantaisies,  
ses Meubles, etc...*



verrier

CLASSIQUE  
ANCIEN  
MODERNE

- 118 -  
rue Ed<sup>d</sup>-Rostand - Prado  
MARSEILLE - Tél. D. 74-61



# FONTAINE

REVUE BIMESTRIELLE  
DE LA NOUVELLE POESIE FRANÇAISE

*FONTAINE a PUBLIE des POEMES et des TEXTES de*

Pierre Jean JOUVE  
Benjamin FONDANE — Roger SECRÉTAIR  
Henri de MONTHERLANT  
Jean FOLLAIN — Arsène YERGATH — Louis EMIE  
Daniel ROPS — Henri MICHAUX  
Georges HUGNET — Y. DELETANG-TARDIF  
Raissa MARITAIN — Henri BOSCO  
Luc DECAUNES — Michel LEVANTI — M.-P. FOUCHET  
Jean de BOSSCHÈRE — L. G. GROS  
Michel MANOLL — Pierre BOUJUT — P. SEGHERS  
Emile DERMENGHEM — Emm. MOUNIER  
Armand GUIBERT — Jean ROUSSELOT — Fernand MARC  
A. de RICHAUD — Roger LANNES — Jean VAGNE  
Ed. HUMEAU — A. MIATLEV — R. DELAHAYE  
Alain BORNE — Michel SEUPHOR — Camille BRYEN  
Henri POURRAT — Paule LAVERGNE  
M. FOMBEURE — L. GUILLAUME — Gergette GAUCHER  
René DAUMAL — Gertrude STEIN  
André MORA — Marva KASTERSKA — Marcel BEALU  
Gabriel AUDISIO — SAINT-POL-ROUX  
Robert KANTERS — Pierre EMMANUEL  
André CHASTEL — M. LANGLOIS — Louis PARROT  
Thérèse AUBRAY — Jean TORTEL — R.-G. CADOU  
J. H. LASRY — M. POISSENOT — J. L. DIGOT  
ROLLAND-SIMON — G.-E. CLANCIER  
Max JACOB — Jean WAHL  
Marc BERNARD — ARAGON

*TOUT CE QUI EST POETIQUE EST SIEN*

Le Numéro : 8 Frs. — Abonnement : 40 Frs.



# ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX MARITIMES

J. TONELLI  
77



☎ D. 46-02 ☎

tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage.

— Renseignements et devis sur demande —

## MESSAGERIES MARITIMES

**Services pour Passagers  
et Marchandises  
à destination  
de Madagascar  
et de l'Indo-Chine**

Pour tous renseignements s'adresser à la Compagnie  
**3, Place Sadi-Carnot**

TÉLÉPHONES : C. 68.03 (5 lignes) et 76.75  
Inter 10

R. C. Seine 176.390

La Compagnie est représentée dans  
tous les ports desservis par ses navires  
ainsi que dans les principales villes de  
France et de l'Étranger par des Agents  
et des Correspondants.

« Actuellement, économiser du  
combustible, c'est augmenter  
les possibilités de production »

UTILISEZ LA METHODE ET LES  
DISPOSITIFS DE VAPORISATION

## LE WILLIAM'S

**Si vous voulez :** économiser le combustible  
disposer d'un supplément de puissance ; obtenir  
la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures  
de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les  
frais d'entretien intérieur des chaudières

Adoptez les Vannes Spéciales

**“LE WILLIAM'S”**

rendant possible l'évacuation journalière des  
boues, sels calcaires, cailloux,  
quelle que soit la nature des eaux d'alimentation.

**CONVOQUEZ,** sans engagement,

7 bis, Quai de la Tourette, Colbert ; 28.17

## Casimir BEZ et ses Fils

Adresses télégraphiques : **LEWILLIAMS**  
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille,  
Nantes, Lérion (Ariège), etc.)



viano.



**MAROC**

**C. DE NAVIGATION  
C. PAQUET**

**MARSEILLE** : Siège Social et Services : 90, B<sup>d</sup> des Dames.

**PARIS** : Agence Générale NUNZI et Cie, 43, Rue Lafayette, 9°



DÉCORATION

PEINTURES

**A P Y**

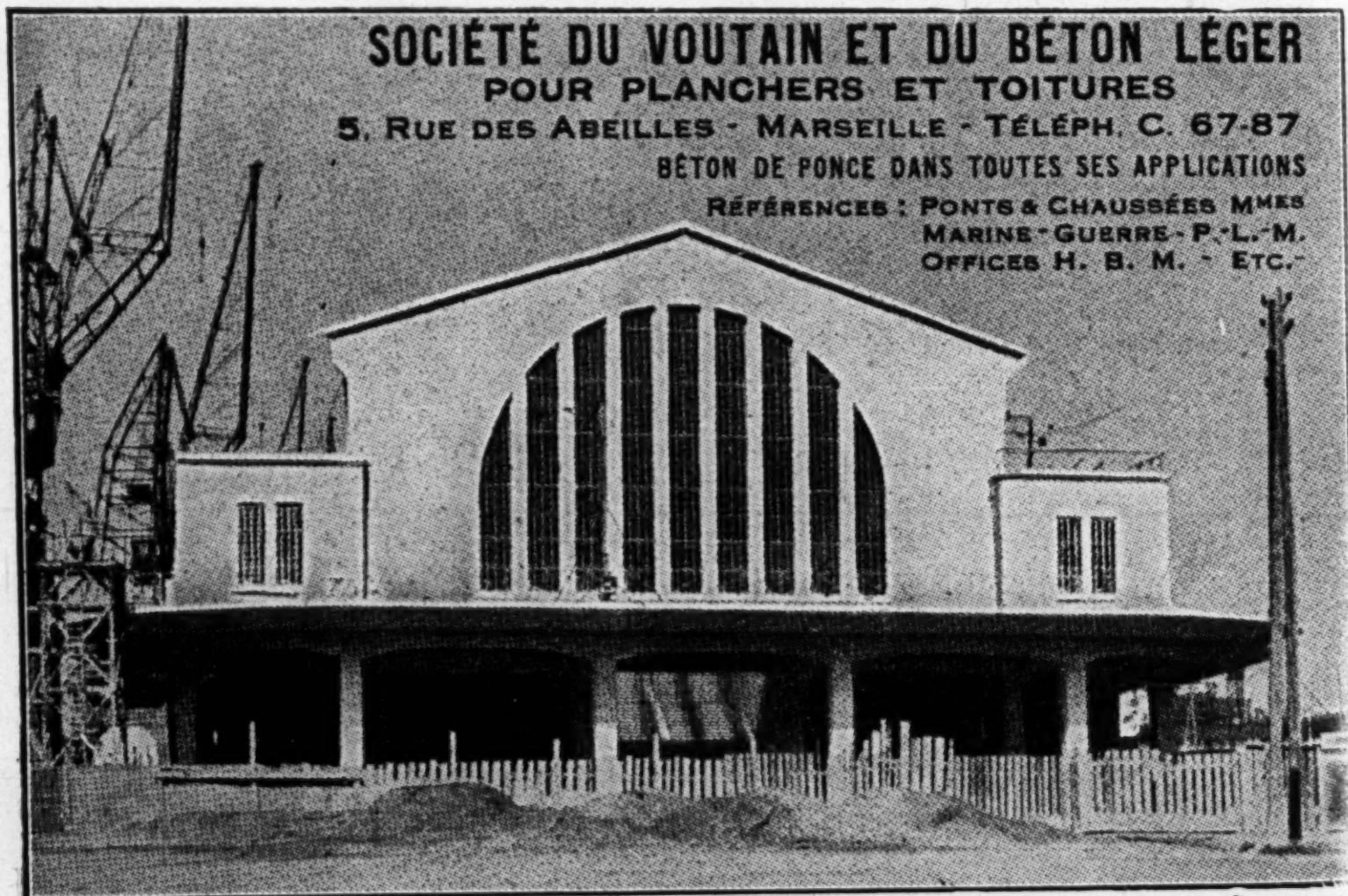
**Théâtre - Bâtiment - Marine**

Bureaux : 2, Rue Vincent-Leblanc - Tél. : Colbert 14.84

Ateliers : 74, Rue de la Joliette

**Marseille**

**SOCIÉTÉ DU VOUTAIN ET DU BÉTON LÉGER**  
**POUR PLANCHERS ET TOITURES**  
**5, RUE DES ABEILLES - MARSEILLE - TÉLÉPH. C. 67-87**  
**BÉTON DE Ponce DANS TOUTES SES APPLICATIONS**  
**RÉFÉRENCES : PONTS & CHAUSSÉES MMES**  
**MARINE - GUERRE - P.-L.-M.**  
**OFFICES H. B. M. - ETC.**



THÉ

**CEYLAN**

RESTAURANT

**2, Rue St-Saëns**  
Tél. D : 84.13

SPECIALITÉS

**MARSEILLE**

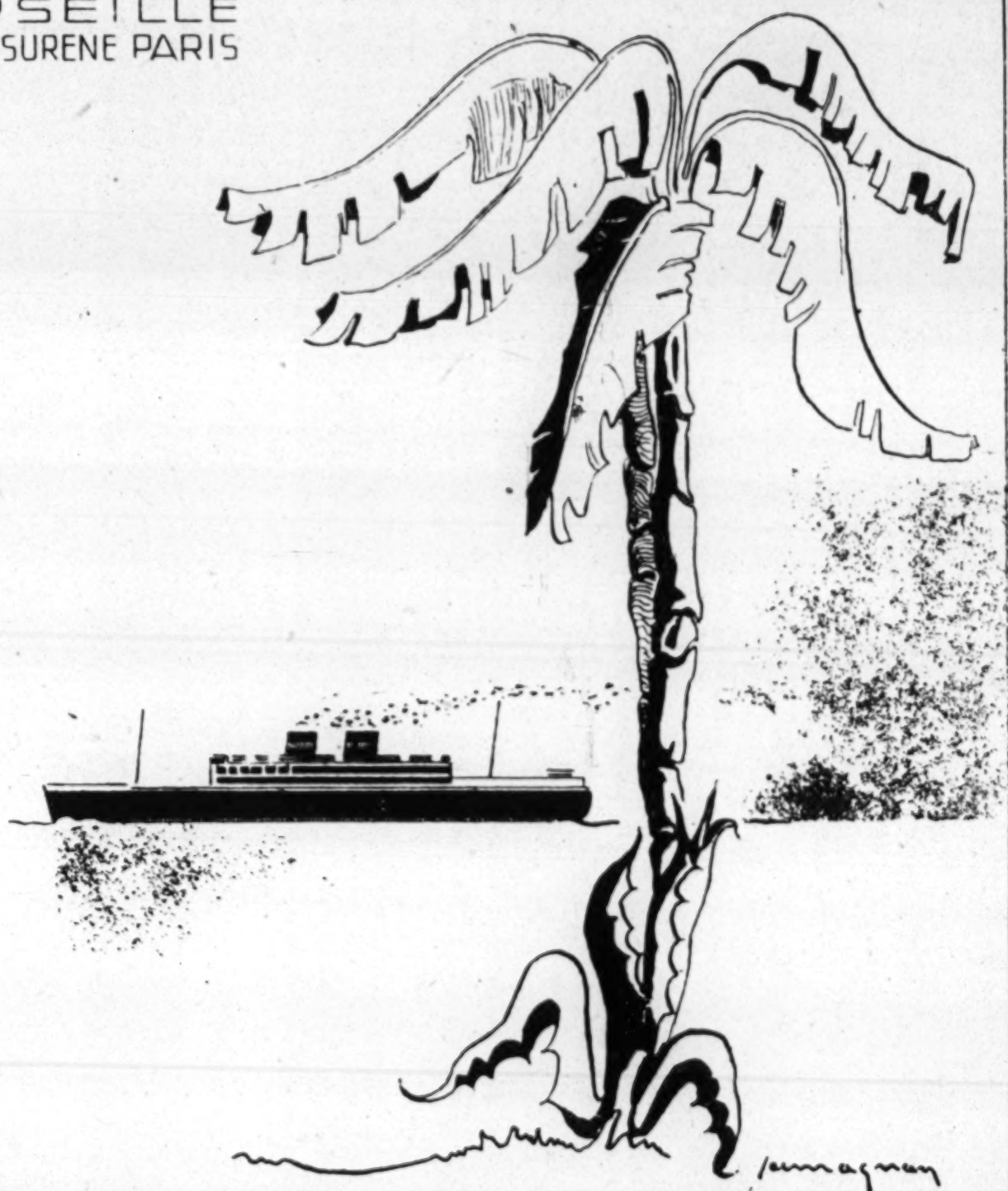


S<sup>IE</sup> GENERALE DE

# TRANSPORTS MARITIMES

A VAPEUR

70, RUE DE LA REPUBLIQUE  
MARSEILLE  
5, RUE DE SURENE PARIS



ALGERIE LES ANTILLES  
SENEGAL AMERIQUE DU SUD

**CROISIÈRES dans la MÉDITERRANÉE  
et L'ADRIATIQUE.**



ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX PUBLICS

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

# LÉON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E. - Successeur de LEHOUX Frères

Bureaux et Entrepôts **MARSEILLE, 12, Rue Julia** - Téléphone : C 66.59

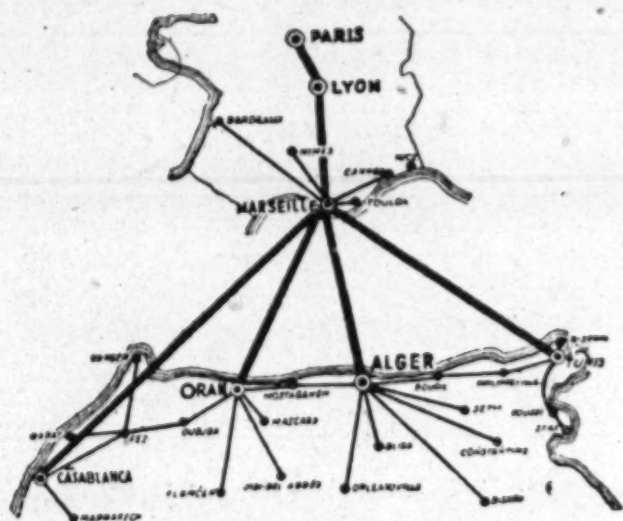
R. C. Marseille 90.142

**Constructions Industrielles et Privées**

## Transports Rapides GRANET-RAVAN

Allées Léon Gambetta

**M A R S E I L L E**



**ORAN - ALGER - TUNIS  
CASABLANCA**

## assurances

...

COMPAGNIES :

**assurances générales**

**commercial union**

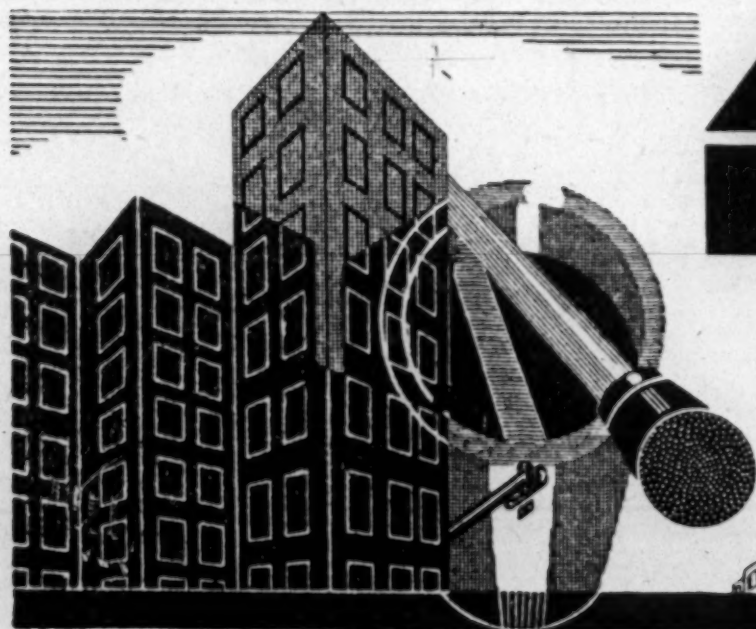
**la minerve**

**hartford fire**

...

10, Rue Beauvau  
7, Rue Suffren **Marseille**

téléph : drag. 74.28  
drag. 12.73



## ALTIERI FRÈRES

**S.A. ENTREPRISE GÉNÉRALE  
DE PEINTURE**

DÉCORATION PAPIERS PEINTS

**26, Boul. de la Major**

C. 07.68 - C. 66.70

**M A R S E I L L E**



# LIGNE DU HOGGAR

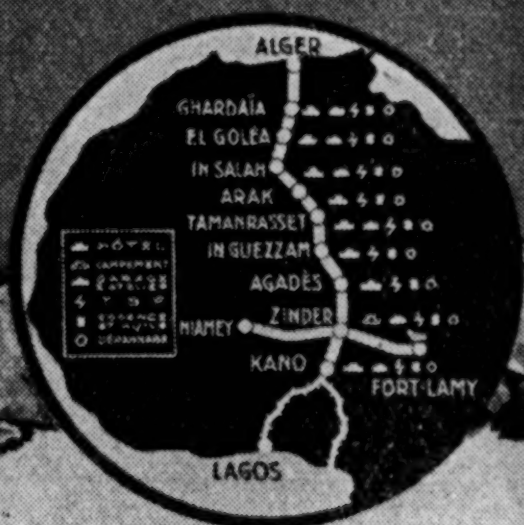
ALGÈRIE-AFRIQUE CENTRALE  
EN 12 JOURS

SERVICES RÉGULIERS

ALGER-ZINDER-KANO-FORT LAMY

PASSAGERS, POSTE  
MARCHANDISES

LES PRIX LES MOINS ÉLEVÉS  
LES VOYAGES LES PLUS RAPIDES  
LES SITES LES PLUS PITTORESQUES



LA ROUTE  
TRANSSAHARIENNE  
LA MIEUX ÉQUIPÉE

8 INSTALLATIONS HÔTELIÈRES  
6 POSTES DE T. S. F.  
6 POSTES DE DÉPANNAGE  
33 POINTS D'EAU  
16 TERRAINS D'AVIATION

RÉPARTIS SUR LES DEUX MILLE KILOMÈTRES  
QUI SÉPARENT EL GOLEA D'AGADÈS

SOCIÉTÉ ALGÉRIENNE DES TRANSPORTS TROPICAUX, 20, Rue Sadi Carnot, ALGER



## **G. BORNAND, Joaillier**

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

**BIJOUX de STYLE — HORLOGERIE de HAUTE PRÉCISION**

Seul concessionnaire de la Montre **PATEK Philippe**,

**TÉLÉPHONE : D. 48.76**

Représentant **Montres ROLEX**, etc.

## **Fernand BARRY Marcel ROGLIANO**

Courtiers Maritimes

**AFFRÈTEMENTS  
CONSIGNATION**

14, Rue Beauvau  
Télég. : BARIROGLI **MARSEILLE**

## **BRASSERIE DE STRASBOURG**

"EMBASSY"

11, Place de la Bourse, 11

## **LE GRAND HOTEL**

Ed. BORY, Prop<sup>re</sup>

66, La Canebière, 66



**Lorenzy-  
palanca**

*crée l'atmosphère  
de la femme*

OOOOOOOO

## **Ambulances Automobiles**

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

**NOIRAUT & Cie**

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

**HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ**

**Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT**

**CHAUFFAGE CENTRAL**



# SOCIÉTÉ ALGÉRIENNE DE NAVIGATION POUR L'AFRIQUE DU NORD

## Charles SCHIAFFINO & C<sup>ie</sup>

SIÈGE SOCIAL, EXPLOITATION, ARMEMENT  
**ALGER — QUAI NORD — ALGER**

**Téléphone : 298.20 à 298-29 (dlx lignes)**

Adresse Télégraphique : NAVIGAFRICAN ALGER

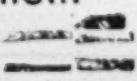
**BUREAU A PARIS : 86, Rue Saint-Lazare**

LIGNES RÉGULIÈRES ENTRE TOUS LES PORTS D'ALGÉRIE, TUNISIE  
ET LES PORTS FRANÇAIS DE LA MÉDITERRANÉE, DE L'OCÉAN,  
DE LA MANCHE ET ANVERS PAR VAPEURS DE PREMIÈRE COTE :

Nicole Schiaffino ..	7.000 T.	Prosper Schiaffino .	2.500 T.
Charles Schiaff. ...	5.700 T.	Catherine Schiaff. ..	2.300 T.
Marcel Schiaffino ..	5.600 T.	Finistère .....	1.300 T.
Schiaffino .....	5.600 T.	Ville de Bougie ...	1.200 T.
Ange Schiaffino ...	5.300 T.	Villi de Djidjelli ..	1.200 T.
Monique Schiaff. ..	5.300 T.	Jeanne Schiaffino ..	1.200 T.
Louis-Charles Sc. ...	4.900 T.	Ville de Tenes ....	450 T.
Rose Schiaffino ...	4.900 T.	Ville de Tipasa ...	450 T.
Schiaffino Frères ..	4.700 T.	N. Dame d'Afrique	300 T.
Jacques Schiaff. ...	2.600 T.		

SERVICES RÉGULIERS ENTRE TOUS LES PORTS ET PLAGES  
DU LITTORAL ALGERO-TUNISIEN

Remorquage à longue distance — Sauvetage et renflouement

Remorqueur de Sauvetage « St-Charles » — 900 H. P. 

ACCONAGE — TRANSIT — CONSIGNATION



# HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT

TÉLÉPHONE : D 72-70

STÉ GLE DE REMORQUAGE  
ET DE TRAVAUX MARITIMES

**C<sup>ie</sup> CHAMBON**

148, Rue Sainte MARSEILLE

Tél. C 33.95 Quai des Anglais C 23 99

**Société Provençale  
de Remorquage**

63, B<sup>d</sup> des Dames MARSEILLE

## L'ÉLECTRICITÉ NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ

**MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT**

434-436, B<sup>d</sup> National, MARSEILLE

N 15.74

Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau

**C<sup>ie</sup> de N<sup>on</sup> FRAISSINET**

MARSEILLE

**La Corse**

Ses montagnes aux cîmes neigeuses.  
Son maquis aux senteurs exquis.  
Ses rivages baignés de soleil.

**LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE**

**Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey**

par paquebot poste, cargos et navires bananiers.

## LES TRAVAUX DU MIDI =

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.000 000 DE FR.

2, Rue Dejean  
MARSEILLE  
Télép. : D. 87-46

Entreprise de travaux  
publics et particuliers  
Béton armé  
Adductions d'eau -





**LE DOYEN DES VINS FINS  
D'ALGÉRIE**

---

**SE BOIT DANS  
LE MONDE ENTIER**

---

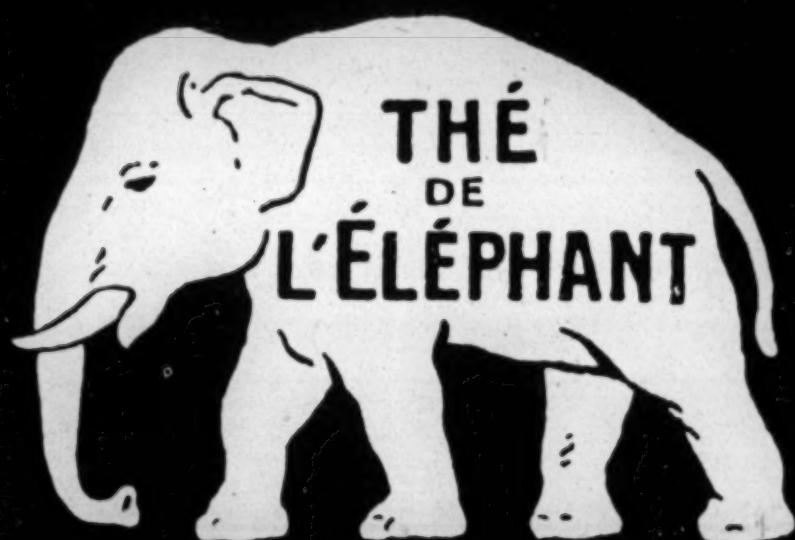
**FRÉDÉRIC LUNG. ALGER**



# STABILINE

Peinture pour ciments et tous matériaux de construction

Éts **JULIEN**, 2, Rue Corneille, **MARSEILLE**-Tél.D. 09.44



**P.L.DIGONNET & C<sup>ie</sup>** Importateurs  
**MARSEILLE - LE HAVRE**

Rendez-vous d'Artistes

chez **ROSTAND**

## La Cascade

Ses Coquillages  
Sa Bouillabaisse  
Ses Grillades

## Ménélik

5, Quai de Rive-Neuve, 5

Tél. C. 27.37

Face au Vieux-Port

Cie de

## Fives-Lille

CONSTRUCTIONS  
MÉTALLIQUES

7, Rue Montalivet  
PARIS (8<sup>e</sup>)

54, Rue Paradis  
MARSEILLE

Compagnie d'Assurances

## "Le Secours"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

AGENCE :

Direction de Marseille : M. Maurice Delange

1, Rue de la République

Téléphone : C 23.89

# Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse, **MARSEILLE** - Téléphone : D. 56-50



LE SPÉCIALISTE  
DU BEAU CHAPEAU

**ISOARD**

3, Rue Paradis

**MARSEILLE**

CHEMISIER DE  
L'ÉLITE ÉLEGANTE

**GILL**

5, Place de la Bourse

**MARSEILLE**

**Office Chérifien des Phosphates**

**Boulevard du Général d'Amade - RABAT**

SERVICE COMMERCIAL : **21, Rue des Pyramides, PARIS (1<sup>er</sup>)**

**AGENTS GÉNÉRAUX :**

MM. Ed TYBERGHEIM & Cie,  
42, Rue Vignon, PARIS.

Hollande - Espagne  
Royaume-Uni - Afrique du Sud  
Japon

MM. DEWISME & BOUILLANT,  
32, Rue de la Bienfaisance,  
PARIS.

Allemagne - Suisse - Hongrie,  
Slovaquie - Pologne  
Yougoslavie - Roumanie  
Dantzig - Russie - Pays Baltes

MM. LONEL & Cie,  
CASABLANCA.

Danemark - Suède - Norvège  
Italie - Grèce

MM. P. - H. HERTEMAN, M.  
BELLANGER & Cie, 6, Rue  
d'Argenson, PARIS.

Belgique

SOCIÉTÉ COMMERCIALE  
D'AFFRETEMENTS ET DE  
COMMISSION, 15, Rue de  
Châteaubriant, PARIS.

Portugal

**ALBERT  
HOTEL**

**5, AV. PASTEUR  
ALGER**

**70 CHAMBRES  
TOUT CONFORT  
SALLES DE BAINS**

Téléphone dans toutes les  
chambres 28-02, 68-21, 68-22

**L. LALANNE (Directeur)**

**L'HOTEL LE PLUS CENTRAL D'ALGER**



# SOCIÉTÉ DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS - BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony 14, Rue Edmond Rostand

PARIS

MARSEILLE

## ENTREPRISE



**FRANÇOIS  
FERRÈRE**  
MENUISERIE  
D'ART ET DE BATIMENT

11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE, TÉLÉPH. 36.76

## Société des Grands Travaux de Marseille

Fondée en 1891 - Capital 40 000.000 de Francs

**SIÈGE SOCIAL : 16, Boulevard Notre-Dame - MARSEILLE**

Adr. Télég. GRANDTRAVO-MARSEILLE

Télph D. 89 51 x 52 x 53

**DIRECTION GÉNÉRALE : 25, Rue de Courcelles - PARIS (8<sup>e</sup>)**

Adr. Télég. : GRANTRAVO-PARIS

Téléph. Élysées 64.12 64.13

**TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS**

Constructions Industrielles, Cités Ouvrières





## *Chacun dans sa sphère...*

**... doit travailler à  
faire des heureux.**

Dans chacune des sphères  
tournantes de la Loterie  
dort un numéro qui fera  
parmi vous des heureux...

... et tous les acheteurs  
de la Loterie aident le  
**SECOURS NATIONAL**  
à soulager la misère.  
Achetez dès aujourd'hui  
votre billet

**LOTERIE NATIONALE**

---

---

**Casino**

AIX-EN-PROVENCE

**Municipal**

**Tous les Jeux.  
Toutes les Attractions.**



REY

Joaillier-Orfèvre

**39, La Canebière**

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE



# Cahiers du Sud

PARAISANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondant : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)

*publieront dans leurs prochains numéros*

MARC BERNARD	.....	Naissance
RENÉ DAUMAL	.....	Histoire des Hommes Creux et de la Rose Amère
LÉON CHESTOV	.....	La Balance de Job
JEAN TORTEL	.....	La Sieste
GILBERT TROLLIET	.....	Offrandes
ERIC HUREL	.....	Beauté du Diable
GAETAN PICON	.....	Julien Green et « Varouna »
ALBERT BEGUIN	.....	Charles du Bos et les Textes

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au Siège de la Revue, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 6 h. à 8 heures.

Téléphone : D. 53-62

*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus*

## Conditions d'Abonnement :

(FRANCE ET COLONIES)

Un An : 75 francs — Six Mois : 40 francs — Prix du N° 8 francs

(ÉTRANGER)

Un An, U. P. : 90 fr. Six mois ..... 50 fr. Prix du N° .. 10 fr.  
Autres pays : 100 fr. 55 fr.

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Agent Général à PARIS

M. JOSE CORTI, Libraire, 11 Rue de Médicis (6°)



# **FIDUCIAIRE DE FRANCE**

Services Fiscal

Comptable

et des Sociétés

**2, Cours Joseph Thierry, MARSEILLE**

TÉL ; Nat 32.44 et 51 64

## **ASSURANCES TOUS RISQUES**

TERRESTRES ET MARITIMES

# **LA CONCORDE**

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)

Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS

R. C. Seine 96.129

Direction pour la zone libre :

**MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget**

**Tél. : Dragon 14.89**

# **BRASSERIE DE VERDUN**

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

**23, Rue Paradis, 23**

**M A R S E I L L E**

Télép. : Dragon 00.34



# ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX MARITIMES

J. TONELLI  
37



D. 46-02

tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage.

Renseignements et devis sur demande

## MESSAGERIES MARITIMES

**Services pour Passagers  
et Marchandises  
à destination  
de Madagascar  
et de l'Indo-Chine**

Pour tous renseignements s'adresser à la Compagnie  
**3, Place Sadi-Carnot**

TÉLÉPHONES : C. 68.03 (5 lignes) et 76.75  
Inter 10

R. C. Seine 176.390

La Compagnie est représentée dans  
tous les ports desservis par ses navires  
ainsi que dans les principales villes de  
France et de l'Etranger par des Agents  
et des Correspondants.

« Actuellement, économiser du  
combustible, c'est augmenter  
les possibilités de production »

UTILISEZ LA METHODE ET LES  
DISPOSITIFS DE VAPORISATION

## LE WILLIAM'S

**Si vous voulez :** économiser le combustible  
disposer d'un supplément de puissance ; obtenir  
la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures  
de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les  
frais d'entretien intérieur des chaudières.

Adoptez les Vannes Spéciales  
"LE WILLIAM'S"

rendant possible l'évacuation journalière des  
boues, sels calcaires, graisses,  
quelle que soit la nature des eaux d'alimentation.

**CONVOQUEZ,** sans engagement,  
7 bis, Quai de la Tourette, Coloert ; 28,17

## Casimir BEZ et ses Fils

Adresses télégraphiques : LEWILLIAMS  
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille,  
Nantes, Lérans (Ariège), etc. .)



**EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »**

10, Cours du Vieux-Port - MARSEILLE

---

**PARU**

**A. BLANC DUFOUR**

# **...FORT UNE**



---

Chez José CORTI, 11 rue de Médicis — PARIS



JEAN PHILIPON

# FORANE

ROMAN

## *Extraits de Presse ;*

C'est la vie elle-même avec ses enthousiasmes, ses désirs, ses chagrins... L'auteur en est à sa première œuvre. Elle est parfaite. Il nous en doit d'autres. EMILE THOMAS, *Le Petit Marseillais*, 30/9/41.

La fluidité du style, la richesse des images et l'extrême concentration de la pensée... œuvre curieusement complexe, en vérité, pleine de richesse sous son apparente simplicité et qui fera l'enchantement des lettrés, HENRI MASSOT, *Marseille-Matin*, 2/10/41.

Les lieux sont comme mêlés à l'action et en prennent un aspect nouveau, en reçoivent une vie sensible, *Marseille-Soir*, 3/10/41.

...une pénétration et une finesse qui révèlent en l'excellent écrivain un véritable artiste. CAMILLE FERDY, *Le Petit Provençal*, 3/10/41.

...une réelle originalité. L'ouvrage est plein de distinction. Sa résonance est forte. PAUL RIVES, *L'Effort*, 11/10/41.

Jean Philipon est un écrivain délicieux. LOUIS BLIN, *Le Radical*, 14/10/41.

Le plan de l'ouvrage a été tracé de main de maître et la force de l'expression y atteint des sommets sur lesquels ne sont gravés que les très grands noms de notre littérature... On parlera de ce Jean Philipon... *Le Sémaphore*, 14/10/41.

...de belles pages émues, ARMAND PRAVIEL, *La Garonne*, 15/10/41

...une page émouvante d'amour. S. DELAFON, *Le Mot d'Ordre*, 6/11/41.

La grâce des mots, l'harmonie des phrases, la puissance évocatrice des expressions. Cette mystérieuse et troublante Forane qui se donne et se reprend sans cesser d'être profondément humaine, PERRUCHOT, *Midi Libre*, 1/11/41.

Le roman français par excellence est le roman de psychologie amoureuse... Forane continue cette grande tradition. LOUIS GUIRAL, *Gringoire*, 14/11/41.

Ce roman... est l'œuvre d'un artiste. LUCIEN LEUWEN, *Cahiers du Sud*, Octobre 1941.

C'est une fleur du sol provençal, naturelle, d'une saveur exquise. EMILE HENRIOT, *Le Petit Marseillais*, 29/11/41.

ÉDOUARD AUBANEL, ÉDITEUR



# **FIDUCIAIRE DE FRANCE**

Services Fiscal

Comptable

et des Sociétés

**2, Cours Joseph Thierry, MARSEILLE**

TÉL. : Nat 32.44 et 51 64

## **ASSURANCES TOUS RISQUES**

TERRESTRES ET MARITIMES

# **LA CONCORDE**

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)

Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS

R. C. Seine 96.129

---

Direction pour la zone libre :

**MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget**

**Tél. : Dragon 14.89**

## **BRASSERIE DE VERDUN**

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

**23, Rue Paradis, 23**

**MARSEILLE**

Télép. : Dragon 00.34



# ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX MARITIMES

J. TONELLI  
37



tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage.

Renseignements et devis sur demande

## MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine  
**PARIS**

Services Maritimes Postaux  
au départ de FRANCE  
assurés en temps de paix dans  
les directions ci-après :

**EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQUE  
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE  
MEDITERRANEE ORIENTALE**

Les MESSAGERIES MARITIMES  
possèdent une organisation touris-  
tique réputée qui assurait avant-  
guerre des CROISIÈRES dans toutes  
les régions desservies par leurs  
paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du  
combustible, c'est augmenter  
les possibilités de production »

UTILISEZ LA METHODE ET LES  
DISPOSITIFS DE VAPORISATION

## LE WILLIAM'S

Si vous voulez : Economiser le combustible ;  
disposer d'un supplément de puissance ; obtenir  
la siccité par suite de la vapeur à toutes les allures,  
de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les  
frais d'entretien intérieur des chaudières.

Adoptez les Vannes Spéciales  
" LE WILLIAM'S "

rendant possible l'évacuation journalière des  
brûlés, sels calcaires, graisses,  
quelle que soit la nature des eaux d'alimentation.

**CONVOQUEZ**, sans engagement

7 bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

## Casimir REZ et ses Fils

Adresse télégraphique : LEWILLIAMS  
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille,  
Nantes, Lérans (Ariège), etc.)



# HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT

TELEPHONE : D 72-70

STÉ GLE DE REMORQUAGE  
ET DE TRAVAUX MARITIMES

**C<sup>ie</sup> CHAMBON**

148, Rue Sainte MARSEILLE

Tél. C 33.95

Quai des Anglais C 23 99

**Société Provençale  
de Remorquage**

63, B<sup>d</sup> des Dames MARSEILLE

## L'ÉLECTRICITÉ NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ  
**MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT**

434-436, B<sup>d</sup> National, MARSEILLE

N 15.74

Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau

**C<sup>ie</sup> de N<sup>on</sup> FRAISSINET**

MARSEILLE

**La Corse**

Ses montagnes aux cîmes neigeuses.  
Son maquis aux senteurs exquis.  
Ses rivages baignés de soleil.

**LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE**

**Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey**

par paquebot poste, cargos et navires bananiers.

## LES TRAVAUX DU MIDI =

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.000 000 DE FR.

2, Rue Dejean  
MARSEILLE  
Télép. : D. 87-46

—  
Entreprise de travaux  
publics et particuliers  
Béton armé  
Adductions d'eau —



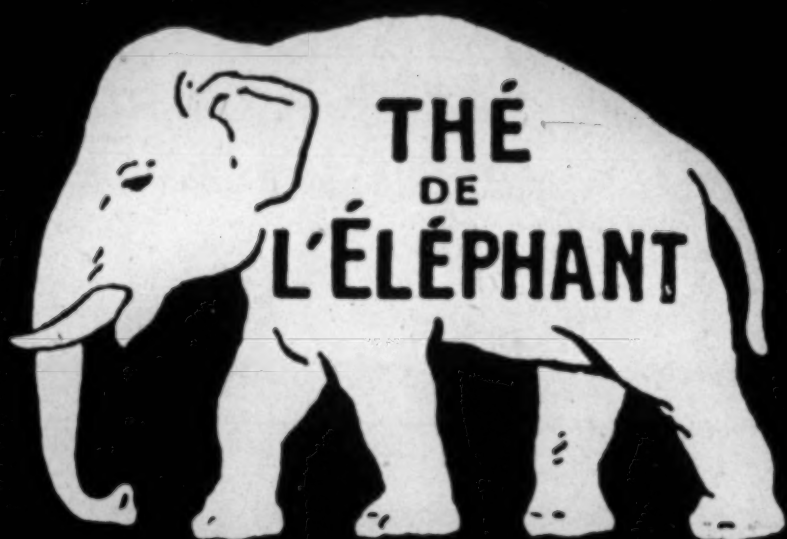
# Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES, VERNIS, SICCATIFS

1, Traverse de la Madrague - MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02



*P.L. DIGONNET & C<sup>ie</sup> Importateurs*  
MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes

chez ROSTAND

## La Cascade

Ses Coquillages  
Sa Bouillabaisse  
Ses Grillades

## Ménélik

5, Quai de Rive-Neuve, 5  
Tél. C. 27.37

Face au Vieux-Port

Cie de

## Fives-Lille

CONSTRUCTIONS  
MÉTALLIQUES

7, Rue Montalivet  
PARIS (8<sup>e</sup>)

54, Rue Paradis  
MARSEILLE

Compagnie d'Assurances

## "Le Secours"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

AGENCE :

Direction de Marseille : M. Maurice Delange

1, Rue de la République  
Téléphone : C 23.89

# Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse, MARSEILLE - Téléphone : D. 56-50



LE SPÉCIALISTE  
DU BEAU CHAPEAU

**ISOARD**

3, Rue Paradis

**MARSEILLE**

CHEMISIER DE  
L'ÉLITE ÉLEGANTE

**GILL**

5, Place de la Bourse

**MARSEILLE**

**OFFICE CHÉRIFIEN DES PHOSPHATES**

DIRECTION GÉNÉRALE :

Boulevard Général d'Amade — RABAT (Maroc)

**M A R O C**

**75 - 77 %**

**70 - 72 %**

moins de 9 % de carbonate de chaux — moins de 11 % de carbonate de chaux  
moins de 1 % de fer et alumine réunis

EXPLOITATIONS MINIÈRES :

**KHOURIBGA - LOUIS-GENTIL**

PORTS D'EMBARQUEMENT :

**CASABLANCA ..... SAFI**

Adresses Télégraphiques :

Phosphat . . . . . } **Rabat**  
**Casablanca**  
**Safi**

**ALBERT  
HOTEL**

**5, AV. PASTEUR  
ALGER**

**70 CHAMBRES  
TOUT CONFORT  
SALLES DE BAINS**  
Téléphone dans toutes les  
chambres 28-02, 68-21, 68-22

**L. LALANNE (Directeur)**

**L'HOTEL LE PLUS CENTRAL D'ALGER**



**EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »**

10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

A Paris : chez José CORTI, 11 Rue de Médicis - 6

---

PARU :

**LUC DECAUNES**

# **A L'ŒIL NU**

POÈMES

*illustrés de quatre dessins de*

MAN RAY

*Le temps renonce à l'enrôler*

*Tu marches au seul pas de la danse*

8

Cette édition originale est limitée à 516 exemplaires,  
dont 500 exemplaires sur velin bouffant numérotés  
de 1 à 500.



EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »

10, Cours du Vieux-Port - MARSEILLE

---

VIENT DE PARAÎTRE :

**A. BLANC DUFOUR**

# ...FORT UNE

**Pages Bressanes**

*« Fortune, Infortune, Fort Une », cette devise que la plus belle, la plus sage et la plus aimante des princesses du Moyen-Age expirant, semait à profusion sur le marbre et les vitraux de Brou, n'évoque-t-elle pas toute la vigueur végétale des pays de France se reprenant après l'orage ? Et parmi ces pays, la Bresse méritait une louange particulière.*

Cet ouvrage a été tiré à 3.050 exemplaires dont  
50 exemplaires sur vergé glacé numérotés de 1 à 50 et mis  
hors de commerce)  
3.000 exemplaires sur bouffan ordinaire au prix de 15 frs l'un

---

LE DEMANDER A VOTRE LIBRAIRE



**EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »**

10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

A Paris : chez José CORTI, 11 Rue de Médicis - 6'

---

PARU :

**LUC DECAUNES**

# **A L'ŒIL NU**

POÈMES

*illustrés de quatre dessins de*

MAN RAY

*Le temps renonce à l'enrôler*

*Tu marches au seul pas de la danse*

Cette édition originale est limitée à 516 exemplaires,  
dont 500 exemplaires sur velin bouffant numérotés  
de 1 à 500.



# **FIDUCIAIRE DE FRANCE**

Services Fiscal  
Comptable  
et des Sociétés

**2, Cours Joseph Thierry, MARSEILLE**

TÉL ; Not. 32.44 et 51 64

## **ASSURANCES TOUS RISQUES**

TERRESTRES ET MARITIMES

# **LA CONCORDE**

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)

Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS

R. C. Seine 96.129

---

Direction pour la zone libre :

**MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget**

**Tél. : Dragon 14.89**

## **BRASSERIE DE VERDUN**

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

**23, Rue Paradis, 23**

**MARSEILLE**

Télép. : Dragon 00.34



## **G. BORNAND, Joaillier**

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

**BIJOUX de STYLE — HORLOGERIE de HAUTE PRÉCISION**

Seul concessionnaire de la Montre **PATEK Philippe**,  
**TÉLÉPHONE : D. 48.76** Représentant **Montres ROLEX**, etc.

### **Fernand BARRY Marcel ROGLIANO**

Courtiers Maritimes

**AFFRÈTEMENTS  
CONSIGNATION**

14, Rue Beauvau  
Télég. : BARIROGLI **MARSEILLE**

### **BRASSERIE DE STRASBOURG**

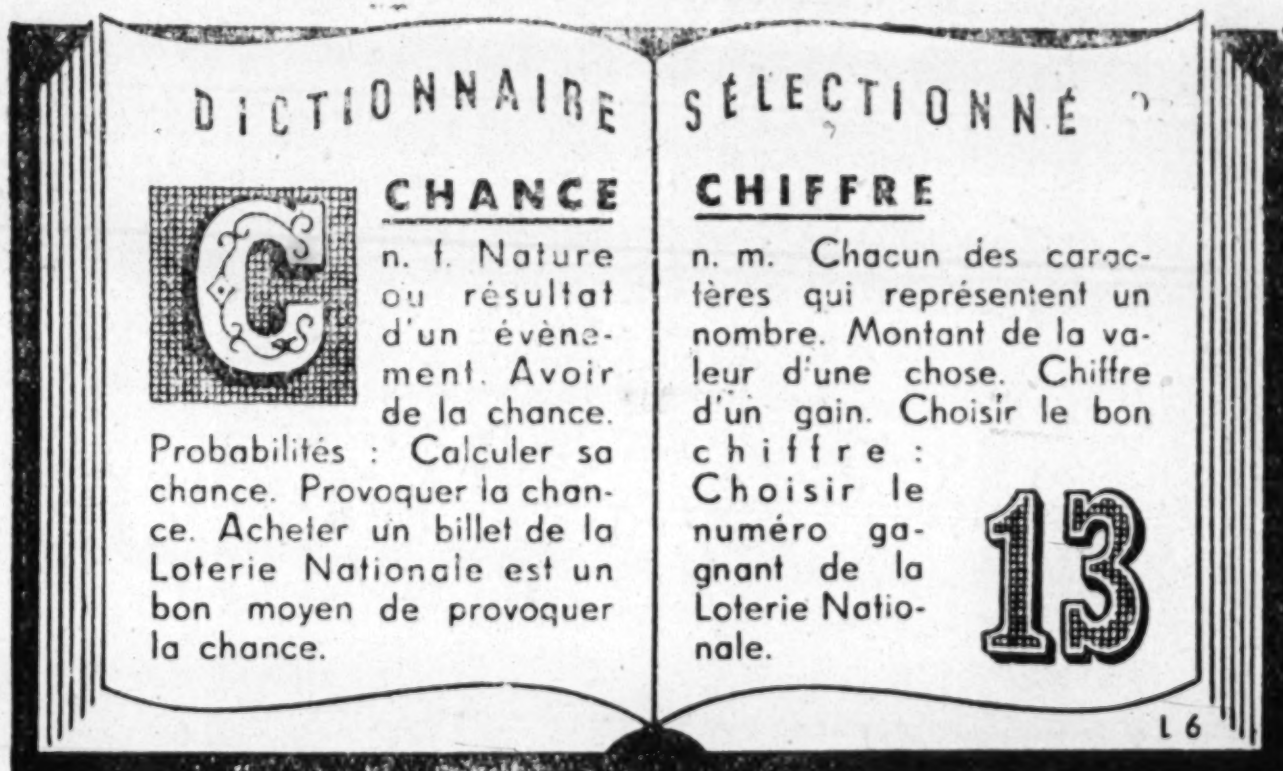
"EMBASSY"

11, Place de la Bourse, 11

### **LE GRAND HOTEL**

Ed. BORY, Prop<sup>r</sup>

66, La Canebière, 66



## **Ambulances Automobiles**

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

**NOIRAUT & Cie**

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

**HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ**

**Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT**  
**CHAUFFAGE CENTRAL**



# ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX MARITIMES

J. TONELLI  
37



☎ D. 46-02 ☎

tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières, nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage.

— Renseignements et devis sur demande —

## MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine  
**PARIS**

### Services Maritimes Postaux

au départ de FRANCE  
assurés en temps de paix dans  
les directions ci-après :

**EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQUE**  
**COTE ORIENTALE D'AFRIQUE**  
**MEDITERRANEE ORIENTALE**

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du  
combustible, c'est augmenter  
les possibilités de production »

UTILISEZ LA METHODE ET LES  
DISPOSITIFS DE VAPORISATION

## LE WILLIAM'S

**Si vous voulez :** Economiser le combustible  
disposer d'un supplément de puissance ; obtenir  
la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures,  
de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les  
frais d'entretien intérieur des chaudières

Adoptez les Vannes Spéciales

**" LE WILLIAM'S "**

rendant possible l'évacuation journalière des  
boues, sels calcaires, graisses,  
quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

**CONVOQUEZ,** sans engagement

7 bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

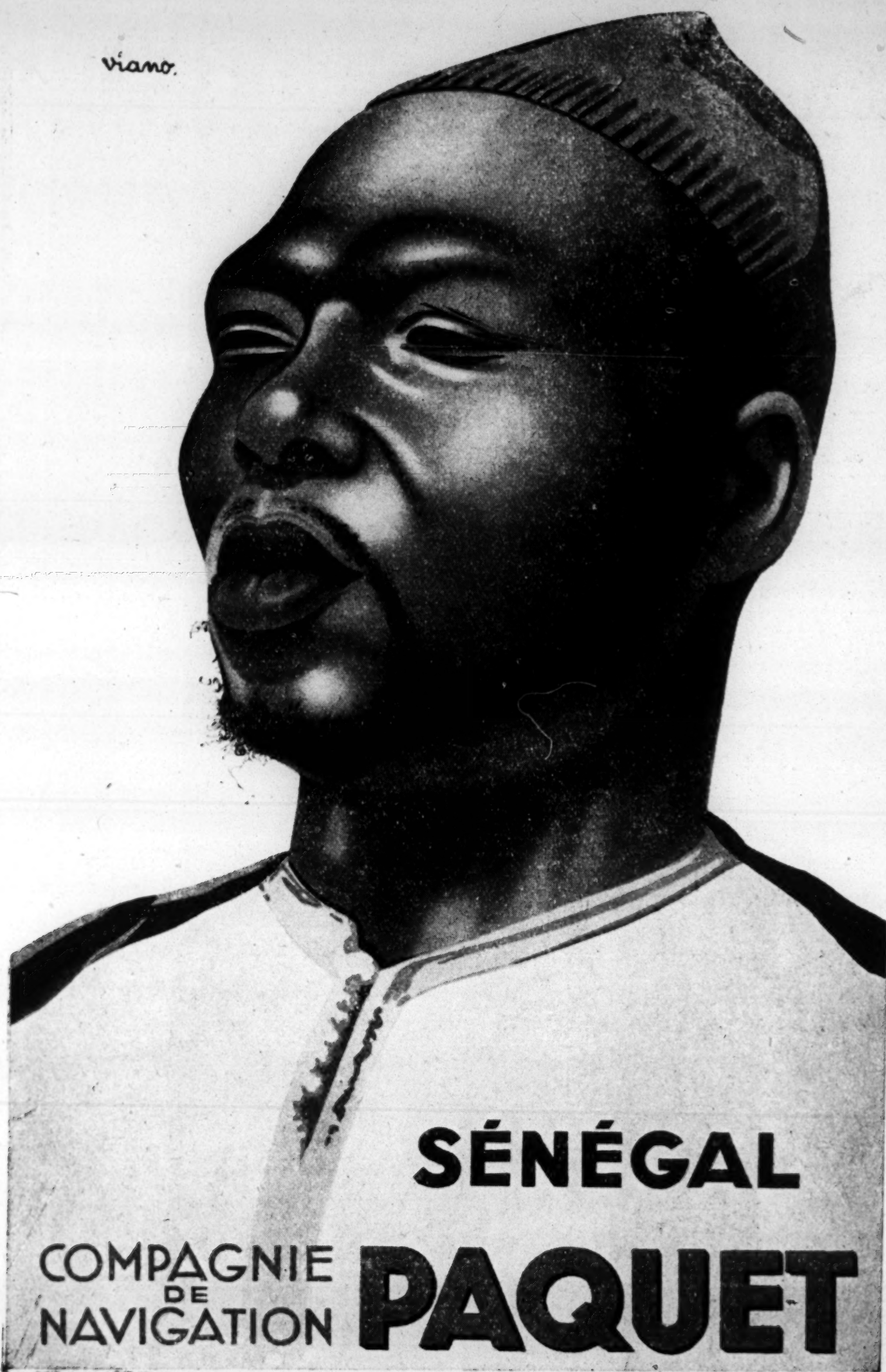
## Casimir REZ et ses Fils

Adresse télégraphique : LEWILLIAMS

(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille,  
Nantes, Lérans (Ariège), etc.)



viano.



**SÉNÉGAL**

COMPAGNIE  
DE  
NAVIGATION

**PAQUET**

**MARSEILLE** : Siège Social et Services : 90, B<sup>d</sup> des Dames. 9<sup>e</sup>

**PARIS** : Agence Générale NUNZI et Cie, 43, Rue Lafayette,



LE SPÉCIALISTE  
DU BEAU CHAPEAU

**ISOARD**

3, Rue Paradis

**MARSEILLE**

CHEMISIER DE  
L'ÉLITE ÉLÉGANTE

**GILL**

5, Place de la Bourse

**MARSEILLE**

**OFFICE CHÉRIFIEN DES PHOSPHATES**

DIRECTION GÉNÉRALE ;

Boulevard Général d'Amade — RABAT (Maroc)

**M A R O C**

**75 - 77 %**

**70 - 72 %**

moins de 9 % de carbonate de chaux — moins de 11 % de carbonate de chaux  
moins de 1 % de fer et alumine réunis

EXPLOITATIONS MINIÈRES :

**KHOURIBGA - LOUIS-GENTIL**

PORTS D'EMBARQUEMENT :

**CASABLANCA ..... SAFI**

Adresses Télégraphiques :

Phosphat . . . . . **Rabat**  
**Casablanca**  
**Safi**

**ALBERT  
HOTEL**

**5, AV. PASTEUR  
ALGER**

**70 CHAMBRES  
TOUT CONFORT  
SALLES DE BAINS**

Téléphone dans toutes les  
chambres 28-02, 68-21, 68-22

**L. LALANNE (Directeur)**

**L'HOTEL LE PLUS CENTRAL D'ALGER**